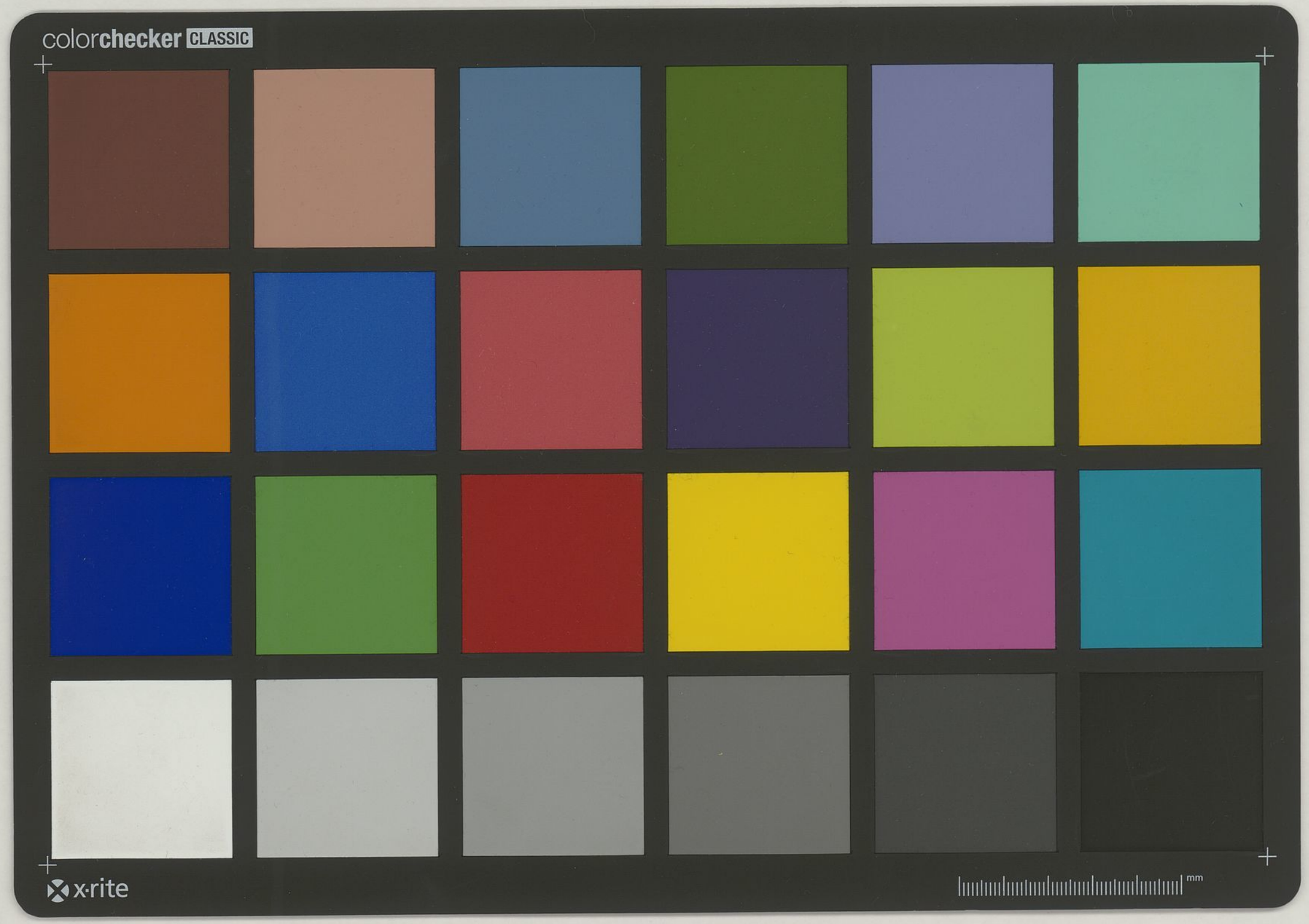
colorchecker CLASSIC
x-rite
mm

F
Ms
871

Correspondance de Voltaire et de Condorcet

255

Cal

256

Correspondance de Voltaire et de Condorcet

BIBLIOTHÈQUE DE L'INSTITUT DE FRANCE

Imp. p. 3

257

6 Janvier 1771 à Ferney

V. à Condorcet

J'ai été, Monsieur, bien malade et bien affligé. Ma pauvre colonie est aussi délabrée que moi, j'ai bien peur que les maisons que j'ai bâties ne deviennent inutiles, et que mon pauvre petit pays ne retombe dans le néant dont je l'avais tiré.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Les vers que vous m'avez cité de Mr de la harpe sont très beaux. il faut qu'il soit de l'académie française, et que vous nous fassiez le même honneur. nous avons besoin d'hommes qui pensent comme vous.

Ma nièce et moi nous vous souhaitons la bonne année, et dans cette bonne année sont compris tous les plaisirs qu'un philosophe de votre âge peut goûter. conservez un peu d'amitié au pauvre vieillard enterré dans les neiges

V. t. h. S. V.

BIBLIOTHÈQUE
INSTITUT

Imprimé p. 5

1772.

258

Condorcet à V.

Pourquoi, mon illustre maître, ne m'avez vous pas envoyé le neuvième volume de l'encyclopédie. Croyez vous que personne prenne plus de part que moi au sort de Gargantua. Je n'ai jamais aimé les mangeurs d'hommes et depuis que j'ai vu dans vos ouvrages qu'il avait mangé six pélerins en salade je l'ai pris en aversion, Lui, son abbaie et tous ceux qui en vivent.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Les Druides dont je vous ai parlé ne sont pas imprimés Il y a eu des retranchemens à faire après la première représentation. Mr Watelet, Mr Thomas les ont fait en presence de l'auteur à qui le mauvais succès de sa première representation avait ôté le courage. J'étais avec eux. M. Bergier a eu la bonté d'écrire que nous etions des encyclopédistes, qui avaient en une après dinée fait trois ou quatre cent vers impies pour assurer le succès de la pièce. Ce Bergier l'avait approuvé l'année dernière mais toutes les bégueules titrées l'ayant trouvé irreligieuse lorsqu'on la jouée à Versailles et lui en ayant fait des reproches il a dit que ce n'était plus la même. Nous l'avons

convaincu d'avoir menti, et voila qu'il est regardé dans son parti comme un confesseur - On le compare aux Saint pères qui mentaient si effrontement pour la Foi et il aura une grosse pension sur l'abbaye de Thelème à la première promotion. En attendant on a defendu à sa sollicitation l'impression et la représentation du même ouvrage qu'il avait approuvé. Assurement cet homme aurait encor besoin qu'on lui donnat des conseils raisonnables.

Notre Ami est secretaire perpétuel de l'Académie Française. Les ennemis de la philosophie ont fait une belle défense, mais les Soldats de Gédeon vaincront toujours les Madianites en les eblouissant à force de lumière. Vous savez sans doute le detail de tout cela. On parle des mœurs et des principes que doivent avoir ceux qu'on recevra à l'avenir et les gens qui ont sollicité cette lettre ou qui y applaudissent

sont le M^al de Richelieu, Le Vallini, le Seguier et l'abbé de Voisenon.

Quis tulerit Gracchus de seditione querentes

Adieu, mon illustre maître, envoyez moi le neuvième volume pour que je ne me croie pas oublié de vous. Présentez je vous supplie mon respect à Madame Denis. Si le brave ennemi des tyrans du Mont Jura est à Ferney rapelez moi dans son Souvenir. Les marchands de Croquet Azine se plaignent que le commerce tombe tous les ans. Les femmes même ont l'estomac trop faible pour faire un déjeuner aussi solide.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

La lecture ne vaut assurement rien pour l'estomac et il faut que d'ici à quelques tems le commerce des livres soit arrêté ou que celui des croquets cesse absolument. Voila les nouvelles du tems je n'en ai point de meilleur à vous mander.

Ce Mardy dit vulgairement le Mardy Gaint.

Imp. p. 11

1er février 1773.

260

V. à Condorcet

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

A mon secours les philosophes. vous savez, Monsieur, dans quel esprit j'ai fait les loix de Minos. cela m'avait coûté des peines infinies, car j'avais mis près de huit jours a faire cette pièce, et j'en mettais presque autant à la corriger. voilà tout d'un coup qu'un comédien, ou un souffleur, ou un ouvreur de loges, qui barbouille cette Tragédie de vers de sa façon, qui supprime ce que j'ai fait de plus passable, qui gâte le reste et qui vend le tout à un faquin de libraire nommé Valade, Le marauld imprime et débite hardiment la pièce sous mon nom. Sans approbation Sans privilège. Ce brigandage est digne du tripot de la comédie, et de tous les petits tripots qui partagent votre ville Pourriez vous en dire, ou faire dire un mot à Mr de Sartine?

L'avocat Bellegnier me mande de Grenoble qu'il ne sait comment vous envoyer sa diatribe: ayez la bonté de lui donner une adresse et

mettez un C au bas de vos lettres de peur de mepriser. Allons combattons jusqu'au dernier Soupir.

V.

BIBLIOTHÈQUE
DE PARIS

mettez un C au bas de vos lettres de peur de méprise. Allons combattons jusqu'au dernier soupir.

V.

Imp. p. 12

1er mars 1773

261

V. à Condorcet

J'ai reçu, Monsieur, un petit ouvrage d'or, à mon vingt deuxième accès de fièvre je l'ai lu tout de suite. Je ne suis pas guéri, mais je suis en vie, et je crois que c'est à vous que je le dois.

Cet ouvrage est un monument bien precieux. Vous paraissez partout le maître de ceux dont vous parlez, mais un maître doux et modeste. C'est un Roi qui fait l'histoire de ses sujets. Je parle des français, car pour Muyggens et Roëmer je les mets à part. Je n'ose vous remercier, parceque je n'ose me reconnaître dans un de vos portraits. Si vous voyez Mr de la Lande je vous supplie de lui dire que mon triste etat m'a empêché jusqu'à présent à lui faire réponse sur Cogé pecus, mais que si j'en reschappe il aura bientôt de mes nouvelles.

Il est bien étrange que je sois obligé, la mort

Opinion de Voltaire sur les Eloges

Sur les lèvres, de répondre à un avocat, et que je
Sois en quelque façon partie dans le procès de
Mr De Morangiés. Je Soumets mes raisons à vos
lumières. il me Semble que la cause de Mr de
Morangiés ne devrait être jugé que par de
philosophes qui Savent peser les probabités.
Regardez je vous prie, Monsieur, comme une
Démonstration les assurances de ma respectueuse
estime & de mon tendre attachement

Le vieux malade de Ferney

1er Mars 1773.

BIBLIOTHÈQUE
INSTITUT

Sur les lèvres, de répondre à un avocat, et que je sois en quelque façon partie dans le procès de Mr de Morangiès. Je soumets mes raisons à vos lumières. il me semble que la cause de Mr de Morangiès ne devrait être jugé que par des philosophes qui savent peser les probabilités. Regardez je vous prie, Monsieur comme une démonstration les assurances de ma respectueuse estime et de mon tendre attachement

Le vieux malade de Ferney

1er Mars 1773

rép. p. 14

Paris ce 16 Mai 1773.

262

Condorcet à V.

Je vous dois bien des remerimens, mon illustre maître, d'abord pour m'avoir procuré l'avantage de connaître Monsieur l'abbé Mignot qui m'a temoigné toutes sortes de bonté dans un procès pour ma Mère que je viens de gagner, et ensuite pour m'avoir envoyé les lois de Minos avec tout ce qui les accompagne. L'auteur des petites hardiesses a bien eu raison de s'élever contre le panégirique de ce Louis qui avait la morale d'un moine et la politique d'un tyran. C'est une chose digne de remarque selon moi que jamais la religion chretienne n'ait plaé dans le ciel des rois persécuteurs, ou des prines qui deshonoraient le trône par des vertus de Capucins. La lettre de ce Clement est excellente. Voila son opprobre ecrit de sa propre main. il n'en rougira pas, mais ses protecteurs rougiront, et si parmi les ennemis de la philosophie il y a quelques honnêtes gens qui le craignent, comme des yeux trop

delicats craignent la lumière, ils n'oseront plus rester dans un parti qui n'a pour chefs comme pour protecteurs que des hommes chargés du mépris ou de la haine publique.

Le bruit s'est répandu il y a quelques semaines que M. de la Lande avait dit qu'il n'était pas absolument impossible qu'une comète vint choquer la terre. Aussitôt la frayeur s'est emparé des esprits. Les femmes de la cour et celles de la halle ont couru à confesse et il s'est fait une grande consommation de pains azimes; ce qui est un grand bien, car les marchands de cette espèce de denrée se plaignent que ce tonnerre tombe tous les jours. Il n'y en a pourtant point de meilleur selon tous les principes de l'économie politique, puisqu'on ne peut nier que la nature première ne soit bien peu de chose et que la main d'œuvre n'en fasse tout le mérite.

Avez vous reçu, mon cher et illustre maître, une lettre où je vous mandais que j'avais été élu Secretaire de l'académie des Sciences en Survivance. Quant on n'est pas assez heureux pour demeurer au mont Krapak et pouvoir dire de là tout ce qu'on pense, Quand on n'a pas reçu une voix assez forte pour se faire entendre du fond de sa retraite aux tyrans de toutes les robes et les faire trembler au milieu de leurs esclaves; alors on peut regarder une place de cette nature comme un moyen de faire secrettement le peu de bien que l'on peut faire. Adieu mon cher et illustre maître, croyez que personne n'est plus sensible à votre souvenir, ne vous aime, ne vous admire davantage du fond du coeur, et ne vous est plus inviolablement uni non en Jésus Christ mais en Tenier dans l'amour de la verité de l'humanité et dans la haine pour leurs ridicules et atroces ennemis. C.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

M. D'Alembert me charge de vous dire qu'il a reçu et distribué les exemplaires des Loix de Minos.

imp. p. 16

23 May 1773.

264

V. à Condorcet

Vous êtes un vrai philosophe, Monsieur, c'est à dire un vrai Sage, et vous rendez la philosophie bien aimable par les grâces de votre esprit. Il ne faut que deux hommes comme vous et Mr D'Alembert pour conserver le dépot du feu sacré que tant d'hypocrites veulent eteindre; et Dieu merci, vous avez dans Paris un très grand nombre d'honnêtes gens qui vous seondent. Ainsi, Monsieur, ne vous découragez jamais. Quand la raison a mis une fois le pied dans un pays, on peut la persécuter, on peut la faire taire pour quelques tems, mais on ne peut la chasser. Vous serez toujours à la tête des Sages. C'est la plus belle place à mon gré.

Je fais bien plus de cas des secrétaires que de fondateurs. Je me tais pour le présent sur le reste. Je m'en rapporte à Mr D'Alembert comme à vous. Il y a dans le monde des gens plus dangereux que les Comètes. Comptez sur mon dévouement entier Monsieur, pour le peu de tems qui me reste encore à vivre V.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

BIBLIOTHÈQUE
INSTITUT

BIBLIOTHÈQUE
INSTITUT

imp. p. 17.

4 Auguste 1773.

V. à Condorcet

Je vous adresse, Monsieur, mes remerciments de droiture comme vous me l'ordonnez.

Je n'avais jamais entendu parler de cette illustre assemblée des oyes qui ne sont pas ceux du Capitole. Je sais seulement que celui qui se moque d'eux n'était qu'un canard enroué qui croyait avoir la voix plus belle que celle d'Homère et de Sophocle. C'est de lui que nous sont venues les comédies de la passion et les moralités de la mère Sotte.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Nous avons ici beaucoup de Languedociens d'auprès de Toulouse; mais personne ne connait la fête des ânes et des mulets. il faut qu'elle soit imitée de celle des chevaux sur lesquels on jette de l'eau bénite à Rome, à la porte de l'Eglise de St Antoine

Si Rome fait cet honneur aux chevaux il est juste que Toulouse, qui n'est qu'une capitale de province, ne fête que des ânes. Il faut avouer que les vaches de Mr Le Gentil sont encore au dessus des mulets et des chevaux.

Mr Scraston, qui a séroi longtems dans l'Inde, et surtout sur le Gange, est entièrement de l'avis de Mr Le Gentil. Il est étonné de la facilité avec laquelle les brâmes calculent les éclipses. vous connaissez sans doute tout ce que dit Mr Wolwel sur les anciens braemanes, et sur le livre du Shasta-sid qui a cinq mille ans d'antiquité. Si Mr Wolwel ne nous a pas trompés, c'est, sans contredit, le plus ancient monument de la terre.

On m'a envoyé depuis peu un petit extrait de ouvrage de Mr Le Gentil tiré du journal des Savans. Cet extrait annonce des choses bien intéressantes. Je pourrais aussi vous faire tenir incessamment, quelque chose d'assez curieux sur l'Inde. . . . . Dieu veuille que ce petit ouvrage vous parvienne. Je mettrai dans le paquet deux exemplaires l'un pour vous, Monsieur, l'autre pour Mr D'alembert.

L'inclement Clement n'aura pas beaujeu à désavouer les Clémentines qu'il m'a écrites. J'ai tous les originaux de

de la main. Je ne vois pas qu'il y ait d'être si méprisables dans le monde que toute cette petite canaille de la littérature. Ils avilissent les belles lettres autant que vous honorez les Sciences

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

J'ai vu Mr de garville, mais je ne l'ai point assez vu, j'étais trop malade, il m'a paru bien digne de votre amitié.

Ce qu'on vous a dit de Capitaine Talonde, n'est malheureusement pas vrai. Mais ce qui est assez vraisemblable, c'est qu'il peut venir un jour chez les Welches en grande compagnie.

Agréez, Monsieur, les sincères assurances de mon tendre & respectueux attachement. V.

Rép. p. 22

24 Décembre 1773.

V. à Condorcet

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Vous m'avez fait passer, Monsieur, un quart d'heure bien agréable; cela ne m'arrive pas souvent. J'aime mieux voir Alexis Fontaine dans votre ouvrage qu'en original. Je l'ai entrevu autrefois il fit un voyage de sa terre à Paris sur un âne comme les prophètes juifs; son porte manteau était tout chargé d'X X que ce prophètes ne connaissaient pas. vous tirez aurum ex stercore emiü. Bernard de Fontenelle en tirait quelquefois du cinquant. vous nourrissez et vous embellissez la sécheresse du sujet par une morale noble et profonde qui doit faire une grande impression, qui ne corrigera ni Fréron, ni Clément, ni Sabatier, mais qui enchantera tous les honnêtes gens.

Ce qui m'étonne c'est que Fontaine aimat Racine. C'est le plus ~~bel~~ éloge qu'on ait jamais donné à ce grand poëte.

J'ai connu dans mon enfance un chimiste nommé La Ligerie, c'est lui de qui nous vient la

poudre des chartreux. on le mena un jour à Phèdre; il se mit à rire à la première scène, et il s'en alla à la seconde.

L'avanture de Fontaine et de son avocat me paraît beaucoup plus plaisante. Si vous avez besoin de votre copie, Monsieur, je vous la renverrai, en vous demandant la permission d'en faire une pour moi qui ne sortira pas de mes mains.

Je ne sais si vous avez fait de nouvelles découvertes en mathématiques; j'ignore même si on peut en faire de grandes. mais il me semble que vous en faites dans le cœur humain ce qui paraissait tout aussi difficile.

Le mauvais plaisant de Grenoble qui s'était un peu égaré sur les comètes, est bien obligé au grand philosophe quelqu'il soit, d'avoir daigné prendre le parti de ses oreilles contre d'autres oreilles.

Continuez, Monsieur, à protéger la raison qui est toujours persécutée en plus d'un genre. Le petit troupeau des gens qui pensent n'en peut plus. vous savez qu'il y a des gens puissans qui ressemblent au Docteur Balouard... Ce docteur ne voulut jamais

d'autre valet que le balourd Arlequin, parcequ'il s'imaginait qu'Arlequin ne pourrait jamais découvrir ses turpitudes et il se trompe. des gens d'esprit l'auraient beaucoup mieux servi qu'un sot. puissiez-vous avec Monsieur D'Alembert, détromper les docteurs Balourd. peut être à vous deux formerez vous un nouveau Siècle. Je quitterai bientôt le mien en vous regrettant tous deux, et en emportant dans le néant ma très respectueuse amitié pour vous.

V.

voy. p. 24

à Ferney 25 Février 1774.

V. à Condorcet

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Le vieux malade, Monsieur, plus vieux et plus malade que jamais, presque aussi sourd que la Condamine, presque aussi aveugle que Madame Du Deffant, vous écrit tout uniment par la poste comme vous l'avez voulu, et comme vous avez eu raison de le vouloir. La voie dont il se servait était trop dangereuse. Vous me l'avez dit et je l'ai bien éprouvé. je vous dois mille remerciments J'en ai dit quelque chose à votre digne confrere en Secretariat, mais je n'ai pas osé lui expliquer tout le problême. je me flatte qu'il est aussi bien instruit que vous, et qu'il a trouvé l'équation tout d'un coup.

Voilà de ces choses qu'on ne devrait pas attendre dans la republique des lettres. Une d'infamies

dans cette république ! il faut espérer que les deux Secrétaires unis mettront tout sur un meilleur pied. Je suis un peu victime des brigands, soi disant lettrés, mais je me console avec vous.

Le quatrième mémoire de Beaumarchais, ne laisse pas de donner de grandes lumières sur des choses dont vous m'aviez déjà parlé, et dont je vous priais de m'instruire si vos occupations vous le permettaient. Ce Beaumarchais justifie bien les défiances que vous aviez. Malheureusement j'ai eu trop de confiance pour surcroit de peine il faut que je me taise. Cela gêne beaucoup quand on a de quoi parler et qu'on aime à parler.

Je vous gênez pas, ~~[illegible]~~ je vous en prie, avec moi, si vous avez quelquechose à m'apprendre touchant l'homme dont vous vous êtes si justement défié.

Il me semble que La Condamine vous a laissé un beau canevas à remplir. Son histoire philosophique sera curieuse. on dit qu'il est mort d'une manière très

antiphilosophique en se mettant entre les mains d'un charlatan qui l'a tué. Je sais bien que la plus part des hommes meurent entre les mains des charlatans, soit empiriques soit autres. ~~Dieu~~ Dieu me préserve de tous ces gens là ! je serai bientôt dans le cas.

Adieu, Monsieur, jouissez en paix de la vie, de votre réputation, et de votre vertu.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Si vous me faites l'honneur de m'écrire je vous prie d'adresser vos lettres à Gex.

raton,

Thyc p. 26 (Copie) 6 Mars 1774. 271

(Condorcet à Voltaire)

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Je n'ai point de memoires particuliers sur l'histoire de l'Hippopotame. S'il vous a trahi il a abusé de votre confiance c'est une infamie de plus et une infamie d'autant plus grande qu'il vous doit le peu d'existence qu'il a eu dans la litterature. C'est un des plus dégoutans hypocrites de vertu que je connaisse, et il deviendra hypocrite d'autre chose dès qu'il y trouvera à gagner.

La Condamine est mort en héros d'une opération à laquelle il s'est soumis par zèle pour l'humanité. Elle etait nouvelle et il a voulu qu'on en fit l'epreuve sur lui. S'il en etait revenu il aurait été le plus beau Soprano du monde. Trente quatre jours après il fit venir Mr de Buffon chez lui et lui fit confidence de son aventure en vers gaillards, sur le peu de regret qu'il devait avoir de ce qu'il avait perdu. Il est mort trois ou quatre jours après. Comme il avait le malheur de ne pas croire à la révélation, qu'il ne voulait pas mentir et que d'ailleurs on le pressait, comme de raison, de recevoir ce que vous savez, il ecrivait de tous côtés pour avoir un confesseur qui le dispensat de croire. Il n'a pas eu le tems d'en trouver et à l'heure que je vous parle l'âme du pauvre homme

est à tous les diables en attendant que son corps aille la rejoindre. Je ferai son eloge pour notre rentrée du treize avril et je vous en enverrai une copie.

Voici maintenant mon cher et illustre maître une petite grâce que je vous prie de m'accorder. Quelques bonnes âmes ont imaginé d'ouvrir chez un Notaire une Souscription dont l'objet est de former un prix que l'Académie des Sciences adjugera à la meilleure dissertation Sur la manière de préserver les édifices et les individus de la foudre et pour que cette Souscription réussit. il faudrait que vous vinssiez à notre Secours. Il n'y a que vous qui puissiez vaincre la résistance invincible qu'ont les Fléches pour tout ce qui est raisonnable.

Je vous demande donc d'envoyer un Louis et votre Nom à M. Baron notaire rue de Condé et si vous n'y voyez pas d'inconvénient, à faire imprimer la lettre ci jointe avec une reponse de quatre lignes ou vous diriez que vous avez Souscrit. Si vous voulez

la faire plus longue ce serait une nouvelle grâce. Je crois qu'il faudrait se borner à mettre la lettre initiale des noms. Les Welches tout sots qu'ils sont ne se trompent jamais sur votre Style tant les passions donnent d'Esprit.

Adieu mon cher et illustre maître Conservez moi une part dans votre Souvenir; aimez moi un peu Ce sera pour moi la recompense la plus flatteuse du peu que je peux faire

C.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Beaumarchais a été blâmé par le parlement, on dit que c'est pour empêcher ceux qui leur ont donné de l'argent de le dire tout haut. On le déclare infâme pour les cas resultans du procès; comme si ce n'était pas le delit mais l'opinion du tribunal qui put faire l'infamie. Il n'y a rien de plus absurde, de plus lache, de plus insolent et de plus maladroit en même tems que cet arrêt. Sans celui de La Barre on serait tenté de regretter l'ancien parlement.

Savez vous qu'il a été serieusement question de rétablir les Jésuites, c'est à dire de former une congrégation de prêtres chargés spécialement d'élever la jeunesse, et dont les ex Jesuites formeraient la plus grande partie. on leur aurait donné tous les petits colleges de

province. Nos ministres ont eu la bonté de ne pas rire au nez de ceux qui ont proposé ce beau projet, mais après un examen sérieux ils l'ont rejetté. On s'est rabattu à former une congrégation d'éducation dont les Jesuites seraient exclus, mais ce seront toujours des fanatiques et des moines. C'est comme si les Caraïbes changeaient l'habitude d'applatir en large la tête de leurs enfans en celle de l'applatir en long, ils n'en resteraient pas moins imbécilles. Les devots se sont reconciliés avec les Athées hypocrites pour faire cette belle œuvre, dont il ne faut pourtant parler qu'avec des mitaines. L'agonie de la Superstition sera longue et elle a quelquefois des intervales de vigueur qui font frémir.

Le Comte Schewaloff a fait des vers charmans à Ferney qui vaut mieux que le Parnasse. Vous ne me les avez pas envoyés. Vous ne m'envoyez rien.

Sup. p. 31

ce Dimanche 1774. 273

Condorcet à V.

BIBLIOTHÈQUE (INSTITUT)

Bertrand n'a fait part qu'à moi des marons que Raton lui a envoyés. Il faut que Raton vienne à notre secours contre le tonnerre et contre les moines qui font beaucoup plus de mal et d'une manière moins noble. Les amis des Jésuites ont déjà changé de projets trois ou quatre fois, Et qui changeaisement est faible ou veut tromper. Il faut donc nous en défier, qu'il y ait une congrégation de moines chargés d'abruter la Jeunesse avec Jesuites ou sans Jesuites, cela est toujours egalement détestable. L'esprit est le même. Ainsi quelque ridicule qu'il soit à moi de donner des avis à Raton, j'oserais lui conseiller d'arranger les marrons de manière qu'ils puissent repondre à tous ce projets et qu'il prouve que toutes les congrégations ne peuvent être jamais que des Jesuites plus ou moins déguisés mais toujours des Jesuites.

Ne trouvez vous pas comme moi que dans toutes les nations la race d'hommes la plus méprisable et la plus odieuse est celle des prêtres et parmi toutes les races de prêtres, celle des prêtres catholiques aussi méchans que les tirans ils sont plus lâches et plus perfides.

Dans l'histoire de ce pauvre Samson qui savait si bien deviner les enigmes et prendre des renards Dalila n'est elle pas plus coupable que les Philistins. C'est l'emblême des prêtres, ils traitent le genre humain comme elle traita Samson, ils lui ôtent sa force, l'aveuglent et le livrent à ses tyrans.

Adieu mon cher et illustre maître Conservez vous bien. Vivez pour la bonne cause, vous êtes comme le Jupiter d'Homère seul dans un des plats de la balance vous l'emporteriez contre toute la

foule des sots, des fripons, des intrigans, des fanatiques, et même des athées hypocrites. Ceux là sont les plus détestables et je les abhorre autant que je respecte les athées honnêtes gens dont la vertu est fondée sur la plus inébranlable de toutes les bases, l'amour de l'humanité C.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Liste de toutes les congrégations imaginées pour remplacer les ais des Caraïbes Maison chef d'ordre établie à Paris.

1° Composé entièrement d'Ex Jesuites
2° Mêlée d'ex Jesuites et de prêtres
3° prêtres sans Jesuites (ou du moins on promettra) mais employant les ex jesuites dans les provinces
4° promettant même de ne pas employer de Jesuites, mais le promettant parole de prêtre

Autre liste très incomplète des moines qui se mêlent déja en France d'élever la jeunesse

1. Bénédictins 2. Barnabites 3. Lazaristes 4. Eudistes
5. Nicolaïtes ou Culotins parcequ'ils portent de larges culottes
6. Genovefains 7. Oratoriens 8. Pères de St Jean 9. Pères
de la Doctrine Chrétienne 10. Petits frères ou frères
ignorantins Ce nom seul devrait les rendre chers aux
Auteurs du projet 11. Bourgachats.

imp. p. 34

18 juillet 1774. 275

V. à Condorcet

Je suis confus Monsieur, et pénetré de reconnaissance. Ce n'est point par vanité que mon coeur est sensible à tout ce que vous avez bien voulu dire en ma faveur dans le Mercure de Juillet. C'est qu'en effet rien n'est plus precieux pour moi qu'une pareille marque de votre amitié. Ce qui ajoute encor à ce bienfait c'est ce noble et juste mépris qu'il vous sied si bien de témoigner à ces petits regrattiers de la littérature, à cette canaille qui en barbouillant du papier pour vivre, ose avoir de l'amour propre, et qui juge avec tant d'insolence de ce qu'elle n'entend pas. Il est juste d'écarter à coups de fouet les chiens qui aboient sur notre passage.

J'aurais bien voulu lire les Barmécides de Mr de La Harpe. il est le seul qui approche du style de Raine, et même d'assez près; mais il a encore plus d'ennemis que n'en eut Raine; Dieu veuille qu'il trouve un Louis 14. J'ai peur qu'il ne rencontre que des Cadons. Il a de plus un grand malheur, c'est d'être né dans un siècle dégouté qui ne veut plus que des Drames et des doubles croches, et qui au fond

ne sait ce qu'il veut. Le public est à table depuis quatre vingt-ans. Il boit enfin de mauvaise eau de vie sur la fin du repas. Les hommes de genie peuvent dire dans ce tems ci qu'ils sont nés mal à propos. Ce n'est pas pour vous que je parle, ni pour Bertrand; car vous êtes né tous deux pour honorer votre Siecle, et pour nous défaire de la multitude d'insectes qui bourdonnent et qui voudraient piquer.

Je suis bien aise que l'insecte qui a voulu ressusciter les procès de Mr de Morangiez ait été ecrasé par la commission du conseil. Cet insecte etait dangereux; il donnait au mensonge l'air de la vérité. J'ai lu une moitié de son mémoire qu'on m'a envoyé. il faut que le rapporteur du conseil ait un esprit bien fin et bien juste pour avoir démêlé toutes ces petites fourberies dont son mémoire atroce fourmille. Il me semble que M. de Sartine est très outragé dans ce mémoire sous le nom général de la police. Je ne sais rien de plus punissable.

On me console en m'assurant que les espions du chevalier de La Barre ne reviendront point pour être nos tyrans, en faisant semblant d'être les protecteurs du pauvre peuple, qui n'est que le Sot peuple.

On parle de prochain changement dans le ministère mais il est dit dans la Sainte Ecriture, Nolite audire profetas.

Adieu, Monsieur, conservez moi des bontés qui font la consolation de ma vie. V.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Imp. p. 36

Juillet

277

ce 22 (juillet) 1774.

(Condorcet à V.)

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Vous savez sans doute la nomination de M. Turgot. Il ne pouvait rien arriver de plus heureux à la France et à la raison humaine. Jamais il n'est entré dans aucun conseil de monarque d'homme qui réunit à ce point la vertu, le courage, le désintéressement, l'amour du bien public, les lumières et le zèle pour les répandre. Depuis cet événement je dors et je me réveille aussi tranquillement que si j'étais sous la protection de toutes les loix de l'Angleterre. J'ai presque cessé de m'intéresser pour les choses publiques tant je suis sûr qu'elles ne peuvent manquer de bien aller.

M. Turgot est un de vos admirateurs les plus passionés, et un de mes illustres amis; ainsi nous aurions des raisons particulières d'être heureux si les raisons particulières pouvaient se faire entendre ici.

Je vous envoye, mon cher et illustre maître, un exemplaire imprimé de l'éloge de Fontaine, non pas que j'imagine que vous puissiez avoir le tems de le relire mais comme un hommage. C'est beaucoup pour moi que vous daigniez lire une fois ce que j'écris.

Le choix de m. Turgot mérite d'être célébré par tous ceux qui s'intéressent à la bonne cause. On a pu nazilloner aux oreilles du Roi quelques complimens sur les choix édifians qu'il avait faits jusqu'ici, il est juste qu'il

s'accoutume en recompense de celui qu'il vient de faire à entendre une autre melodie.

Les princes d'Orléans ont eu ordre de ne point paraître à la cour parcequ'ils n'ont pas voulu paraître au Catafalque et y saluer le parlement. C'est une tracasserie qui n'influera point sur les affaires publiques; ce parlement ci est vil et méprisé, l'ancien était insolent et haï, tous deux étaient sots et fanatiques. Il en faut un troisième et j'espère que c'est ce qui va arriver et qu'on n'y souffrira ni les assassins de La Barre, ni leur esprit. L'infâme Pasquier est dans la dévotion et dans l'opprobre. Le St Fargeau se pavane dans ses terres admiré de ses valets. Michau n'est aux yeux du public qu'un brouillon sans courage et sans talens. Le reste ne vaut pas même l'honneur d'être nommé.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

C'est aujourd'hui la fête de Ste Madeleine. Croyez-vous que jamais il y ait rien eu d'aussi atroce et d'aussi bête que de punir de mort un homme pour avoir dit qu'elle était une p..... et cela dix huit siècles après qu'elle eut cessé de l'être, comme on avait exilé des gens pour avoir dit la même chose des maîtresses de quelques rois. On a cru devoir proportionner la peine à la dignité de l'amant, et que la mort n'était pas trop pour qui oserait médire de la maîtresse du bon Dieu.

Adieu, mon cher et illustre maître, vivez pour voir des jours heureux et pour les célébrer, car on espère que Ste Antoinette de Lorraine réparera l'énorme bêtise de Ste

Clotilde

Mss. L. 38

12 Auguste 1774.

V. à Condorcet

Je ne vous écris aujourd'hui, Monsieur le Secrétaire, ni sur les Sciences et les beaux arts, qui commencent à vous devoir beaucoup, ni sur la liberté de conscience dont on a voulu dépouiller ces beaux arts qui ne peuvent subsister sans elle.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Vous avez rempli mon cœur d'une sainte joie quand vous m'avez mandé que le Roi avait répondu aux pervers qui lui disaient que Monsieur Turgot est Encyclopédiste, Il est honnête homme et éclairé, cela me suffit.

Savez vous que les Rois et les beaux ~~esprits~~ Esprits se rencontrent? Savez vous et Monsieur Bertrand sait il que le poëte Kien Long Empereur de la Chine en avait dit autant il y a quelques années.

Avez vous lu dans le trente deuxième recueil des prétendues lettres édifiantes et curieuses, la lettre d'un

jésuite imbécille nommé Benoit à un frypon de jésuite nommé Dugad? Il y est dit en propres mots qu'un ministre d'état accusant un Mandarin d'être Chretien l'Empereur Kien Long lui dit, La provine est elle mécontente de lui? — Non — Rend-il la justice avec impartialité? — Oui — At-il manqué à quelque devoir de son etat? — Non — Est il bon père de famille? — Oui — Hbien donc pourquoi l'inquieter pour une bagatelle?

Si vous voyez Monsieur Turgot faites lui ce conte. Je vous envoye la copie d'une requête que j'ai barbouillé pour tous les ministres. Il n'y a que le Roi à qui je n'en ai pas envoyé. Je souhaite passionément que cette requête soit présentée au conseil de commerce dans lequel Monsieur Turgot pourrait avoir une voix prépondérante. J'ai du moins la consolation de voir que malgré les grands hommes tels que Freron, Clement et Sabatier, Ferney est devenu depuis que vous ne l'avez vu, un lieu assez considérable, qui n'est

pas indigne de l'attention du ministère. Il y a
non seulement d'assez grandes maisons de pierre de taille
pour les manufactures, mais des maisons de plaisance
très jolies qui orneraient St Cloud et Meudon. Tout
cela va rentrer dans le néant d'où je l'ai tiré si le
Ministère nous abandonne. Je suis peut être le
seul fondateur de manufacture qui n'ait pas demandé
de l'argent au gouvernement. Je ne lui demande
que d'écouter son propre intérêt. Je vous en fais
juges vous et monsieur Bertrand.

BIBLIOTHÈQUE

Je voudrais bien venir vous consulter tous deux sur
une affaire qui vous intéressera davantage et que
je vais entreprendre. J'invoque Dieu et vous pour
réussir. Il s'agit de la bonne cause. vous la
soutiendrez toujours avec Bertrand. je m'incline
devant vous deux V.

Imp. p. 40

281

20 Auguste 1774

V. à Condorcet.

O tu major fontanella et Doctior

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

On m'a envoyé la lettre du Théologien à l'auteur du Dictionnaire des trois siècles. Il y a des plaisanteries et des morceaux d'éloquence dignes de Pascal. Il est impossible qu'un abbé qui s'est déja signalé par plusieurs brochures contre les Clements et les Sabotiers, ait fait tout ce singulier ouvrage. Je sais qu'il n'a nulle connaissance des mathématiques et qu'il ignore si Monsieur D'Alembert a résolu le premier d'une manière générale et satisfesante, le problème des cordes vibrantes. J'avoue à ma honte que je l'ignorais aussi et que depuis les injustices que j'essuyai sur les élémens de Newton, j'ai renoncé il y a environ quarante ans aux mathématiques.

Je ne sais ce que cést que les elemens de géométrie de l'abbé de La Chapelle. Il est donc évident que ni cet abbé qui écrase Sabotiers, ni moi qui me suis moqué de lui avec Ségaze, ne pouvons avoir fait ces morceaux de la lettre du Théologien qui fait tant de bruit à Paris.

Je ne serai point etonné que tout le clergé, dont on ne parle qu'avec horreur dans cette lettre, en demande justice à grands cris, et l'obtienne très aisement. Il est, après tout,

le premier ordre de l'état, et il est en droit de se plaindre. Le Ministère peut se joindre au clergé et trouver fort mauvais qu'on dise à la page 82, que c'est du peuple que les princes ont reçu leur autorité. Il dira que le Roi a reçu sa couronne de soixante cinq Rois ses ancêtres par la même loi que tout particulier hérite du bien de son père.

Il ne fallait pas sans doute joindre la cause des Evêques et même des Rois, à la cause d'un abbé Sabatier. Il ne fallait pas donner de pareilles armes à ce polisson. Il ne fallait pas le mettre en droit de dire, on blasphème contre l'Eglise, contre le Roi & contre moi.

L'abbé qui a fourni le canevas de cette brochure, n'a fourni que des pierres avec lesquelles on lapidera les philosophes. Je veux bien être lapidé pour sauver d'honnêtes gens, mais je ne veux pas mourir injustement et inutilement. Il n'est pas juste qu'un abbé Sabatier, le plus vil des scélérats, compilateur du système de Spinosa (et non de la vie de Spinosa, comme le dit la lettre d'un Théologien) un soidisant homme de lettres qui n'a fait que des vers aussi infames que plats, un domestique qui

a volé ses maîtres, un fripon echappé des cachots où il avait été renfermé à Strasbourg, il n'est pas juste, dis-je, qu'un tel homme puisse être avec quelque apparence de raison, la cause du malheur des hommes les plus respectables et du mien. On doit me laisser mourir en repos. En un mot je ne suis point l'auteur de la lettre d'un Théologien; je ne dois pas passer pour l'être; et je suis bien sûr que vous et vos amis vous me rendrez cette justice.

Peut être le gouvernement occupé de choses plus importantes, ne fera-t-il nulle attention à cette brochure, mais peut être en recherchera-t-on l'auteur, et exercera-t-on la plus grande sévérité. Dans cette incertitude je ne puis vous exprimer mon affliction et ma crainte. J'attends mon repos de la vérité et de votre amitié.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Ma fin est triste, je souffre des tourments inexprimables dans mon pauvre corps qui va se dissoudre; faut-il souffrir encor dans mon âme immortelle?

Je vous supplie de conférer avec Bertrand et de m'éclairer tous deux

v

imp. p. 43

23 novembre 1774

283

Voltaire Condorcet

J'ai reçu votre lettre du 15e Monsieur, qui m'a fait encore plus de plaisir que les éloges de Fontaine et de la Condamine. Vous êtes bienfesant comme Monsieur Turgot, humain, hardi et sage. Je venais d'écrire à Mr D'alembert, ou à vous, une lettre que Mr Turgot avait bien voulu permettre que je misse sous son enveloppe.

Dans cette lettre je parlais d'un mémoire ci devant envoyé par moi à l'un de vos deux Bertrands. Je craignais que ce mémoire ne fut point parvenu à son adresse. Je suis rassuré dans le moment present, je sais que le mémoire a été reçu, que rien n'a été dérangé, et que tout va bien. Mais pour plus grande sureté je prie Mr D'alembert de me mander s'il a reçu ce mémoire en forme de lettre, dans lequel il y avait à la fin un petit mot sur un grand seigneur absolument étranger à cette affaire.

Vous pouvez prendre une entiere confiance dans tout ce que j'ai l'honneur de vous mander. Je suis très instruit depuis longtems par Mme de Brou abbesse de Villancourt dans Abbeville, tante de Mr le Chevalier de la Barre, qu'il n'y avait pas dans toutes les dépositions de quoi mettre trois mois en pénitence un jeune novice. Un intrigant barbare ameuta les Sauvages d'Abbeville. Ces Sauvages animerent le Jésuite Evêque d'Amiens, fanatique et diseur de bons mots; d'ailleurs

bon homme à ce qu'on dit, et qui s'est bien repenti de la catastrophe exécrable dont il a été la cause ridicule.

Mon neveu d'Hornoy, conseiller au parlement, picard candide, très accrédité dans son corps, et qui croit que le parlement a toujours raison, est pourtant persuadé que cette fois ci son parlement s'est laissé entraîner par le fer d'aguier, à une cruauté qui jettera sur ce corps un opprobre éternel. Il est indigné que l'arrêt de ces cannibales n'ait ~~pas été~~ passé que de deux voix et cependant ait été exécuté.

J'ai vu dans la partie des procédures qui ont été entre mes mains, des charges qui feraient rire aux marionettes de Nicolet, si la catastrophe ne faisait dresser les cheveux à la tête.

Il faut que d'Estallonde commence par purger la contumace ce que j'appelle faire revoir son procès. Mais pour purger cette contumace on n'a que cinq années et il y en a plus de sept que cette abomination a été consommée. On a besoin de lettres du sceau pour obtenir la grâce de se mettre en prison, et peut être de se faire pendre.

C'est ainsi que j'en usai avec le pauvre Sirven, et toute sa famille, condamnée par des barbares non moins

imbécilles et non moins méchans que ceux d'Abbeville
Mon avis a toujours été que D'Estallonde condamné par contumace dans le procès de La Barre, se présentat hardiment comme on va à l'assaut, et ne s'avilit point à demander une grâce qui suppose et qui constate un crime. Plus j'ai examiné ce que je sais de l'affaire, et plus il m'est évident qu'il n'y a de crime que dans les juges.
Ce que je dis parut si manifeste à toute la province après l'assassinat du chevalier La Barre, que les juges d'Abbeville n'oserent pas continuer le procès criminel, commencé contre cinq jeunes gens prétendus complices de D'Estallonde et de La Barre et dont Luignet avait pris généreusement la défense. car si ce Luignet a d'ailleurs de très grands torts, il faut avouer aussi qu'il a fait quelques bons ouvrages, et quelques belles actions. N.B. Je crois qu'il a entre les mains toutes les pièces du procès.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Ce que vous proposez mon digne et respectable sage, est un trait de lumière admirable. faire revoir hardiment au conseil le procès de La Barre, comme on y a revu celui des Calas, serait une chose digne du beau siècle où nous entrons et il faudrait sans doute que

C'est Condorcet qui a proposé de faire revoir le procès de La Barre

MM^rs D'Ormesson, Mr de Marville, et les autres parens du chevalier de La Barre se chargeassent courageusement d'effacer l'opprobre de leur famille, du parlement et de la France.

Les Parisiens qui ne connaissent que Paris, ne savent pas que depuis Archangel, Jassi, Belgrade et Rome, on nous reproche La Barre comme Rosbac; et qu'il est triste pour nos jolis Français de n'être plus regardés dans toute l'Europe que comme des assassins poltrons.

J'ignore si on voudra renouer ce cloaque; si le conseil sera assez sage, assez hardi et même assez instruit pour décider que la déclaration de 1682, faite à l'occasion de La Voisin et de deux prêtres sacrilèges et empoisonneurs ne regarde en aucune manière le chevalier de La Barre.

Il fut convaincu autant que je m'en souviens, d'avoir récité les litanies du Qui sont dans Rabelais, dédiées à un cardinal et imprimées avec privilège du Roi.

Il avoua aussi qu'il avait récité l'ode à Priape de Pyron, pour laquelle ce Pyron avait eu, comme vous savez, une pension de quinze cent livres sur la cassette.

Je ne vois pas qu'il y ait dans tout cela de quoi donner la question ordinaire et extraordinaire à un

(novembre 1774)

jeune gentilhomme, petit fils d'un Lieutenant Général, de quoi lui couper la main droite, de quoi lui arracher la langue avec des tenailles, de quoi le brûler vif. il se peut que chez les Welches, souvent aussi barbares que frivoles, on ait rendu autrefois quelques sentences qui aient servi de modèle à celle-ci. Mais parceque la canaille de Paris a mangé autrefois le cœur du Maréchal d'Ancre, faudra-t-il souper de nos jours du cœur d'un Maréchal de France mis sur le gril. Enfin, mon Sage, vous entreprendrez là un bel et difficile ouvrage, mais le Succès en serait à jamais honorable.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Pour d'Estallonde, je le garderai chez moi tant que le roi de Prusse voudra bien me le confier. il lui a donné un congé d'un an, ce qu'il n'a jamais fait encore pour aucun officier; l'année expirera dans peu de mois. C'est à Monsieur D'alembert à piquer d'honneur le roi de Prusse dans cette affaire, et à y intéresser son cœur et sa gloire; il faut que ce prince ne recule jamais, puis qu'il a tant fait que de recommander ce jeune homme.

Pour moi, je n'ai jamais eu dessein de gâter cette affaire en y paraissant, puisque je l'ai léguée à vous, à Mr D'Alembert, à Mr D'Argental et à mon neveu d'Hornoy, très capable de vous servir avec un zèle infatigable dans le labyrinthe parlementaire.

C'est à moi de me taire, de me cacher et à vous d'agir, suivant la bonne pensée qui vous est venue.

J'aimerais mieux mourir que de compromettre en rien l'ange tutélaire qui veut bien vous faire parvenir cette lettre. Ce serait, à mon avis, trahir la Trame, que de laisser échapper la moindre indiscrétion sur le compte d'un homme unique qui lui est si nécessaire. Enfin, Raton qui n'a plus de pattes, met tout entre les mains des Bertrands.

Mais encore un petit mot je vous prie sur cette étrange affaire. On présenterait requête au conseil pour casser l'arrêt du parlement contre La Barre, ou pour faire réjuger son procès par le parlement même. Proposer au conseil de casser l'arrêt du parlement au moment qu'il est établi serait une démarche qui paraîtrait bien téméraire. Demander

que le même parlement rejugeat le procès serait encore plus infructueux. il ne cassera pas lui-même son arrêt.

Resterait donc à demander des lettres du Sceau pour purger la contumace de D'Estallonde et surtout pour la purger au parlement de Paris ; car il ne peut point paraître devant les polissons ignorans et fanatiques d'Abbeville.

En ce cas il faudrait savoir si le parlement peut tirer à lui le procès et l'ôter à la juridiction inférieure de plein droit, ou si l'on aurait besoin de lettres d'attribution.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Je pense que le parlement a toujours été en droit d'evoquer à lui les affaires commencées dans son ressort. C'est probablement la seule ressource qui nous restera ; et c'est en quoi Monsieur d'Hornoy et ses amis nous serviront de tout leur pouvoir

Cela posé, D'Estallonde ne paraîtra que quand il sera sûr qu'il n'y a point de déposition sérieuse contre lui, ou qu'on aura supprimé elles

qui pourraient être dangereuses. je n'en connais qu'une seule qui soit grave; et encor est elle d'un enfant nommé Moisnel, à qui la tête avait tourné. il n'a déposé que sur un ouï dire. Unus testis nullus testis.

Je tourne cette affaire de tous les sens et je finis par m'en rapporter à votre sens et à vos bontés.

9 mp. f. 49

7 Décembre 1774

V. à Coindet

Le Roi de Prusse prend à cœur beaucoup plus que je ne croyais l'affaire de ce jeune et très estimable officier. Il m'en écrit du 18 novembre dans les termes les plus forts. il m'envoye la lettre en original qu'il a reçue de son ambassadeur à ce Sujet.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Les deux Bertrands, protecteurs de l'innocence et du mérite, peuvent être très surs à présent que ce monarque n'abandonnera jamais une affaire si interessante et à laquelle il semble attacher sa gloire. Ce jeune gentilhomme est digne en effet de toute la protection du roi son maître. Son éducation avait été si negligée qu'il ne savait pas même l'arithmétique. Il a appris chez moi la géometrie et surtout la géometrie pratique en très peu de tems. Il sait lever des plans avec une facilité surprenante. Il vient de dessiner très proprement tout le pays qui est entre les Alpes et le mont Jura

le long du lac de Genève, et j'envoye cet ouvrage au Roi son maître dès aujourd'hui. Il sera certainement le meilleur ingénieur de son armée.

Quant aux pièces nécessaires je les attends depuis quatre mois, et je les attends encore. Tout ce que je sais c'est que son abominable affaire fut le fruit d'une tracasserie de petite ville et d'une inimitié de famille. Un de juges avant de mourir le fit venir chez un Oncle du jeune homme ancien Chevalier de St Louis et lui demanda publiquement pardon de son éxécrable injustice.

Il est étrange qu'il soit si difficile de réparer le crime absurde qu'il a été si facile aux juges de nous mettre. Mais enfin il faut attendre les pièces; rien ne presse. Je me recommande en attendant à la sagesse, au génie et à la vertu. Ce n'est pas Caton qui écrit aux Bertrands, c'est Porphyre qui écrit aux Epictètes.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

le long du lac de Genève, et j'envoye cet ouvrage au Roi son maître dès aujourd'hui. Il sera certainement le meilleur ingénieur de son Armée.

Quant aux pièces nécessaires je les attends depuis quatre mois, et je les attends encore. Tout ce que je sais c'est que son abominable affaire fut le fruit d'une tracasserie de petite ville et d'une inimitié de famille. Un des juges avant de mourir se fit traîner chez un Oncle du jeune homme ancien Chevalier de St Louis et lui demanda publiquement pardon de son énervable injustice.

Il est étrange qu'il soit si difficile de réparer le crime absurde qu'il a été si facile aux juges de commettre. Mais enfin il faut attendre les pièces, rien ne presse. Je me recommande en attendant à la sagesse, à génie et à la vertu. Ce n'est pas Raton qui écrit aux Bertrands, c'est Porphyre qui écrit aux Epictètes.

Imp. p. 51

288

11 Décembre 1774.

V. à Condorcet.

Le voicy enfin cet éxécrable procès verbal ; le voicy avec toutes ses contradictions, ses imbecillités et ses noirceurs, accumulés par une cabale d'Hotentots Welches. Deux coquins susciterent ce procès horrible uniquement pour perdre Mad^e l'abbesse de Villancour, qui n'avait pas voulu coucher avec eux.

J'envoye aux deux Bertrands l'extrait fidèle des dépositions avec la réfutation en marge. il faut espérer que la france se lavera de cet opprobre d'une façon ou d'une autre.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Je donne avis à M^r d'Hornoy que j'ai entre les mains la procédure. Je pense qu'il faut absolument purger la contumace, les cinq ans sont passés, on a besoin de Lettres du Sceau, mais elles ne sont jamais refusées, c'est une chose de droit.

Il serait plus difficile de réhabiliter le Chevalier de La Barre au parlement même. Jamais ses assassins ne voudront convenir qu'ils ont été des coupe jarrets absurdes. On ne pourrait parvenir à cette rehabilitation qu'en cas que la famille obtint la révision à un autre tribunal.

Mais songez que la famille des de Thou n'a jamais pu parvenir à faire revoir le procès de son parent juridiquement assassiné pour s'être conduit en honnête homme.

D'ailleurs je vois qu'il y a eu quelques profanations proscrées contre le chevalier de La Barre. Ainsi tout ce qu'on pourrait obtenir serait une condamnation à une moindre peine; à moins qu'on ne portât l'affaire à un tribunal tout à fait philosophe, ce qui n'arrivera pas titôt.

Toute notre resource est donc de purger la contumace de D'Etallonde. Le succès me paraît sur et fera le même effet que si on cassait le jugement rendu contre La Barre. Car le public verra avec raison que La Barre était aussi innocent que son camarade; et en justifiant l'un, nous les justifions tous deux.

Pour parvenir à cette justification nous écartons un ou deux témoins des hottentots d'Abbeville. personne ne paraissant plus pour l'accuser il sera en ce cas absous infailliblement, & s'il pouvait même obtenir la permission de procéder contre ses accusateurs.

Voila où nous en sommes. La générosité du grand Duc

de Russie envers Mr de la Harpe, est une belle leçon pour nos Welches.

J'embrasse tendrement nos deux Ajax qui combattent vaillamment pour la cause des Grecs.

J'allais faire partir cette lettre par lavoye indiquée lorsque M. le marquis de Villevieille a eu la bonté de s'en charger. alors je l'ay mis dans la confidence; bien sur qu'il nous gardera le secret et qu'il pourra même nous aider de ses bons offices. Son coeur est digne du votre

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Il faut encore que je vous dise, et que l'avocat sache qu'il y a dans la déposition de Moisnet page 2 que ledit Moisnet avait entendu dire que d'Etallonde avait donné des coups de canne au crucifix du grand chemin. J'ay mis insulter pour ne pas effaroucher les Welches

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

mp. p. 57

23 Décembre 1774.

V. à Condorcet

Vous êtes deux belles âmes, vous et l'autre Bertrand. Je reçois et je lis avec transport votre lettre du 13. Vous viendrez certainement à bout de l'affaire que vous entreprenez avec tant de générosité. Vous montrerez enfin aux hommes à quoi servent la justesse de l'esprit et la bonté du cœur.

BIBLIOTHÈQUE DE L'INSTITUT

Je vous ai déjà dit que je pense absolument comme vous; je ne veux point de grâce; je veux justice complète. Nous n'avons qu'un seul obstacle, mais il est grand. Un enfant de quatorze ou quinze ans imbécille & timide a chargé cruellement celui pour qui nous nous intéressons. Il faut écarter ce pauvre garçon qui serait très dangereux et c'est à quoi je travaille, quoique je sois à cent cinquante lieues de lui. Il serait incapable de repondre d'une manière satisfesante s'il fallait qu'il comparut encore; et toute notre peine serait perdue.

Il est impossible et il serait très dangereux de commencer par celui qui est mort. Sa famille

n'entreprendra certainement pas une telle affaire.

Il faut commencer par purger la contumace du vivant au parlement même. Il n'a contre lui que les aveux du mort et les accusations de l'imbécille. Si nous pouvons parvenir à éclipser pendant quelque tems le pauvre misérable accusateur, l'amusé n'a plus à craindre que l'archevêque de Paris ou l'abbé de Ste Geneviève Son affaire devient la plus simple et la plus aisée, comme la plus juste.

Je ne connais que trop le ridicule Code pénal que chaque juge porte dans sa poche quand il va à la Tournelle; mais je n'en ai que la première édition de 1752. il est bien affreux que la vie des hommes dépende de cet impertinent ouvrage, selon lequel un juge est en droit de condamner aux galères qui conque aura été à Notre dame de Lorette sans une permission signée de Mr le Comte de St Florentin.

Tout est arbitraire dans notre abominable jurisprudence. Attendons que nous ayons mis le contumace en état de se justifier pleinement, faute

d'accusateurs. C'est cette justification pleine & entière que nous voulons obtenir, et rien autre chose. Si nous y parvenons la famille du Chevalier fera ce qu'elle voudra; mais je doute que cette famille soit jamais aussi generense et aussi intrépide que vous.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Si nous ne pouvons parvenir à justifier légalement notre infortuné je le renverrai au roi son maître et j'espère que ce prince l'avancera dans le service autant par la connaissance de son mérite que par la juste indignation qu'il ressentira.

Je suis aussi outrée, aussi bouleversé de cette épouvantable avanture, que je le fus le premier jour. Je ne trompe, je le suis davantage. Tous mes sentimens augmentent avec l'âge, et surtout celui qui m'attache à vous avec une très tendre vénération.

Imp. p. 59

292

30 Décembre 1774

V. à Condorcet

Le pauvre Raton souhaite aux deux Bertrands des années dignes d'eux.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Il leur envoye et il leur soumet non seulement un petit brinborion sur les bleds, mais un projet de requête qu'un avocat au conseil pourra réformer et mettre en langage du conseil. Il ne s'agit que de choisir cet avocat; il n'y a point dans le village de Raton.

Ce sera à Mr D'Hornoy à conduire l'affaire quand elle sera entamée. Prions Dieu qu'elle réussisse.

BIBLIOTHEK
INSTITUT

Projet à réformer, d'une Requête au Roi
A Sa Majesté Très Chrétienne

X

Jacques D'Attallonde de Morival, Lenyer, natif d'Abbeville en Picardie, frère du chevalier de Boencours Capitaine au régiment de Champagne, neveu de deux Chevaliers de St Louis, tués au Service du Roi.

Demande très humblement à Sa Majesté la permission de poursuivre au parlement de Paris son juge naturel, la justice qui lui est due.

Il represente qu'etant dans une extrême jeunesse en 1765, il apprit en Guienne où il apprenait alors l'Allemand, qu'il etait impliqué dans une affaire criminelle devant quelques gradués d'Abbeville, et même pardevant un juge qui n'était pas gradué.

Que cette éxécrable affaire etait suscitée par une Cabale qui voulait nuire à quelque prix que ce fut à Madame de Brou Abbesse de Villancourt, ce qui n'est que trop connu.

Que malgré sa jeunesse son indignation fut si grande qu'il résolut de ne jamais revoir une ville

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

troublée par des intrigues si odieuses.

Qu'il aima mieux se faire Soldat à Vesel dont il se trouva très proche alors.

Qu'il regarda la profession d'un bon & sage Soldat comme honorable, et ne dérogeant point à la qualité de gentilhomme.

Qu'ayant fait son devoir pendant trois années entières avec exactitude, le Roi de Prusse exactement informé de tout le détail de ses régimens, et ignorant qu'il était, daigna le faire officier.

Qu'il se consacra pour jamais au service du Roi de Prusse son bienfaiteur et son maître et ne s'occupa que de la partie des mathématiques qui regarde la guerre.

Que les généraux sous lesquels il a servi ont rendu de lui les témoignages les plus avantageux.

Que par un hazard extraordinaire il a été enfin informé de cet ancien procès criminel intenté contre lui et de la sentence de

contumace portée par les gradues et non gradués
d'Abbeville, contre les loix du royaume;
Qu'ayant reçu copie des charges elles ont paru
illégales et absurdes à quiconque les a lues.
Que les cinq années données par la loi pour se
représenter etant ecoulées, et son service dans les
troupes du Roi son maître (service dans lequel il
doit vivre et mourir) ne lui ayant pas permis de
venir demander justice, il est forcé de requerir des
lettres pour purger sa contumace.
Et Supplie qu'il lui soit donné le tems nécessaire
pour venir se présenter à Paris.
A Vesel ce

Imp. p. 61

16 janvier 1775.

V. à Condorcet.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Raton avait dressé quelques exemplaires d'un écrit à Messieurs Bertrand. il avait envoyé ce chiffon sous l'enveloppe de Mr Rossi Colbert. il ignore si Monsieur Rossi Colbert l'a fait paser à Messieurs Bertrand. On soupçonna que sa modestie l'en aura empêché. On ose croire pourtant que ce chifon etait très vrai et très raisonable. il répondait par des faits inoutestables aux Sophismes de Linguet contre la liberté du commerce des bleds. Liberté à laquelle la petite province est très interessée.

Raton prépare autre chose pour messieurs Bertrand. Il s'agit aujourd'hui de l'affaire très sérieuse de l'officier Prussien. Nous envoyons par ce courier a Mad^e la Duchesse d'Anville et à l'Ambassadeur du Roi de Prusse, un projet de mémoire et de requête par lequel nous demandons un Sauf conduit d'un an qui nous est absolument nécessaire, et pendant lequel nous aurons le tems de mettre tout en usage et en règle,

pour parvenir à nous faire rendre justice, supposé
que Raton vive encore un an.

C'est à Mr le Comte de Vergennes à donner ce
Sauf conduit, puis qu'il est pour un officier au service
d'une puissance étrangère.

Nous desirons beaucoup qu'il soit conçu dans les
termes que nous proposons. cette petite faveur, très
légère en elle même, mais très importante dépend
uniquement de Mr de Vergennes, qui ne la
refusera pas si Mr de Maurepas la demande.

Nous supplions Mde la Duchesse D'Anville et
Mr le Duc de La Rochefoucault d'obtenir pour
nous la protection de Mr le Comte de Maurepas
Nous en donnons part à Mr D'argental.

Nous supplions l'un des Bertrands de souffler de
toute leur force le feu qui est dans le cœur généreux
de Mde D'Anville.

Elle leur fera voir le modèle de la requête et le
modèle du Sauf conduit; ils le corrigeront, le

reformeront, afin qu'il soit fait selon l'usage du pays.
Cette bonne action nous suffira et sera pour nous un véritable gain de cause, sans offenser personne et sans rien risquer. Nous aurons ensuite tout le tems d'agir ouvertement, d'aller sur les lieux, d'écarter tous les obstacles et de faire enfin triompher l'innocence et la vérité.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Je ne mets point dans cette lettre la copie de papiers qui sont entre les mains de Madame la Duchesse D'Anville, pour ne pas rendre le paquet trop gros.
Les premiers marons que j'enverrai seront adressés à Mr de Rosni-Colbert.
Les vieilles petites pates de Raton se joignent pour vous embrasser
v

Typ. p. 63

21 Janvier 1775.

297

V. à Condorcet.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Madame Denis et moi, nous avons l'un et l'autre au chevet de notre lit le portrait de Monsieur de Rosni Colbert Turgot. Je n'ose croire que nous le tenions de ses bontés, mais enfin, nous l'avons. et si nous allions à Paris ce carême nous n'enverrions pas chercher nos poulardes à l'hotel Dieu.

Quelle rage avait donc saisi ce diable de Linguet? il avait écrit d'abord contre la mauvaise habitude de manger du pain et aujourd'hui il ecrit contre la précieuse liberté de ce commerce nécessaire

Katon prie vivement l'un des deux Bertrands d'écrire à Frédéric à la première occasion, et de louer prodigieusement ce frédéric de la protection éclairée qu'il donne à mon cher et vertueux D'Estallonde.

Mes Bertrands, mes dignes Bertrands, si vous pouviez voir mon D'Estallonde vous seriez tentés d'exterminer les auteurs d'un arrêt par lequel on

devait couper la main qui dessine mieux qu'aucun ingénieur, des plans de fortifications, de siéges, de batailles et des cartes géographiques; arracher avec des tenailles ardentes une langue qui ne parle qu'à propos et qu'avec la plus grande modestie, et jetter dans les flammes une figure douce et aimable, qui n'a jamais commis le moindre excès. Les pleurs me viennent aux yeux, et la rage me vient à l'âme quand je considère qu'un seul bigot d'Abbeville a produit toutes ces horreurs cent fois plus infernales que l'assassinat des Calas.

Nous aurons la preuve que toutes ces accusations contre d'Etallonde sont autant de calomnies. Souvenez vous bien, mes bons d'Bertrands, que nous ne demandons qu'un sauf conduit honorable tel qu'on le doit à un officier de fortune. Songez bien que c'est à Mr de Vergennes à donner ce sauf conduit qu'on ne peut refuser; que nous nous sommes adressés à Madame la Duchesse d'Anville pour qu'elle fasse parler à Mr de Vergennes par Mr de Maurepas;

et qu'en même tems nous avons envoyé à M.r l'Ambassadeur du Roi de Prusse, le modèle du sauf conduit demandé.

Madame la Duchesse D'Anville sentira que nous n'avons pu nous empêcher d'instruire de tout le ministre du Roi de Prusse, parceque il a des ordres réitérés du Roi son maître d'agir en faveur du jeune homme.

Nous savons bien qu'il y a des cas, où il ne faudrait pas se servir de la recommandation de Frédéric, mais ici, on ne peut se dispenser de l'employer en faveur d'un de ses officiers; surtout quand lui même ordonne à son ministre de suivre une affaire si juste.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

M.r de Mauvepas doit sentir plus que personne, l'atrocité et l'absurdité du jugement d'Abbeville dont nous sommes bien résolus de ne demander la cassation qu'au conseil du Roi, et de ne la demander que quand nous serons moralement sûrs de l'obtenir. Je vous réponds d'avance que nous aurons des moyens suffisans & très simples. Figurez vous qu'un dévot avec un Monitoire intimida et menaça de l'enfer cent quarante témoins pour les faire déposer contre le Chevalier de La Barre et d'Etallonde, et que de ces

cent quarante témoins il n'y en a eu cependant qu'un
seul qui ait déposé une chose un peu grave. Figurez
vous que les Pilates d'Abbeville n'étaient que trois
Figurez vous que des vingt cinq Pilates de la grand
Chambre de Paris il n'y en eut que deux qui firent
passer l'abominable arrêt. D'Hornoy le sait, D'Hornoy
me l'a écrit. Quoi! Deux voix de plus suffisent pour
dévouer deux enfans innocens au supplice des
Parricides! Les anciens avaient des juges dans les
enfers, nous avons eu des furies sur les fleurs
de lys.

J'ai tant de choses à dire que je ne dis plus
mot. Mais si je vis encore six mois j'espère dire
sur cette affaire des vérités terribles. Raton y
brulera ce qui lui peut rester de pattes. Il ne se
sert à présent de ses pattes que pour vous
embrasser tous deux le plus tendrement qu'il
est possible.

Impr. p. 66.

6 fevrier 1775.

299

V. à Condorcet.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Baton reçoit une lettre un peu consolante du 30. janvier de celui en qui il a mis ses plus chères espérances. il ne s'agit ici ni du quarré des distances, ni des cubes des revolutions. il n'est question que de diminuer s'il est possible le mal qui surcharge et qui dévore ce malheureux globe. Je vous soumets, digne bienfaiteur de l'humanité, mes desseins et mes demarches. Mon premier soin est d'obtenir pour ce jeune homme, une place, un titre de la part de son maître, c'est ce que je sollicite et que j'ose espérer, puisque cela ne coute rien. Ce préalable servira beaucoup à mon infortuné et lui procurera des avantages solides dans le pays où il sert. il pourra même agir en frame avec plus de dignité et n'être pas regardé chez les Welches comme un expatrié qui vient demander grace.

Je tâche d'intéresser Mon maître à cette bonne action.

Ce premier pas fait je vous enverrai un Mémoire

Ce mémoire prouvera par des pièces que j'ai dans mes mains :

1° Qu'un homme abhorré dans son pays jura de perdre la tante du Chevalier ~~De la Barre~~ par ce qu'elle n'avait pas voulu donner en mariage au fils de cet homme, une demoiselle riche qu'elle protegeait.

2° Que cet homme exécrable qui était un conseiller du siége fit jetter des monitoires inventa des accusations absurdes qui tombèrent d'elle mêmes.

3° Qu'enfin il se reduisit aux charges qui ont opéré une partie de ses desseins.

4° Qu'il ne jugea qu'avec deux assesseurs

que de ces deux il y en eut un qui à la vérité s'était fait recevoir Docteur es loix à Rheims pour quarante cinq francs, comme l'honnête Du Jonquay à Paris, mais qu'il ne fut jamais que procureur et marchand de cochons dans sa ville. J'ai la lettre du magistrat du pays qui l'atteste.

5° Que les loix ne permettent pas qu'on juge ainsi un gentilhomme dans un présidial.

6° Que si cette exécrable Sentence que j'ai vue à la fin de six mille pages d'écriture fut confirmée par un arrêt c'est que le tribunal qui rendit cet arrêt ne put (à ce qu'on dira) examiner l'énorme procès, c'était dans la guerre civile des billets de confession. Le feu était dans le royaume, il fallait que cette respectable compagnie uniquement occupée du bien public courut au danger le plus pressant.

Quand ce mémoire approuvé de vous

sera lu par le chef de la justice, il en sera touché et nous verrons alors quel parti nous devons prendre.

J'ai adressé à MM de Rosmi un petit livret où l'on vous rend bien faiblement une partie de la justice qui vous est due.

J'en ai envoyé cinq ou six exemplaires aux deux Bertrands. J'ignore s'ils sont arrivés à bon port et s'il y a des écueils sur la route je vous supplie de vous en informer.

Je comptais vous faire une petite visite au printems, mais il n'y a plus de printems pour Caton.

Imp. p. 68.

26 fevrier 1775.

301

V. c Condorcet.

Raton a été bien malade dans son trou. Raton a de fréquens avertissemens de partir pour aller trouver ses confrères Dupré de St Maur & Chateaubrun qui ne tiraient pourtant pas les marrons du feu. Voila pourquoi il a été si longtems sans remercier les deux Bertrand ses Seigneurs et maîtres. il n'en peut plus, ce pauvre Raton, il se gardera bien de brûler ce qui lui reste de pattes par trop de précipitation dans l'affaire du jeune homme qu'on a voulu brûler tout entier. il attend et il attendra tant qu'il faudra. Car le maître du jeune homme lui accorde tout le tems nécessaire, et il ne fera rien assurement Monsieur sans vous le communiquer.

J'ai bien des graces à rendre à Mr de Malzherbes et je les lui rends du fond de mon cœur dans une Lettre que je lui écris; je profite de l'adresse que vous avez eu la bonté de me donner pour vous faire

passer deux exemplaires de la seconde édition de Don Pèdre, La première ne se trouve plus à Genève et je la crois toute entière à Paris. Je vous prie seulement de daigner jetter un coup d'oeil sur la dernière note de la Tactique qui se trouve à la fin de l'ouvrage. Elle est curieuse par les faits; et malheureusement elle sera inutile au genre humain. La guerre est le second fléau de la terre; et le premier est celui qui égorge, qui met en pièces et qui jette dans les flammes deux jeunes gentilshommes d'un rare mérite pour n'avoir pas salué une procession de Capucins. Je suis à vos ordres et à vos pieds jusqu'au moment de ma destruction V.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

imp. p. 69

Le chev^ier de Morton.
Le Comte de Tressan

10 avril 1775. à Ferney.

302

V. à Condorcet

Je profite du départ d'un jeune officier Suisse, pour ouvrir mon cœur à l'un des deux chers Bertrands. J'ai ecrit à l'autre par Mr Maximilien de Rosny. mais il faut que je vous represente le tort irréparable que me font le Chevalier de Morton & le Comte de Tressan. Il n'y a pas le sens commun dans toute cette équipée. on ne sait ce qu'ils veulent; ils frappent à droite & à gauche, bien ou mal, à propos, ou sans propos. Il n'y a de clair dans ces deux epîtres que l'envie de se faire de fête.

J'ai eu beau mander à Mr de Tressan que je ne suis point le chevalier de Morton; que je n'ai jamais vanté les soupers du prétendu Epicure Stanislas qui etait très loin de ressembler à Epicure, et qui n'a jamais donné de souper à personne.

J'ai eu beau lui répéter deux fois que les prétendus vers composés dans ces soupers ne pullulaient

point dans les cours de l'Europe.

J'ai dit en vain, qu'on ne déchire pas l'enveloppe des infiniment petits.

J'ai representé inutilement que je ne fais point de vers semblables à ceux ci.

Louis voulait regner, il ne se trompa guère
Un prince avec les arts mène un peuple en lizière.

J'ai voulu lui faire sentir combien il est ridicule de mettre sur la même ligne Sythagore et le roi de Prusse, Montagne et Canini.

Enfin après lui avoir dit tout ce que je devais lui dire, je ne l'ai point persuadé. Il m'a répondu que vous et M^r^ D'alembert vous approuvez très fort la mauvaise épître du chevalier de Morton dans laquelle il se trouve à la vérité quelques vers détachés assez bien faits, comme il s'en trouve partout.

Le résultat de toute cette équipée sera infailliblement que le garde des sceaux sacrifiera tous les Ratons du monde au moindre Sastophore qui demandera vengeance.

Voila la troisième fois qu'on m'affuble d'ouvrages que je n'ai point fait et qui doivent irriter les

pastophores. Je suis le Marphorio à qui l'on attribue toutes les pasquinades. S'il arrive que je sois compromis dans l'affaire de notre jeune homme, il est perdu et moi aussi.

L'équipée de Mr de Trepan qui fait imprimer ses vers avec des notes, est très dangereuse, elle gâtera tout: ce que je vous dis n'est que trop vrai.

Le seul remede qu'on pourrait apporter à cette faute enorme qu'il a faitte serait de prouver par ecrit que les vers du Chevalier & du Comte ne valent pas grand chose, et qu'on m'a compromis bien mal à propos dans cette petite brochure. Mais je ne veux pas me brouiller avec Mr. de Trepan que j'ai toujours aimé.

Je vous demande en grace de lui parler vrai, et de l'engager à ne me plus imputer les vers d'un prétendu Ecossais. Tout cela m'afflige infiniment surtout dans les circonstances présentes.

J'attends les ordres du roi de Prusse sur l'affaire du jeune homme. Il lui permet déja de prendre le titre de son ingénieur et de son aide de camp, il ne manque à tout cela que des appointemens. Nous

esperons qu'on en donnera au jeune homme à son retour et qu'il n'aura jamais besoin de demander des grâce à qui que ce soit. Il pourra se borner à couvrir les juges d'opprobre aux yeux de l'Europe. Il s'élèvera à lui même un tribunal dans lequel etant soutenu par le Roi son maître, il jugera lui même ses infâmes juges. c'est à mon avis le seul parti qu'il doive prendre. Nous consulterons nos chers Bertrands quand il en sera tems. mais aujourd'hui il faut nous taire

Conservez moi vos bontés et soyez très sur que je n'ai eu jamais eu la moindre envie de faire le voyage de Paris. Je n'irai pas plus dans cette Babylone que St Pierre n'a été à Rome.

Imp. p. 72.

21 avril 1775 à Ferney

Commerce des grains

V. à Condorcet.

Je vous remercie très sincèrement, Monsieur, de l'excellent mémoire que vous m'avez envoyé sur la liberté du commerce des grains, et même de tout autre commerce. Ce petit ouvrage ne peut être que d'un philosophe citoyen, ami du meilleur ministre qu'ait jamais eu la France. il devrait être imprimé au Louvre par un ordre exprès du Roi ; mais je vois bien qu'on respecte encore certains anciens préjugés et certaines gens, qui à mon gré, ne sont guère respectables ; quoiqu'il en soit, j'envoye l'ouvrage à un imprimeur, qui vient d'achever la grande encyclopédie.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Je vous ai écrit un petit mot par un voyageur Je vous ai exposé mon très juste chagrin de la méprise de Mr de Trepan. Vous sentez combien il serait dangereux dans le moment present d'imputer un ouvrage dans lequel le roi de Prusse est comparé à Varinie. Cet excès de ridicule pourrait être très funeste dans les circonstances dans lesquelles vous savez que nous

sommes. Je ne suis guère moins fâché contre mon neveu qui avec les meilleures intentions du monde a toujours la rage des formes, en qualité de conseiller au parlement, et qui veut des lettres en chancellerie dont nous ne voulons point du tout, et que notre brave et très sage officier refuserait avec horreur si on les lui présentait.

Je profiterai incessamment des bontés et de la philosophie de Mr de Vaines. Je lui enverrai un mémoire pour mon neveu; il le lira, il vous le montrera et si vous n'êtes pas tous deux saisis d'indignation, si les larmes ne vous viennent pas aux yeux, je serai bien étonné. J'en ai toujours versées sur cette exécrable aventure. Elle est plus ~~atroce~~ atroce que celle des Calas et celle des Sirven. J'en viendrai à bout ou je mourrai dans ce combat.

Je vous embrasse, mon cher philosophe intrépide, avec tendresse et avec respect. V.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Le Supplice du Chevalier La Barre eut lieu le 9 Août 1766

En 1766 Voltaire publia le cri du sang innocent souvent réimprimé

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

L'ami de La Barre, Moriwal d'Etallonde s'enfuit, par la recommandation de Voltaire fut officier du Roi de Prusse, vint à Ferney retourna en Prusse &c. — Voltaire ne cessa de demander la revision de son procès. Mais ni Voltaire ni ses amis ne purent jamais rien obtenir —

Beuchot dit dans son Ed. de Voltaire Vol. LXIII page 559 que d'Etallonde obtint des lettres d'abolition en 1788 rentra en France & mourut après la revolution —

Je ne puis me rappeller dans quel livre j'ai lu que ce fut l'assemblée Nationale qui retablit d'Etallonde dans ses droits de citoyen —

Bibliothèque
Institut

imp. p. 74 V. à Condorcet. Lundy 24 avril 1775.

II à quelle époque se termina l'affaire Labarre
dernière trace dans cette correspondance Novembre 1774

X

Je n'aurai que ce soir, mon cher philosophe citoyen, cet ouvrage aussi agréable que solide, dont vous m'avez confié le manuscrit.

En attendant, en voici un autre qu'on met sous votre protection. J'envoye le paquet tout ouvert à Monsieur de Vaines votre ami, qui est si digne de l'être. Vous feriez une bien belle action de donner vous-même ce mémoire à Elie de Beaumont et d'en haidomer avec lui.

Il est bien triste qu'on ait déja pris le parti de demander des lettres de grace à Mr le garde des Sceaux. Ce mot de grace lorsque je le mande à D'Hornoy, déchire l'oreille et le cœur. nous rejetterions ces lettres avec horreur si on nous les presentait. Nous n'en avons jamais voulu et nous sommes cruellement affligé qu'on se soit obstiné à les demander malgré nous. D'Etallonde ne veut qu'un mot des avocats, La Sentence d'Abbeville portée par des juges incompétens est illégale.

Il faudra bien qu'Elie de Beaumont en convienne. Il ne pourrait sans prévarication, nous refuser une chose si juste.

Si contre toute attente et contre toute raison, les avocats ne voulaient pas nous donner aujourd'hui le même délibéré que huit autres avocats donnèrent en 1766 après l'assassinat du chevalier de La Barre, alors, on s'adresserait au Roi lui-même à son Sacre, et à l'Europe entière dans un mémoire beaucoup plus fort et beaucoup plus court.

D'Hallonde protégé par le Roi son maître n'a besoin de personne en France. il n'a autre chose à faire, à mon avis, qu'à manifester l'infamie de ces juges, en attendant qu'il puisse un jour ouvrir la tranchée devant Abbeville.

Votre indignation est égale à la mienne. Parlez-je vous en prie fortement à Beaumont, faites le rougir, forcez le à servir la raison et l'innocence. Que ne puis-je moi-même venir lui parler avec vous! Voilà une occasion où Caton doit griller les pattes. V

Je vous supplie de donner ce petit billet à Mr de Beaumont, non pas à l'archevêque mais à l'avocat, en lui donnant ce paquet de notre Principien

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Rép. p. 76

26 Avril 1775.

308

V. à Condorcet

Le premier point de mon Sermon, est l'abominable superstition populaire et parlementaire qui s'élève contre la liberté du commerce des bleds, et contre la liberté de tout commerce. Vous voyez les horreurs qu'on vient de commettre à Dijon. Dieu veuille que les fétiches n'aient pas excité sous main cette petite Saint Barthelemy. il semble qu'on prenne à tâche de dégouter le plus grand homme de la France d'un ministère dans lequel il n'a fait que du bien. La nation des Welches est indigne de lui. Mais il y a des Français à qui la gloire sera toujours chère, et qui combattront sous ses étendards, qui sont ceux de la vertu et du bien public.

Les Welches sont fous et barbares, mais les vrais Français sont honnêtes.

On dit qu'on crie à Paris parceque le pain blanc est renchéri de deux liards. nous sommes moins difficiles dans notre petit canton ignoré. Le bled vaut actuellement chez nous quarante deux livres le Septier de Paris, et nous ne crions point, parceque

nous savons très bien que notre terrein n'est pas celui de Babylone, ou d'Egypte ou de Sicile.

Je dirais volontiers à celui que vous aimez tu ne cede malis sed contra audentior ito; mais il se le dit à lui même.

Au reste vous recevrez je crois par la premiere poste le pain mollet que vous avez ordonné.

Mon second point est la vertueuse fermeté d'âme de mon jeune prussien d'Abbeville. il s'obstine à demander justice. il regardera toujours une grace comme une opprobre. Vous verrez s'il a raison par le mémoire que vous devez avoir reçu. Je vous prie instamment de vouloir bien donner ce mémoire à Beaumont et de l'encourager à bien faire.

Mon troisième point roulera sur la faiblesse et sur la mépris de Mr de Crefsan. Il n'est pas pardonnable à un Lieutenant Général des armées du Roi, de se donner ainsi en spectacle au monde, et de faire imprimer des vers si hardis sur des matières si délicates. Je conviendrai bien avec vous qu'il y a quelques beaux vers dans l'Epitre de ce prétendu Chevalier de Morton. Mais tout géomètre que vous êtes vous savez bien que des vers qui ne sont pas parfaits ne valent rien. Vous savez qu'un mot impropre gâte la plus belle pensée; et qu'une seule

idée qui n'est pas à sa place rend tout un discours
ridicule. ainsi, vous me permettrez de vous dire que malgré
quelques beaux vers détachés Mr le Chevalier de Norton
est un mauvais poëte. Je suis indigné qu'on m'impute cet
ouvrage très indiscret d'ailleurs, très dangereux et très mal
placé.

BIBLIOTHÈQUE DE L'INSTITUT

Voilà mes trois points. Je vous prie de répondre à
tous les trois avec amitié et vérité.

Imp. p. 18

(Copie)

27 Avril 1775.

310

Voltaire à Condorcet

Vous devez à présent avoir reçu les papiers d'un infortuné digne d'être heureux et je ne doute ni de vos bontés ni de votre vertu courageuse.

Il est bien triste qu'un ridicule très dangereux vienne empoisonner les consolations que je ressens. Il faut que je vous parle encore des sottises très désagréables qu'ont eues la faiblesse et la méprise de Mr de Trepan. Voilà donc deux Ratons au lieu d'un et dans quel temps! lorsqu'il était si important de se taire! C'est pour la troisième fois que je me vois la victime d'imprudences que je n'ai pas à me reprocher. La lettre de l'abbé Sizzo, la lettre du théologien, et la témérité du prétendu Chevalier de Morton.

Le comte de Trepan à qui j'ai fait de très justes plaintes m'a mandé que vous et Mr D'Alembert, vous aviez beaucoup approuvé son Epître et celle de votre Chevalier, que vous l'aviez exhorté à faire imprimer tout cela.

Je ne puis croire que vous ayez donné un si détestable conseil.

Je conviens que l'épitre de ce Morton est semée de quelques vers détachés fort beaux. Mais ils ne peuvent servir qu'à nous susciter des ennemis implacables et à réveiller la rage des anciens persécuteurs. pour les autres vers de ce Morton ils sont très mauvais, et c'est me déshonorer que de me les attribuer.

Figurez vous qu'un chevalier de Cubières de Palmezeau pesant des vers qui demeure aux ecuries de la Reine vient de m'écrire à Mr. le Chevalier de Morton au Chateau de Ferney

Je serai dans la triste obligation d'écrire pour détromper le public. on aurait bien du épargner à ma vieillesse ces désagremens insupportables. Mais je dois les oublier en faveur du bien que vous allez faire à ce brave et sage d'Etallonde.

Ce n'est pas en attaquant mal adroitement et
hors de propos la Sorbonne et Ribalier, qu'un
ecossais nommé Morton réussira à faire
rendre justice à un prieur nommé D'Etallonde.
cette disparate m'accable de douleur.
Réparez là je vous en conjure en sçaut entendre
raison à Beaumont.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Adieu, monsieur, mon chagrin est extrême
il n'est calmé que par mon espérance en
vous V.

Imp. p. 80

4 May 1775.

312

V. à Condorcet

J'envoye à l'orateur de la raison & de la patrie, quelques exemplaires de son ouvrage sur les bleds, qui m'arrive dans le moment. Veut-il qu'on lui en fasse passer d'autres? Il sera servi sur le champ.

J'attends la continuation des lettres qui soutiennent les opinions d'un sage contre les systêmes d'un banquier. Ce procès doit interesser toute la nation et l'Europe entière.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Je suis très faché qu'un banquier défende une si mauvaise cause. Je suis faché aussi d'avoir prié les Bertrands de demander l'avis de Beaumont et de Target. Quand on veut conduire ses affaires à cent lieues de chez soi on les fait toujours mal. A peine a-t-on écrit une lettre qu'il survient un incident qui change tout, et c'est à recommencer.

N'allez point chez des avocats, Messieurs Bertrands, ne faisons rien et attendons.

Mais surtout je vous conjure de ne jamais écrire à mon cher Trefsan, que d'étranges machines, fiers des feux follets d'un instinct perverti, vont persécutant l'écrivain sans parti.

Je ne suis pas étonné que Mr le garde des Sceaux n'ait rien entendu à cet abominable galimathias. Il faut bien se donner de garde de faire rougir de pareilles sottises qui seraient capables de faire un tort irreparable.

A l'egard du jeune homme sacrifié par les boeufs-Tigres c'est à son maître à prendre vivement les intérets. C'est à lui de protéger les gens qui pensent comme lui. Cela ne donne pas dans cette affaire un grand exemple de magnanimité, s'il ne fait pas rougir et trembler les boeufs-Tigres, je ne le regarde que comme un singe.

BIBLIOTHÈQUE
INSTITUT

Imp. p. 81

(Copie)

8 May 1775.

313

Voltaire à Condorcet

Si vous n'avez point vu ses avocats ne vous abaissez point à les voir et ne vous ennuyez point à leur verbiage. Ayez la bonté de me renvoyer ma lettre pour Beaumont.

Secrétaire de la raison et de l'éloquence j'ai le bonheur d'être entièrement de votre avis. Il faut attendre que le maître de ce jeune homme lui fasse un sort digne de tous deux, et s'il ne le fait pas on y suppléera autant qu'un particulier peut suppléer à ce que doit faire un grand prince.

Mais surtout je vous conjure au nom de l'amitié que vous m'avez toujours témoigné de ne plus souffrir qu'on m'impute des choses que je ne puis avoir faites, et qui en me perdant sans ressource me mettraient hors d'état d'être utile à cet infortuné dont vous prenez le parti avec tant de grandeur d'âme. Vous me flattez d'un côté mais vous me percez de l'autre. Ma situation est plus affreuse que vous ne pensez.

Je vous envoye quelques exemplaires de l'ouvrage

que vous m'avez confié. Je me donnerai bien de garde
d'en envoyer à Mr de Tendaime. Je vous ai servi et je
vous servirai toujours, mais je ne veux point passer
pour être l'auteur d'un ecrit auquel je n'ai mille part,
et dont je me sens d'ailleurs très incapable. Je vous
aime autant que je vous estime. Je vous suis
solidement attaché; mais dans les circonstances
délicates et fatales où je me trouve depuis si
longtems, epargnez moi, je vous en conjure. V.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Copie de lettre de Voltaire à Condorcet où il se défend d'être l'auteur de la Lettre d'un théologien

Jusp p82

7 Juillet 1775.

315

V. à Condorcet

X

Sachez d'abord mon respectable et cher philosophe, que le Roi de Prusse vient d'appeller auprès de lui à Potsdam Mr de Morival, qu'il lui donne une pension, qu'il le fait Capitaine et le nomme son ingénieur. Il m'a écrit sur cela une lettre telle que Marc-Aurèle ou le grand Julien l'auraient écrite. Il sied bien alors à Morival de présenter au Roi de France une requête dans laquelle il ne lui demande rien. C'est la première qu'on ait fait dans ce goût. J'espère que cette pièce fera quelque effet sur les bons esprits, et que les méchans seront obligés de se taire surtout si vous parlez.

Continuez à aimer un peu le vieux malade de Ferney, et à faire gouter aux hommes la vérité en tous genres.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Imp. p. 82.

7 Auguste 1775

316

V. à Condorcet

Eloge de la lettre au prohibitif

Ah la bonne chose, la raisonnable chose, et même la jolie chose que la lettre au prohibitif ! Cela doit ramener tous les esprits, pour peu qu'il y ait encore dans Paris de bon sens et de bon goût. Je ne puis assez vous remercier, Monsieur, d'avoir bien voulu me faire parvenir cet excellent ouvrage. C'est à mon gré un service essentiel que vous rendez au bon goût et à la patrie. Le livre que votre Sicard foudroie me paraît ressembler en son genre à la Henriade de Fréron et de la Beaumelle. La seule différence est que l'une est une sottise de gredins, et l'autre une sottise de Trimalcion.

J'ai craint un moment que le mémoire de mon jeune homme ne déplut à quelques ministres, mais j'apprends que mes terreurs étaient mal fondées. Au reste, il ne demande rien, il s'est contenté de dire la vérité. On ne peut

assurement lui en savoir mauvais gré.

Voilà un terrible fou que cet homme qui veut exterminer l'Encyclopédie. Il n'y a qu'un homme en France aussi insolent que lui, et c'est son frère.

Continuez, mon cher et respectable philosophe, éclairez le genre humain dans tous les genres. Tâchez que Raton meure en paix, et puissé-je avoir le bonheur de vous voir avant de mourir.

V.

BIBLIOTHÈQUE
INSTITUT

assurement lui en savoir mauvais gré.

Voilà un terrible fou que cet homme qui veut exterminer l'Encyclopédie. Il n'y a qu'un homme en France aussi insolent que lui, et c'est son frère.

Continuez mon cher et respectable philosophe éclairez le genre humain dans tous les genres. Tâchez que Raton meure en paix, et puisse-t-il avoir le bonheur de vous voir avant de mourir.

Imp. p. 84

Copie

Condorcet à Voltaire

Samedy 12 Août 1775.

317

L'ami J. G. [X] est entré dans l'assemblée du clergé et y a fait un beau discours contre la Philosophie, et il a dit: Qui le croirait. M. M. Le Sanctuaire des lettres est devenu le repaire de l'incrédulité et de l'irreligion? Mais M. a dit un autre archevêque vous n'y songez pas nous sommes 7 Evêques dans l'Académie. J. G. a repris Que serait-ce si malgré les règles immuables de la prudence et les maximes de la plus saine politique, la protection accordée à l'impiété venait à entrer dans les vues du Gouvernement? Chacun se disait à l'oreille cet homme là prend dom l'assemblée pour un Concile d'oies; mais nous ne sommes plus au tems de St Gregoire de Nazianze. Alors J. G. a tiré de sa poche un projet de Lettre au

[X] Jean Georges frère de Lefranc de Pompignan

Loix car dans cette famille on aime à écrire au Roi. D'abord le clergé devait y rappeller à sa Majesté les sages Loix de St Louis, de François I, de Louis XIV & & contre les blasphémateurs et on ajoutait qu'il fallait établir de peines plus severes contre les ecrivains qui non contens de blasphémer donnaient des leçons de blasphèmes. Ma a dit un des Evêques, mais les loix de Louis XIV condamnent les blasphémateurs à avoir la langue coupée, vous demandez un supplice plus grave pour les Philosophes et cela ne peut signifier qu'une peine de mort. Savez vous que nous ne pourrions pas signer une telle lettre sans devenir irréguliers et ce qui est pis ridicules et odieux. J. G. a remis son papier dans

sa poche et il disait à un de ses confidens
l'incrédulité a pénétré jusques dans
l'assemblée. Je ne vois plus pour la religion
d'appuis fidèles que M. l'archevêque, mon
frère et Fréron. Car Fréron a l'intendance des
petits dogues qu'on élève contre la philosophie;
il les dresse à aboïer et il les emmène, mais ce
n'est pas de gloire.
Papillon Philosophe voit bien mauvaise
compagnie s'il voit des gens qui vous
attribuent le bon sens. C'est comme les cochers
à qui les colporteurs disent que les turpitudes
qu'ils leurs apportent sont de vous pour les
vendre un écu de plus. Jamais les gens
censés ou sensés n'ont entendu parler de
ces imputations. On vous reproche au contraire
d'avoir trop crié contre les athées. Je conviens

qu'ils ont eu tort d'écrire des déclamations et de les écrire très longuement. Je conviens que s'il est dangereux que le Déisme ne mène à la Superstition, il était inutile de le dire à présent qu'il est question d'aller de la Superstition vers le Déisme. Je conviens que c'est une grande maladresse de vouloir faire dépendre la chûte d'une Superstition absurde et sanguinaire de la décision d'une question de metaphysique qui demeurera obscure encore longtems et peut être toujours.

Mais les athées sont tous le couteau et le couteau qui les égorgerait se plongerait bientôt dans le sang des Déistes, et si on permettait de rechercher les athées Christophe de Beaumont et Denis Pasquier appelleraient athées qui conque élèverait des doutes sur la dévotion du Sacré cœur ou sur l'infaillibilité du Parlement.

Ne disons donc pas de mal des athées.

Mss. p. 89

1775 27 7bre

319

V. à Condorcet.

X

J'avais déja lu Mr Guibert; j'avais déja pensé qu'il fallait deux prix. Raton est très sensible au souvenir de l'un des deux Bertrands. On a enfin achevé de lui griller les pattes, il ne peut plus envoyer de marons. En voici de Mr Laffichard, homme fort celebre autrefois dans le Mercure. On dit que ce Mr Laffichard est actuellement retiré du monde, et qu'il a très bien fait.

BIBLIOTHÈQUE INST.

Messieurs Bertrand sauront que Luc a ecrit à Raton ces mots de sa main. Je vais m'occuper à faire du bien à saint D'Estallonde le martyr de la philosophie.

Cela console un peu Raton de tout le mal qu'on fait ailleurs. il sera fort faché de mourir sans avoir eu la consolation d'embraser les deux Bertrands.

27 Septembre 1775.

V. à Condorcet

J'avais déjà lu Mr Guibert; j'avais déjà pensé qu'il fallait deux prix. Raton est très sensible au souvenir de l'un des deux Bertrands. On a enfin achevé de lui griller les pattes, il ne peut plus envoyer de marons. En voici de Mr Laffichard, homme fort célèbre autrefois dans le Mercure. On dit que ce Mr Laffichard est actuellement retiré du monde, et qu'il a très bien fait.

Messieurs Bertrand sauront que Luc a écrit à Raton ces mots de sa main. Je vais m'occuper à faire du bien à saint D'Alembert le martyr de la philosophie.

Cela console un peu Raton de tout le mal qu'on fait ailleurs. il sera fort facile de mourir sans avoir eu la consolation d'embrasser les deux Bertrands.

27 Septembre 1775.

BIBLIOTHÈQUE

Imp. p. 88

Ce Jeudy X^bre 1775

320

Condorcet à Voltaire

—

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

On vous a peut être mandé, mon cher et illustre maître, que la délation d'un nommé Epremesnil, et la requisition de Maître Seguier la cour avait supprimé une petite feuille dont j'étais véhémentement soupçonné d'être l'auteur, et qu'il y avait en même tems des voix pour me brûler en papier. Il n'y a rien de plus vrai et de plus ridicule. L'Epremesnil est un petit américain qui a force de faire donner des coups de fouet à ses nègres est parvenu au point d'avoir assez de sucre et d'indigo pour acheter une charge de conseiller du Roi brûleur de papier. Mais vous ne savez pas qu'au moment où je vous écris on porte au parlement la suppression des conseillers du Roi Languayeurs de pores et que les autres conseillers du Roi se préparent à prendre la défense de leurs confrères

Il y a Six Edits. 1.° La Suppression des Corvées
2.° Celle des communautés de marchands et
d'artisans pour Paris et Lyon. 3.° Celle de
mille vingt cinq conseillers du Roi 4.° Celle de
la caisse de Poissi 5.° celle des réglemens
de police pour l'approvisionnement de Paris.
réglemens qui, s'ils avaient été executés, auraient
infailliblement amené la famine.
6.° Diminution et administration plus raisonnable
des droits sur les Cuirs.

Je vous prie d'observer que les mille
vingt cinq conseillers du Roi, levaient chacun
pour leur part un impôt sur le peuple que
le chatelet et le parlement en levaient un autre
par les frais des procédures sans fin que les
maitrises occasionnaient; que les corvées étaient
un impôt enorme plus nuisible encore par l'avilissement
où il tenait le peuple, que par ce qu'il lui coutait.
Que l'impôt pour la réparation et la construction
des chemins ne coutera point à la nation entière

le tiers de ce que les corvées coutaient au peuple peut
et que cependant les édits ne pourront être
enregistrés qu'en Lit de Justice, a moins que
par une faiblesse aussi laîche, que la résistance
serait absurde, la cohorte des assassins de
La Barre, n'accepte aujourd'hui ce qu'elle
détestait il y a huit jours. Je ne fermerai point
cette lettre que je ne sache ce qu'ils auront fait.
L. F. Montillet ses mements: C'est le prince Ferdinand
de Rohan (puisque prime y a) qui lui succède
Celui là fera moins de mandemens que de
batues de lièvre. Le Cardinal de Luynes votre
confrère et le mien est en apoplexie, ou plutot
en Paralisie, vous voyez que l'Epizootie
gagne Paris. Mais si comme celle des boeufs
elle n'etend ses ravages que sur une seule
espèce, et qu'elle se renferme dans les
bêtes à mitres, comme l'autre dans les bêtes à
cornes, la Vigne du Seigneur sera en friche
et le champ de la raison humaine n'en sera
que plus féond.

Vendredy

L'assemblée des robes et des perruques n'est que pour ce matin ils ne feront que nommer des commissaires ainsi je ferme ma lettre. N'ayez aucune inquiétude sur tout ceci. Notre ami et la cause publique n'ont rien à craindre dans ce moment. Je vous embrasse.

Le Roi a montré dans l'affaire des Droits une raison, un amour de l'application, un esprit de justice, un désir de faire le bien de ses peuples, et un courage qui doivent bien consoler ceux qui s'intéressent à la chose publique.

Mss. p. 91

11 Janvier 1776.

322

V. à Condorcet

Vous augmentez ma joie, mon respectable philosophe, en la partageant. C'était une belle fête de voir dix ou douze mille hommes repandues dans la campagne se rendre avec des huées les troupes du roi David bénir Mr Turgot et chanter leur liberté. Tout le monde s'embrassait tout le monde dansait, tout le monde s'enivrait.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Je ne suis qu'un pauvre malade, j'ai reçu des compliments dans mon lit, mais je me suis cru le plus heureux des hommes.

Je regarde sans doute ce petit evenement comme un essai qu'Hercule fait de ses forces, il finira par nétoyer toutes les Etables du Roi Augias. Les reptiles qui infestent depuis si longtems ces étables, auront beau siffler Augias verra sa maison nette, supposé qu'il soit assez heureux pour avoir toujours dans Hercule une confiance entière

Pour messieurs de l'avertissement aux fidèles, je les crois toujours plus dangereux que les gens de finance.

ce sont des basilics dont on ne pourra détruire la race.
C'est beaucoup de les avoir rendu méprisables aux yeux
de tous les honnêtes gens; mais cela ne suffit pas; les
honnêtes gens sont en trop petit nombres. Il y aura
toujours dix fois plus de prêtres que de sages, et c'est
malheureusement dans cette guerre que Dieu est
toujours pour les plus gros bataillons. J'ai passé ma vie
à escarmoucher; mais vous êtes un excellent général
d'armée et je me flatte que les deux Bertrand formeront
des milliers de Raton.

On m'a dit qu'il y a du refroidissement entre Brutus
et Cassius. Je ne le crois pas; il faut que vous soyez
toujours unis. St Jerôme a pu se brouiller avec St
Augustin, mais nos deux generaux doivent toujours
être animés du même esprit. Que ne puis-je avant
ma mort me trouver encore entre nous deux! Conservez
moi votre amitié, elle répand un charme sur le peu
de jours qui me restent encore à vivre

Raton

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Impr. p. 92.

27 Janvier 1776. 323

V. à Condorcet

Votre lettre du 16 Janvier, mon cher et respectable philosophe, est arrivée saine et sauve, et vous pouvez écrire en toute assurance à ce vieux malade qui vous sera tendrement attaché jusqu'à sa mort.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Je me doutais bien que le prétendu refroidissement entre deux grands hommes, faits pour s'aimer, était une de ces absurdes calomnies dont votre ville de Paris est continuellement inondée. Une nouvelle plus vraie me désole, c'est la goutte et la fièvre du meilleur ministre des finances que jamais la France ait eu. Je suis tombé dans le malheureux contretems de lui envoyer un long mémoire en qualité de commissionaire de nos petits etats. Je ne pouvais deviner qu'un accès de goutte le mit au lit, dans le même tems que je lui écrivais. Je l'avais prié de me faire réponse par Mr Dupont en marge de mon mémoire, et si vous voyez Mr Dupont je vous serai très obligé de vouloir bien lui en dire un mot.

Je ne vaux point la compagnie du metier de St Mathieu, que vous appellez la canaille du sel;

notre grand ministre nous en a délivré pour nos étrennes, et probablement pour jamais. Sa déclaration est enfin enregistrée au parlement de Dijon. Ce parlement s'est reservé de faire des remontrances; mais elles seront bien peu importantes et assez inutiles. il faut bien lui laisser le plaisir de se faire valoir.

Les deux autres canailles dont vous me parlez me font toujours trembler. J'ai été trop heureux de tirer d'Estallonde des griffes de l'ours; mais je vois avec douleur qu'on ne pourra jamais ôter à l'autre le droit de faire du mal, surtout quand ces deux canailles sont jointes ensemble pour mire au genre humain. Vous avez vu par l'avanture arrivée à La Harpe combien cette réunion est à craindre.

Je vous conjure encor une fois de ne pas souffrir qu'aucun de vos amis se donne le funeste plaisir de m'imputer des ouvrages qui m'exposent à la fureur de mes persecuteurs eternels. Soyez très sur que le ministère n'oserait jamais soutenir un homme qui serait poursuivi par eux. Vous avez vu que Mr Turgot lui-même n'a pu, ni voulu, deffendre dans le conseil un petit ouvrage qui était uniquement à sa gloire. et qu'il a laissé condamner Mr La Harpe pour avoir

Soué cet ouvrage dans la Mesure.

Il y a une autre canaille à laquelle on sacrifie tout ; et cette canaille est le peuple. C'est elle, il est vrai, que les trois autres reduisent à la mendicité, mais c'est pour elle qu'on va à la messe, à Vêpres et au Salut, c'est pour elle qu'on rend le pain bénit ; c'est pour elle qu'on a condamné le chevalier de la Barre et d'Etallonde au supplice des parricides. On voudra toujours mener cette canaille par le bien qu'elle s'est donné elle-même. C'est pour elle qu'on touchera toujours les ecrouelles ; c'est pour elle même qu'on laissera subsister les moines qui dévorent la ~~substance~~ substance. Nous ne pourrons jamais détruire des abus qu'on a le malheur de croire nécessaire au maintien des Etats, et qui gouvernent presque toute l'Europe.

Ces abus sont le patrimoine d'etant d'hommes puissans qu'ils sont regardés comme des loix fondamentales. presque tous les princes sont elevés dans un profond respect pour ces abus. Leurs nourrices et leurs precepteurs leur mettent à la bouche le même frein que le Cordelier et le Récollet mettent à la gueule du charbonnier et de la blanchisseuse. Tout ce pourra faire sera d'éclairer peu à peu la jeunesse qui peut avoir un jour quelque part dans le gouvernement, et de lui inspirer insensiblement des maximes plus ~~tolérantes~~ saines et plus tolérantes. Ne nous réfroidissons point mais

ne nous exposons pas. Songez que les premiers chrétiens
mêmes, laissaient mourir leurs martyrs. Soyez sûr
qu'on soupait gaiement dans Carthage le jour qu'on
avait pendu St Cyprien.

Vous me parlez des esclaves de la franche comté: je vous
assure que ces esclaves ne feraient pas la guerre de Spartacus
pour sauver un philosophe. Cependant, il faut les secourir
puis qu'ils sont hommes. J'attends le moment favorable
pour faire présenter ma requête à Mr Turgot à Mr de
Malsherbes. Nous avons retrouvé un edit minuté sous
Louis 14 par le premier président de Lamoignon bisayeul
de Mr de Malsherbes: cet edit abolissait la main morte par
tout le royaume, selon les vues de St Louis, de Louis
le Hutin, et de plusieurs de nos rois. L'accomplissement
d'un tel ouvrage serait bien digne du gouvernement
~~actuel~~ présent. Je ne doute pas que vous n'en parliez à ces
deux dignes ministres, avec votre eloquence de la
vertu, quand cette requete sera envoyé dans un tems
favorable.

J'attends les nouveaux ouvrages de Mr Turgot contre
lesquels on se déchaine sans les connaitre; il ne faut courir
ni deux lievres, ni deux édits à la fois.

Je vous embrasse tendrement vous et votre digne ami Mr
D'Alembert. Je vous demande en grace de m'ecrire ce que vous pensez
tous deux sur ma lettre. Conservez moi l'un et l'autre une
amitié qui fait la consolation de mes derniers jours. V.

Rép. p. 96

Ce 11 fevrier 1776.

325

Condorcet à Voltaire

Mon cher et illustre maître, Les grandes robes ont enregistré l'edit de la caisse de Poitiers et nommé des commissaires pour les cinq autres. Ces commissaires ont déja approuvé celui qui supprime les conseillers du Roi et l'on présume que tout se passera doucement. C'est à la fermeté du Roi que nous devons ce miracle. Mr le Prince de Conti quoique mourant se traine à toutes les assemblés de commissaires pour tacher de conserver à la France le bonheur d'avoir des Corvées, et pour établir ce grand principe que le peuple est de sa Nature corvéable et taillable. Mais ce grand prince a beau faire les corvées et lui Ses trouts ensemble.

Voici une facétie du Chatelet de Paris: On dénonce à la chambre un livre intitulé Philosophie de la Nature qui se vend avec permission tacite et qui porte au frontispice 1776. Le livre est brulé on informe contre les libraires, contre l'auteur

on espère prouver à tout l'univers que le Lieutenant de police actuel qui ne peut manquer d'être un scélérat puisqu'il est l'ami de Mr Turgot a permis la distribution d'un livre abominable.

Point du tout on découvre que l'ouvrage approuvé par un Janséniste zélé pour la bonne cause a été permis il y a cinq ou six ans et que le frontispice est une ruse de libraire; et le Chatelet est trop heureux d'étouffer sa sottise.

J. F. Montillet est dans le sein d'Abraham. C'est dit on l'Evêque de Châlons Juigné qui lui succède. Le Bénéfice vaut près de quatre cent mille livres de rentes.

Nous nous trouvons fort bien ici d'avoir en quarante volumes ce qui était en cinquante quatre: mais soyez sûr qu'à l'exception de cette commodité pour le public et de l'argent qu'elle rapportera au libraire, il ne résultera rien de cette

opération de commerce. Personne n'en parle ici.
Comme il n'y a personne ~~aparté~~ ayant un peu de livres
qui n'ait au moins une collection à peu près semblable.
Il est impossible qu'elle fasse le moindre bruit.

BIBLIOTECA INSTITUT

Adieu je vous embrasse et vous exhorte à ne
pas laisser si aisement troubler votre repos. Empêchez
seulement que la querelle de Cramer ne fasse de
l'éclat. non qu'elle put vous compromettre mais
parce qu'elle est scandaleuse.

Impr. par gr.

16 février 1776.

V. à Condorcet

Vos lettres de Saint croisées, mon cher et respectable philosophe, Le Sauvage americain dont vous me parlez ne m'étonne point, mais il m'effraie, car je vois à n'en pouvoir douter qu'il est de la horde des autres Sauvages français, qui ont juré une haine immortelle à la raison.

Je crois vous avoir parlé d'une autre avanture qui est poussée beaucoup plus loin que la vôtre. il s'agit d'un Mr De Lille de Sales, persécuté en 1776, pour un livre trop orthodoxe, intitulé la philosophie de la Nature, ecrit il y a quinze ans et imprimé en 1770 en hollande. Les sauvages qui n'entendent pas encor le français, ont cru que le mot Théiste signifiait athée; que Tolérance voulait dire impiété et vertu, sacrilège.

Je crois vous avoir dit qu'on avait donné un décret d'prise de corps contre l'auteur. Je crois aussi vous avoir fortement conjuré de jamais hazarder les pattes de Raton qui ne peut plus marcher, qui n'aurait plus de trou pour s'y retirer, et qui serait infailliblement mangé par les chats fourrés. J'ai dit à peu près les mêmes

choses à l'autre Bertrand, et je vous prie tous deux de vous informer de l'affaire de ce pauvre De Lille de Sales.

Qu'est ce donc qu'un avocat nommé Blondel qui s'est avisé d'écrire des horreurs contre M. de Vaines votre ami, et qui n'a pas épargné M. Turgot votre autre ami? Est il vrai que ce maraut est à la Bastille? Je ne croirai que les Apédeutes aient la hardiesse de refuser leur greffe au sage & bienfesant Ministre père du peuple et s'ils fesaient les difficiles, je pense qu'ils trouveraient à qui parler, et bientôt à qui ne plus parler.

Est il vrai que le cardinal de Luynes se meurt? Ne seriez vous pas tenté de purifier notre académie en lui succédant? Vous nous rendriez un grand service. Nous avons beaucoup trop de prêtres et nous n'avons pas assez d'hommes.

Mille tendres respects

Raton.

BIBLIOTHÈQUE

Imp. p. 100

26 février 1776.

328

V. à Condorcet.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Eh bien, mon cher et respectable philosophe, à quand la St Barthelemy ? Savez vous que le fameux libraire Jaillant l'un des plus honnêtes hommes de Paris, qui avait imprimé la philosophie de la Nature, a été dénoncé par son propre fils, et que pour comble d'horreur ce fils est médecin ?

Savez vous que Dupré de St Maur, neveu du traducteur de Milton, et conseiller au parlement, Clément de Barville avocat général à la cour des aides et deux conseillers du même nom, poursuivent avec fureur un pauvre ex oratorien philosophe, soupçonné d'être l'auteur de cette philosophie ?

Savez vous qu'ils ont donné de l'argent aux sergens et aux recors qui sont venus pour saisir l'ex oratorien auprès de Pontoise.

Savez vous qu'enfin nous sommes prêts de revenir au tems des Quinquestres, des Aubry, des Clements, des Chatels et des Ravaillacs?

Il me paraît absolument nécessaire que les honnêtes gens se tiennent serrés en bataillon. Il faut que vous

Soyez de notre académie avec Mr l'abbé Morellet.
Votre nom et votre éloquence en imposeront du moins
à la secte des Scitaires qui s'établit dans Paris.
Concertez vous sur cela avec Mr D'Alembert. Il
n'y a pas un moment à perdre. L'Eglise des gens de bien
est en danger. Soutenez la sur le penchant du
précipice; empêchez que les assassins des La Barre ne
triomphent. Je sais que les scélérats aiguisent leurs
poignards contre moi. Je sais tout ce qu'ils préparent.
Il est d'une nécessité absolue que Madame Suard force
son frère à ne le point charger d'une détestable
édition, annoncée par un nommé Bardin dans
plusieurs journaux. Tankouke est déja soupçonné; il
sera bientôt ameuté et perdu. Je suis plus instruit qu'on
ne pense.
Encor une fois faites moi l'honneur et le plaisir
d'être mon confrère.

BIBLIOTHEQUE
INSTITUT

26 fevrier 1776.

V. à Condorcet

Je vous excède peut être de mes lettres, mais il faut pardonner aux jeunes gens qui ont de grandes passions, et qui se trouvent dans des situations violentes.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Il est certain que la faction des Sioires qui persécute Mr De Lille de Sales affile ses poignards et charge ses arquebuses. Il est certain que Panckoucke est perdu si on trouve chez lui un seul exemplaire de cette infame édition annoncée par un nommé Bardin dans le journal de Bouillon.

J'ai averti Sa Sœur Madame Suard, elle ne me répond point; vous êtes son ami. tout ce qu'on me mande me fait voir évidemment qu'il n'y a pas un moment à perdre. S'il est vrai qu'en effet Bardin ou quelque autre ait rendu cette misérable édition au frère de Madame Suard, il n'a d'autre parti à prendre qu'à la renvoyer ou à la brûler.

C'est à moi plus que personne de me plaindre. Il y a dans cette collection vingt ouvrages qui font

frémir la religion Chrétienne, et qu'on a la barbare
impudence de mettre sous mon nom. Si ce nom
malheureux n'est pas en toute lettre à la tête de
ces indignes ouvrages, il y est si bien désigné
qu'on ne peut s'y méprendre. Je sais que le parti est
pris de procéder contre Lantoube et contre moi.
je n'en puis douter, et je ne veux pas dans ma
quatre vingt troisième année mourir ailleur que
dans mon lit. Je ne veux pas être la victime de
l'impudente avarice de ne je ne sais quel libraire
nommé Bardin.

J'avertis que je serai le premier à me plaindre si
on débite dans Paris un seul exemplaire de cette collection
abominable de Bardin; que je demanderai la
protection de Mr le Garde des Sceaux contre ce
Bardin; que je poursuivrai ce Bardin jusqu'à la
mort, et que je chargerai mes héritiers de poursuivre
ce Bardin.

Je vous prie encor une fois, mon illustre philosophe,
de tirer le frère de Madame Suard de ce précipice.
Je suis outré contre elle de ce qu'elle ne m'a point
répondu. Il est très nécessaire que son frère et elle
m'instruisent de tout. Un libraire de Paris ne doit

pas regarder ~~cette~~ une ~~affaire~~ telle affaire comme un objet de commerce, mais comme un objet de potence. Soyez très Sûr qu'on n'épargnera personne et que le même esprit de fanatisme et de rage qui vient de porter Jaillant le fils à dénoncer son propre père portera les Sicaires à de plus Sanglantes extremités.

Je vous embrasse tendrement. Je pleure Sur le genre humain. Je compte Sur votre amitié, Sur votre Zèle et Sur vos bontés.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Permettez moi de vous adresser ce petit mot pour j'ecris à Mr Gaillard. Faites moi l'amitié de le lui remettre. Envoyez moi la réponde par Mr de Vaines pardonnez moi mes importunités et mes inquiétudes.

Imp. p. 104

1er Mars 1776.

331

V. à Condorcet.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Nos lettres se croisent, mon illustre ami, Je reçois la Vôtre du 23. Tout ce que vous dites sur les Apédeutes tenant la cour d'ignorance et de fanatisme est très vrai. Le grand ministre que ces marauts là détestent, doit bien se repentir de les avoir tirés de leurs cachots pour les faire rasseoir sur les fleurs de Lys, lesquelles leur sieraient bien mieux sur leurs epaules que sur leur derrière. Ce sont eux qui ont fait agir le chatelet contre De Lille. C'est la faction des Cléments, qui a déclaré cet oratorien criminel de Lèze Majesté divine & humaine. Ils se sont réunis avec le frénétique inventeur des billets de confession, et lorsqu'une Dame de la plus haute Considération a voulu adoucir ce Capellan, il lui a répondu, Madame, nous en tenons un par la grace de Dieu, il faut qu'il serve d'exemple aux autres.

Jam proximus ardet ucalegon.

Vous voyez comment ce putassier de Seguier en a usé avec l'homme respectable qui devroit être à sa place dans l'académie.

L'affaire de Pankouke est cent fois plus pressante, et sera cent fois plus affreuse. Je prens mes mesures pour

n'être point obligé de m'en mêler ; mais je suis indigné contre Sankoucke et sa sœur qui ne font point de réponse. Il m'en faut une, et très positive, et très détaillée. Il faut que Sankoucke renvoye à Genève les poisons qu'il y a achetés. S'il en garde un seul dans sa boutique il sera infailliblement empoisonné comme Soucte le fut dans son laboratoire. Cela va faire un vacarme abominable. Cramer est heureux ; il a gagné quatre cent mille francs avec mon seul nom, tandis que les gredins de la Littérature pensent que j'ai vendu mes ouvrages à Cramer. Ce genevois dans Genève fruitur diis iratis. mais je ne veux pas être la victime de son bonheur. Je ne veux l'être de personne et il n'y a point d'extrémité où je ne me porte plutôt que de souffrir qu'on vende sous mon nom des infamies auxquelles je n'ai mille part et dont tous les auteurs sont connus. Je saurai quitter la ville que j'ai bâtie et les jardins que j'ai plantés. Je saurai mourir ailleurs. Mais que Sankoucke ne me regarde pas comme un homme qu'on puisse offenser impunément.

Je vous ouvre mon cœur mon illustre ami, il est navré de douleur.

Je viens de lire un mémoire à consulter sur l'existence actuelle des six corps et la conservation de leurs privilèges, signé La Croix

avocat. Voila donc un procès qu'on intente à Monsieur Turgot devant les chambres assemblées. Ce factum paraît une réponse à un Mr président Bigot de Ste Croix. Si vous aviez le mémoire de Mr Bigot seriez vous assez bon pour me le faire tenir contresigné Turgot? Mais surtout je vous supplie de mettre dans votre paquet la feuille que Mr Seguier vous a attribué. Mr de Vaines me ferait tenir tout cela bien aisement. Je vais passer quelque tems dans une maison de campagne que j'ai en Suisse à une lieue de Ferney. La lecture de votre feuille egaiera ce petit voyage. un ecrit fait par vous et condamné par Séguier doit être excellent

Mais au nom de Jésus Christ mon Sauveur Soyez de notre académie!

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Imp. 106

6 Jeudy 1775. (mars ?) 1776

C. à Voltaire

J'ai reçu toute vos lettres, jusqu'à celle du 1er Mars, mon cher et illustre maître. Ne soyez pas en colère contre Mme Suard, elle vous aime autant qu'elle vous admire. Elle s'occupe de vos inquiétudes avec l'intérêt le plus touchant. Mais avant que de vous repondre elle a voulu savoir quelque chose de positif sur l'objet de vos inquiétudes.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

L'affaire de M. De Lille se civilise. Le Parlement sien est saisi sur l'appel de M. de Lille. Il a converti le decret de prise de corps en assigné pour être ouï et tout ira doucement. C'est un dédale d'intrigue et de contre intrigues dont il est impossible de confier le secret au Baron Rigolet, mais qui vous ferait rire à pleurer.

Quant à l'auto da fé il est suspendu. On a écrit à M. Le procureur général de se conformer

à l'édit de rétablissement et de ne souffrir aucune dénonciation qu'elle ne lui fut remise, de n'en faire lui-même aucune sans en avoir prévenu le Ministère. Je tâcherai d'avoir ce mémoire des droits féodaux et de vous les envoyer ; vous serez surpris en lisant ce livre des qualifications que Seguier lui a données. Ce Seguier est un des plus vils coquins que nous ayons à Paris. Il ressemble au Wasp de l'Ecossaise qui ne mordait que par instinct de basesse.

Adieu, soyez tranquille et comptez sur vos amis

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

imp. p. 107

6 Mars 1776.

334

V. à Condorcet.

X

Mon illustre Ami, vous voyez que les monstres noirs mordent hardiment le sein qui les a réchauffés. Notre Rosny a contribué à les rétablir et ils veulent le perdre, cela est dans l'ordre. Ils viennent de faire brûler par leur bourreau le livre le plus sage & le plus patriotique que j'aie jamais lu, sur les corvées, sur toutes les oppressions que le peuple souffre et que notre grand homme veut détruire. ils pensent brûler la barbe en brûlant cet ouvrage. il faut espérer qu'ils en feront tant qu'ils obligeront la main qui les a tirés de l'abyme, à les y laisser retomber.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

En attendant, il n'y a sorte d'horreur que la secte des convulsionaires ne prépare. Il faut que Sankoutka ait perdu le sens commun, s'il ne renvoye pas sur le champ l'infâme édition qui va le perdre. Je connois encor moins le silence de sa sœur il y a dans tout cela un esprit de vertige. Je

Suis très instruit et je leur prédis malheur. Je souffre de leurs peines et des miennes.

Envoyez moi, je vous prie par Mr de Vaines la feuille que vous savez.

BIBLIOTHÈQUE
INSTITUT

Impr. p. 109

16 Mars 1776.

335

V. à Diderot.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Vraiment, mon éloquent philosophe, vous avez eu grand tort de ne me pas envoyer le chef d'oeuvre qui commence par Bénissons le Ministre Bienfesant, accompagné de la comédie de l'esprit de contradiction relativement à l'édit de Henry 3.

Il me fallait un tel ouvrage pour me reveiller de l'assoupissement où certains discours académiques venaient de me jetter. Je vous repète que si vous ne me faites pas l'honneur d'être des nôtres cette fois ci, je m'en vais passer le reste de ma jeunesse à l'académie de Berlin ou à celle de Petersbourg. Il faut que Mr D'Alembert et vos autres amis remuent le ciel et la terre pour ecarter les hommes médiocres.

On me mande que Messieurs ont fait de belles remontrances, parfaitement bien reçues et qu'ils en vont faire d'itératives. Nous en avons fait aussi dans notre petit pays. Vous n'y trouverez que la

simplicité Helvétique, et vous nous pardonnerez la liberté grande.

Je remercie de tout de mon cœur Mr et Mde Suard; mais j'opère toujours mon salut avec crainte et tremblement.

Je reçois dans ce moment votre lettre du 10 Mars. Voici le siècle de Marc Aurèle.

Je prends la liberté de dire à Son ministre que messieurs ne sont pas tout à fait le sénat Romain.

Mde Denis est enchantée de votre style et de votre intrépidité. Continuez rendez ces gens là bien ridicules et bien mépris ables jusqu'à ce qu'on les renvoye aux grenouilles dont on les a tirés.

Ce Welches de Paris aiment tendrement leurs rois, ils n'en ont encor assassiné que trois et n'ont condamné au bannissement que Charles 7.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Simplicité Helvétique, et vous nous pardonnerez la liberté grande.

Je remercie du fond de mon cœur Mr et Mad.e Suard, mais j'opère toujours mon salut avec crainte et tremblement.

Je reçois dans ce moment votre lettre du 10 Mars. Voici le siècle de Marc Aurèle.

Je prends la liberté de dire à son ministre que plusieurs ne sont pas tout à fait le sénat Romain.

Mad.e Denis est enchantée de votre style et de votre intrépidité. Continuez, vendez, ayez là bien ridicules et bien méprisables jusqu'à ce qu'on les renvoye aux gémonies dont on les a tirés.

Ces Welches de Paris aiment tendrement leurs rois, ils n'en ont encore attaché que trois et n'ont condamné au bannissement que [illegible].

Imp. p. 110

3 avril 1776.

336

V. à Condorcet

X

Enfin donc, mon respectable ami, les partisans de la raison et de Mr Turgot triomphent. grâce à Dieu et au Roi nous voilà dans le siècle d'or jusqu'au cou.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

On a fait courir dans Paris une lettre que j'avais écrit à Mr de Boncerf le brulé, je ne m'en défends pas, si on l'a donnée telle que je l'écrivis. Mais puisque mes lettres courrent ainsi le monde en voici une au Roi de Prusse que je serai fort aise qu'on connaisse ne varietur

Il est assez plaisant d'ailleurs qu'on sache combien ce Monarque et moi chétifs nous nous sommes mutuellement pardonnés Amantium irae amoris redintegratio.

Il me semble que les pères de la patrie

ont fait un furieux pas de clerc, on dit
qu'on chante pas toute la Passion, O les fichus
pères à quai ! O les fichus pères.
Si vous n'êtes pas à Paris, ayez la bonté
de me renvoyer ma lettre prussienne par M^r
de Vaines. Vous m'avez trouvé là un bon
correspondant. Je vous en remercie de toute
mon âme.

3 avril 1776

BIBLIOTHÈQUE

Imp. p. 111

ce 23 (avril?) 1776.

337

Condorcet à V.

Je ne sais rien, mon cher et illustre maître, de l'affaire de M. de Lille de Sales. M. Le garde des Sceaux ne lui trouve d'autre ressource que d'appeller au parlement de la Sentence du Chatelet et il peut tenter cette voie sans danger parcequ'il le peut faire de loin. Mais le parlement convertirait son decret en un decret plus doux, il faudrait le subir, comparaître et peut être essuier un arrêt ridicule.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Rousseau a eu un sauf conduit dans un cas plus dangereux mais il est étranger.

M. de Lille a fait autrefois la correspondance du roi de Prusse pour Thiriot. Le roi pourrait le naturaliser prussien, le faire membre de son academie, de son université et demander ensuite un sauf conduit. Mais il faudrait

ensuite savoir si ce sauf conduit met à l'abri des effets civils du decret.

Le Parlement va donc faire de remontrances en faveur des vœux et des maitrises dont en 1581 il refusa l'établissement pendant deux ans. Il est moins avancé vers la raison qu'il ne l'était il y a deux siècles. Remarquez que dans le 16ème siècle, Montagne, La Boetie, Hubert Languet, Bodin, Viete et tant d'autres etaient magistrats, que dans le suivant vers le commencement Frenicle, Format, de Thou, La Motte le Vayer, l'etaient egalement. Depuis la robe n'a produit qu'un seul homme d'un veritable mérite, Montesquieu dont l'esprit de cet etat a gâté l'ouvrage. La magistrature composée autrefois de l'elite des esprits, n'en a

plus que la liée. On ne reste dans le Parlement que lorsqu'on est incapable de rien faire de raisonnable. Montesquieu lui-même quitta son corps dès l'instant où il se sentit du talent. Ne soyons donc pas surpris du mépris que les corps de magistrature méritent et qu'ils ne sont pas loin d'obtenir.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Il y aura un Lit de justice la Semaine prochaine à ce qu'on prétend. Celui que vous nommez Rosni et qui vaut bien mieux que Rosni est inattérable. Le Roi a dit en apprenant les remontrances. Je vois bien qu'il n'y a que M. Turgot et moi qui aimions le peuple. Ce discours est très vrai. Ne craignez rien pour le Salut de la Reine attaché à cette affaire. J'oserais dire pour le Salut du genre humain. Si M. Turgot succombe jamais à la rage des trois canailles qui n'en font qu'une contre lui, il restera dans la

tête. Des hommes que les gens éclairés et vertueux ne font pas propres au gouvernement et l'Univers demeurera condamné aux ténèbres et au malheur.

Adieu je vous embrasse, ne craignez rien, espérez et aimez moi un peu.

Imp. p. 113

5 Juin 1776.

339

V. à Condorcet.

X

Je vous supplie, mon vrai philosophe de me dire, quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur. car je ne sais que quomodo et quando. Vous et moi nous sommes bien affligés; et une de mes douleurs est de mourir sans vous revoir. Ecrivez moi, je vous en conjure, par votre digne ami Mr de Varnes.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Le Vieux malade de F.... V.

339

5 Juin 1776

N. c. Chinot.

Pag. 1. 43

Le vous supplie, mon très philosophe, Mme Diez
Paul, Paul, vdi, quelque nouvelle, car vous ne savez
que devenir et pourquoi. Dieu et mon roi donnent
bien affligé; et moi, Mon Dieu et de pouvoir
Mon roi tuer. Foiblesse mon, je vous en supplie par
Votre Digne ami. Mr de Voltaire.

Bibliothèque Nationale

de Mme Malesherbes ... D.

BIBLIOTHÈQUE

(copie) Imp. p. 113

(condorcet à Voltaire) ce mercredy 1776. 340

Je ne vous ai point écrit, mon cher et illustre maître, depuis l'événement fatal qui a ôté à tous les honnêtes gens l'espérance et le courage. J'ai attendu que ma colère fut un peu passée et qu'il ne me restât plus que de l'affliction. Cet événement a changé pour moi toute la nature. Je n'ai plus le même plaisir à regarder ces belles campagnes où il eut fait naître le bonheur. Le spectacle de la gaieté du peuple me serre le cœur. Ils dansent comme s'ils n'avaient rien perdu. Les loups dont vous avez délivré le pays de Gex vont s'élancer sur le reste de la France et deux ans d'abstinence ont changé en rage la soif qu'ils avaient du sang du peuple. Croyez vous qu'ils ont osé demander qu'il ne fut pas permis d'écrire contre eux; que cette vile postérité des laquais, des ratins, des traitants du dernier siècle prétend être respectée et qu'elle le sera. Ils veulent nous mettre un bâillon, de peur que les cris que la douleur nous arrache ne troublent leur repos. Voilà où nous sommes tombés mon cher et illustre maître et de bien haut!

Voilà donc enfin La Harpe de l'Académie. Jen ai été bien aise pour lui, quant à la littérature je la crois perdue avec tout le reste. Vous ne sauriez croire quel ressort et quelle activité deux ans d'oppression ont donné à la canaille et comme elle sa profiter de la liberté qu'elle a recouvré. On ne fera point de mal positif on ne persécutera point, mais on saisira tous les fripons subalternes voler, mire & persecuter à leur gré.

Je tâcher ai d'avoir une ouaision de vous écrire librement: Mais vous savez qu'il y a un certain Rigolet parent d'un autre Rigolet barbouilleur de tabelles et que le Rigolet est le chef en titre d'un bureau d'espionnage et de l'espionnage de la plus vile espèce. Or cet homme montre non pas nos lettres, il ne l'oserait, mais des extraits de nos lettres, non pas au Roi qui est trompé et que certainement M. Rigolet ne veut pas détromper mais à toutes les personnes puissantes. Les secrets de toutes les familles, de toutes les amitiés étaient livrées par lui, il y a quatre ans, à Mme Du Barri et à la Seguelle. Je ne sais à qui il les livre à présent.

Adieu mon cher et illustre maître Nous avons fait un bien beau rêve mais il a été trop court. Je vais me remettre à la géometrie et à la philosophie. Il est bien froid de ne plus travailler que pour la gloriole quand on s'est flatté pendant quelque tems de travailler pour le bien public.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Imp. p. 115

12 May 1776.

342

Jüln

C. à Voltaire.

Mon cher et illustre maître, M. Pankouke me met à portée de vous écrire la vérité toute entière.

Vous connaissez le Comte de Maurepas, sa foiblesse, sa frivolité et sa jalousie contre tous les talens superieurs. C'était par une impulsion étrangère qu'il s'était determiné à faire M. Turgot controleur général. Le caractère, la vertu les grandes vues de M. Turgot l'étourdissaient et l'humiliaient. Tout alla cependant assez bien jusqu'au tems des emeutes. Mais alors l'activité et la force d'âme que déploya M. Turgot fit, avec l'indifférence et la nullité du 1er Ministre un contraste que celui ci ne put digérer. On fit cette chanson contre lui

M. Le Comte on vous demande
Si vous ne mettez pas le ~~[illegible]~~ holà
Le peuple se revoltera
Dites au peuple qu'il attende
Il faut que j'aille à L'opéra

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Il y avait été réellement le jour de l'émeute et l'on savait que M. Turgot avait passé trois nuits de suite. M. Le Noir espèce de valet aux gages de tous les ministres, plaisait assez à M. de Maurepas. M. Turgot le fit renvoyer par le Roi sans en avoir prévenu l'autre. Le parlement qui voulait augmenter les soulevemens en fesant semblant de chercher à les colmer, fut réduit

au Silence. on n'avait pas su combien cet acte était nécessaire qu'à onze heures du soir. M. Turgot partit pour Versailles, il reveilla le Roi. Le Conseil fut assemblé pendant la nuit. Le Lit de justice résolut, les affiches d'un arrêt séditieux couvertes avant le jour. M. de Maurepas etonné, effrayé avait laissé faire, mais il lui reste contre M. Turgot une jalousie d'autant plus grande, qu'incapable de sentir l'âme de M. Turgot, il le regarda comme un rival dangereux. Le garde des Sceaux s'apperçut de ce sentiment et eut soin de le nourrir. Il devait la dignité de chef de la Magistrature à son talent pour jouer les Crispins et au mérite d'avoir fait rire Mme de Maurepas et les femmes en jouant des parades à Pont Chartrain. Livré toute sa vie à la crapule, il joignait le ton le plus bas à l'âme la plus vile. Dans le tems où l'on payait les parlemens il avait reçu quatre cent mille francs pour payer ses dettes. Malheureusement il avait assez d'esprit pour sentir combien Mr Turgot devait le mépriser et qu'il ne pourrait, tant qu'il serait en place, ni se faire donner de l'argent, ni en prendre. Les edits de M. Turgot étaient dressés, il fallut les communiquer à M. de Maurepas au garde des Sceaux et à Mr de Malsherbes. Le garde des Sceaux après avoir d'abord combattu celui des Jurandes, sçut par ses emissaires que l'edit des corvées était celui qui offensait le plus les parlemens. Plus de la moitié des membres de ce corps sortis de la finance et de la valetaille du siècle dernier tenait

sortement au privilège de la Noblesse. Le Garde des Sceaux dirigea en conséquence ses efforts contre l'edit des corvées. Il donna au Roi un memoire digne des Charniers St Innocent. M. Turget eut la bonté d'y répondre en detail. Le Roi lut tout cela. il parut convaincu. Dès lors le Garde des Sceaux n'osa plus s'opposer directement. Il se contenta de soulever en secret les Parlemens. Il fit dire au Roi par M. de Maurepas que M. Turgot etait un ennemi de la religion et de l'autorité royale et qu'il allait bouleverser l'état.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

On chargea Seguier de faire des réquisitoires tantot contre un livre sur les droits féodaux et tantot contre un Dictionnaire Theologique, ensuite contre un monarque accompli. On insinuait adroitement que M. Turgot voulait anéantir les privileges de la noblesse, et que depuis son ministère l'impiété et la sédition marchaient tête levée. Il n'eut pas de peine à faire sentir au Roi l'absurdité du parlement. Mais M. de Maurepas montrait de son côté, les parlemens révoltés, la noblesse dans l'inquiétude, les financiers prêts à faire banqueroute. Le Roi peu éclairé n'ayant aucun principe fixe, porté naturellement à la défiance, penchant que M. de Maurepas augmentait en lui disant du mal de tous les honnêtes gens, etait ebranlé.

M. de Malesherbes eut alors l'imprudence de confier à M. de Maurepas le dessein qu'il avait de se retirer. Né avec beaucoup d'esprit, de facilité pour les Sciences, et d'éloquence naturelle, il a, soit par gout soit par defaut de rectitude

dans l'esprit un penchant pour les idées bizarres et paradoxales, il trouve dans son esprit des raisons sans nombre pour defendre le pour et le contre et n'en trouve jamais aucune pour se décider. En particulier il avait employé son eloquence à prouver aux Rois et aux Ministres, qu'il fallait s'occuper du bien de la nation. Devenu Ministre il s'employait à prouver que le bien est impossible.

Quelques dégouts qu'il a eprouvé la perte de sa consideration dans le public causée par ce qu'on ne voyait sortir de son Département ni loix utiles, ni reformes d'abus: la perte de sa consideration dans la Magistrature qui lui reprochait d'avoir été de l'avis du lit de Justice: la tournure de son esprit absolument opposé à celui d'administration et qui lui rendait sa place insupportable, tout cela le détermina à quitter. M.r de Maurepas qui n'aurait osé attaquer M. Turgot et lui, voulut profiter de sa retraite pour perdre le restaurateur de la Nation et l'ami du peuple. Il s'y prit avec adresse. Il savait qu'une reforme dans la dépense de la Maison du Roi était necessaire et que sans cela au lieu de diminuer les dettes et les impots il faudrait les augmenter incessamment, et que M. Turgot etait prêt

de présenter au Roi un Mémoire qui lui montrerait l'état de ses finances et la nécessité de réformer la Cour, si on ne voulait ni se déshonorer par une banqueroute ni se rendre odieux en écrasant le peuple. Il n'y aurait eu alors que deux partis, ou consentir à la réforme ou laisser partir M^r. Turgot. Le Roi n'aime pas le faste, il a naturellement le sens assez droit, son âme n'est point encore corrompue. Il est faible mais sans passions. Il pouvait accepter le plan, et dès lors M. Turgot devenait inattaquable. Il était donc nécessaire de prévenir ce moment. M. de Maurepas imagina d'insinuer au Roi de prendre M. Amelot pour ministre. Vous le connaissez On ne lui reproche qu'une bêtise au dessus de l'ordre commun: mais il était aisé de prévenir cette objection. Ce projet réussit, et la reforme devenant impossible avec M. Amelot, il fallait ou que M. Turgot quittât ou qu'il attendit jusqu'à ce que l'impossibilité de payer sans faire des manoeuvres malhonêtes le forçat à s'en aller.

M. Turgot fut averti de l'affaire de M. Amelot. Il en parla avec force. Il écrivit au Roi. Il lui montra de nouveau la nécessité d'une réforme, que M. Amelot ne la ferait pas, que la ruine de la nation et de la gloire du Roi serait la suite de cette nomination, que le garde des Sceaux avait par ses intrigues ameuté les parlemens

contre l'autorité, qu'on cherchait de toutes parts à augmenter les difficultés de faire le bien. Le Roi eut la faiblesse de montrer cette lettre à M. de Maurepas. Il n'y avait plus à reculer. Il revint à ses anciennes inculpations contre M. Turgot; il lui fit dire par Mr D'Ogni, qui ouvre les lettres à la poste, que le mécontentement était général en France et avait M. Turgot seul pour objet. Le d'Ogni était l'ennemi personnel de M. Turgot qui l'avait traité avec le mepris que mérite l'infamie du metier qu'il fait. D'ailleurs il sentait que si jamais M. Turgot devenait ministre prépondérant et odieux espionnage serait détruit. M. Turgot était decidé à la retraite et il ne voulait que parler au Roi encore une fois: il alla chez lui le samedy mais il était à la chasse, il y retourna mais il était au debotté et il fallait l'attendre. M. Turgot remit au travail du lendemain. Mais M. de Maurepas qui avait craint cette entrevue, fit entendre que l'on ne devait pas attendre la démission de M. Turgot, et qu'il ne fallait pas laisser dire qu'il s'en allait pour n'avoir pu faire le bien. Mais annoncer qu'on l'avait renvoyé parceque'il n'était pas propre à sa place. Voila les intrigues de Mr de Maurepas auprès du Roi. Voici maintenant ce qu'il a voulu montrer au public.

Le Comte de Guines a été accusé par son Secrétaire d'avoir joué dans les fonds publics à Londres, et de l'avoir ensuite désavoué pour se dispenser de payer. Sa reponse est que sachant la paix faite il n'aurait pu jouer qu'à jeu sur. Mais elle ne vaut rien. il est prouvé au Roi, à Mr de Maurepas et aux Ministres, que Mr de Guines ne savait rien de la négociation relative à cette paix et que lorsque le chargé d'affaires lui en rendait compte par pure politesse il le communiquait à tort, il est prouvé qu'il ne savait pas la négociation finie lorsqu'il a joué. Le comte de Guines est donc coupable. Mais la Reine que l'on n'en a pas instruite et qui le croit victime de M. d'Aiguillon le protege. M. de Maurepas a déterminé le Roi à faire M. de Guines Duc malgré ce qu'il en savait et il l'a été apprendre à la Reine, esperant se reconcilier avec elle, charger auprès d'elle M. M. Turgot et Malesherbes du rappel de M. de Guines, la charger auprès du peuple du renvoi de M. Turgot, en obtenir le rappel de Mr d'Aiguillon neveu de sa femme et la consoler par là du renvoi de Mr Turgot, parceque tout en désirant son départ elle avait trouvé cette forme indécente.

Ce beau projet n'a point réussi. M. de Maurepas comptait sur le peu d'esprit de la Reine, mais il oubliait que n'ayant pas comme lui le bonheur d'être Ennuyeuse, elle avait un peu d'âme. Elle lui a donc refusé le retour de M. d'Aiguillon, a declaré hautement qu'elle n'était pour rien dans le renvoi de M. Turgot, a traité M. de Maurepas avec le mépris le plus froid et le plus gai et a répété tout haut ce qu'elle lui avait dit.

M. de St Germain a témoigné la plus grande joie du renvoi de l'homme à qui il devait sa subsistance et sa place. Le motif est aussi noble que l'action. Il demandait 350 mille livres pour son établissement. M. Turgot voulait qu'en cas l'argenterie et les meubles passassent à son successeur. Il espère que Mr de Muy sera moins difficile. Son ordonnance est un chef d'oeuvre d'insolence et d'hypocrisie. Il la commence par déclarer que le Roi ne souffrira aucun officier connu par son irreligion ou ses mauvaises moeurs. Il aurait donc fallu chasser des armées non seulement le prince Eugène, le maréchal de Saxe, le grand Conde le Roi de Prusse mais Mr le Comte de St Germain lui-même. D'ailleurs il n'aurait pas du prendre pour adjoint un couvent de filles, ni donner des régimens aux gens de la cour les plus décriés par leurs moeurs.

Le successeur de M. Turgot est ce qu'on appelle un fripon, dur, emporté, ivrogne, joueur et débauché. M. de Maurepas lui a communiqué son goût pour les fermiers généraux: il a déclaré qu'il ne ferait rien qui put leur déplaire.

A quels maîtres grands Dieux livrez vous l'Univers!

Lorsque le Clunis a été reçu à la chambre des comptes Mr. de Nicolaï lui a fait un compliment qui était une satire de l'administration précédente. La raison en est que Mr Turgot lui a refusé de l'argent pour son frère.

On dit tout haut que tout ce qui compose le ministère sera chassé incessamment pour faire place à M. de Choiseuil.

Je vous embrasse et vous aime comme savez

Impr. p. 123

11 Juillet 1776.

346

V. à Condorcet.

Mon esprit et mon cœur vous remercient, intrépide et vrai philosophe, d'avoir bien voulu me faire l'analyse de cette pièce de théâtre. Je ne la connaissais que par des récits infidèles : vous m'en parlez comme un grand connaisseur. Le héros principal est un Caton, mais les Catons ne sont pas faits pour réussir chez une Nation qui n'aime plus que l'Opéra Comique. Je voudrais pouvoir voir l'auteur avant de mourir. Je fais actuellement un recueil de tous les ouvrages que j'ai pu rassembler. Il me paraît que cette collection unique elle sera un jour bien précieuse. Si vous le voyez je vous prie instamment de lui dire combien je révère et combien j'aime son génie et son caractère.

Pour vous je vous vois enfoncé dans la Géométrie. Je vous le pardonne si vous faites dans les mathématiques des découvertes nouvelles

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

comme ont fait Sir Isaac et Capitaine Halley,
mais n'oubliez pas, je vous en prie, notre
académie. Il faut que vous nous fassiez l'honneur
d'en être à la première occasion. Nous avons
besoin d'un homme tel que vous. Alors je dirai
Nunc dimittis... - pourquoi faut-il que je sois
si éloigné de vous? que je ne puisse vous parler
et surtout vous entendre? Vous ranimez ma
vieillesse un moment par votre lettre, mais je
retombe bientôt après dans mon anéantissement.
Où est le tems où vous rallumiez mon feu avec
Mr. D'Alembert? Où est le tems encor plus éloigné
où notre Caton daigna jaser quelques jours avec
Délias dans la chambre des fleurs? Je suis de tous
les côtés livrés aux regrets, et malheureusement je
suis sans espérance, c'est le pire de tous les états.
C'est même le signal que nous donne la Nature
pour sortir de ce monde. car quel motif nous y peut
retenir quand l'illusion de cette espérance est perdue.

Conservez moi du moins la consolation réelle de votre amitié, j'en ai besoin. J'ai vu dans l'espace de plus de quatrevingt ans bien des choses affreuses et je crains d'en voir encor si ma vie se prolonge. L'étranque disait, provera e nida vai ~~filosofia~~ filosofia il faut vivre à present, sferzata e sanguinosa vai filosofia. Ai-je pu trouver un asyle dans mes deserts sur la fin de mes jours? Je n'en sais rien. Je vous aime de tout mon coeur et je vous suis bien respectueusement ~~attaché~~ dévoué.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

comme ont fait Sir Isaac et Capitaine Halley,
mais n'oubliez pas, je vous en prie, notre

imp. p. 125

7 Septembre 1776.

348

V. à Condorcet

Monsieur de Castillon de Berlin, est en vérité un grand philosophe. Tout ce que Monsieur de Condorcet pourra faire sera de lui ressembler; mais il ne le surpassera jamais.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Je suis dans une assertume continuelle depuis qu'on nous a ôté le protecteur du peuple et celui de ma province. Depuis ce jour fatal je n'ai suivi aucune affaire, je n'ai rien demandé à personne, et j'ai attendu patiemment qu'on nous egorgeat.

Je me suis un peu dépiqué contre cet étonnant Welche qui est assez insolent, assez fou, assez Gilles pour nous proposer de mettre Shakespear à la place de Corneille. Si l'excès de sa turpitude doit nous faire vomir, l'excès de son insolence orgueilleuse devait nous faire horreur. Je ne puis croire qu'il se trouve un seul français assez sot et assez lâche pour déserter nos troupes et pour servir sous ce

misérable transfuge de Le Tourneur. Mais personne ne se joindra-t-il à moi pour le combattre? Serai-je le seul qui défendrai la patrie après avoir été maltraitée par elle?

Je reviens à Mr Castillon & à Mr Bitaubé mes deux consolateurs. Que je les remercie de m'avoir fait connaître Blaise! Ce Blaise touchait donc à la fois à l'extrême force d'esprit, et à l'extrême folie cela est bon à savoir, on en peut tirer d'étranges conclusions. Je connaissais déja son eloge; Monsieur de Bitaubé qui m'honore de son amitié m'avait envoyé le manuscrit; il était un peu plus ample, et il y a des differences. Je suis maintenant dans le grenier à bled. Monsieur Bitaubé en chasse les charençons et les rats, et fait de belles avenues de tous côtés pour qu'on arrive librement à son grenier. Je l'en felicite et je l'en remercie. J'aime passionnement que les portes du temple de Cerès soient toujours ouvertes.

Conservez moi, je vous en prie, mon brave et grand philosophe, les bontés de ce Monsieur Bitaubé, à qui je serai attaché tout le reste de ma vie avec un très tendre respect.

V

Engs. p. 126

350

La Roche Guyon ce 6. Octobre 1776.

(Condorcet à V.)

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

J'ai reçu avec bien du plaisir, mon cher et illustre maître, votre lettre sur Shakespear. C'est une demonstration, s'il n'y en a point en matière de gout, et je ne crois pas qu'à l'exception des gens qui savent juste en quelle année les planètes ont été détachées du soleil, personne s'avise de la révoquer en doute. J'ai été édifié de la colère que vous a causé tout le galimathias physique du Comte de Buffon, mais il faut le laisser passer sans mot dire, ou s'en moquer: un savant se rendrait ridicule s'il allait combattre sérieusement de telles chimères. Cela est du même genre que le peuple qui habitait la Sibérie lorsque le globe de la terre n'était pas aussi froid que de nos jours. Mais qu'importe les sottises passent, les vérités restent et ce sont précisément les sottises qui avertissent les ignorans en place de l'existence des Sciences et qui excitent leur curiosité. C'est la parade qu'on joue à la porte pour engager les passans à entrer.

Le Tourneur n'est plus secrétaire de la librairie, on lui a ôté cette place dans le tems que les honnêtes gens étaient à la mode. Vous savez que cette mode était venue avec celle des coeffures hautes et qu'elle a duré moins de tems.

Je voudrais que mes bleds fussent de votre gout.
C'est une lâcheté que de remettre à d'autres
Les interêts publics qui s'attachent aux nôtres.
Joignons à la douceur de venger nos amis
La gloire qu'on emporte à Servir son pays.

Il m'est tombé entre les mains un commentaire des Aumoniers du roi de prusse sur un livre fort ancien. C'est domage que le commentaire ne soit pas complet et que les aumoniers se soient dégoutés trop vîtes. J'ai connu un fort brave homme qui avait voyagé en Amérique, il avait vêcu chez une peuplade de sauvages qui savait lire et dont les idées sur les nombres n'allaient pas au delà de 3 (La Condamine en parle) Eh bien le bon homme eut la patience de faire un très gros livre pour leur prouver que deux et deux font quatre.

J'ai vu aussi un livre beaucoup plus intéressant, c'est l'histoire d'un homme très célebre. Je suis faché que cet homme celebre ait enlevé aux gens de lettres ses concitoyens l'honneur d'avoir songé à lui elever une statue et qu'il ait ôté cet honneur à une étrangère. Le fait n'est pas exact. L'idée en est venue à un homme de lettres. Tous ceux à qui on la communiquée, l'ont reçue avec transport mais il fallait s'assembler pour convenir de ses faits et surtout il fallait dîner. L'étrangère prêta

sa maison et son cuisinier. Ainsi l'homme célèbre s'est trompé en fesant à Madame de Montoron un homage qu'elle ne mérite nullement. Il faut être juste avant d'être galant.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Je suis ici depuis quelque tems avec un de vos amis à qui votre lettre à l'Académie a fait autant de plaisir qu'à moi. Il lit L'Arioste, il fait des expériences de Physique et il aurait oublié tout ce qui s'est passé depuis deux ans si le spectacle des maux qu'il voulait ou soulager ou prévenir ne l'en fesaient souvenir quelquefois.

Adieu mon cher et illustre maître M. de Villevieille m'a mandé de Ferney des choses qui m'ont fait grand plaisir.

Je voudrais que mes bleds fussent de votre goût.
C'est une sottise que de remettre à d'autres

Imp. p. 129

18 octobre 1776.

352

(V. à Condorcet.)

Buffon

Il y a toujours dans vos lettres, mon respectable philosophes, de petits mots qui donnent à penser pendant des années entières. Le galimathias physique de Monsieur le Comte, me fait faire de profondes réflexions sur les réputations et sur l'adresse qu'on a eue de se faire passer pour un esprit supérieur, quand on a donné au public les dimensions de la queue d'un singe, et la manière dont l'univers a été formé.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

L'autre charlatan qui sans connaître Gilles Shakespear veut nous le faire adorer, et qui a formé une grande cabale à la cour pour empêcher qu'on ne se moquat de lui, n'est pas moins ridicule; mais il n'a pas été si heureux.

Vous me parlez de ces sauvages qui comptent jusqu'à trois. Hélas je sais bien qu'on ne leur apprendra jamais que deux et deux font quatre. Il y a parmi ces barbares une foule de polissons de bonne foi, qui m'assassinent continuellement de lettres anonymes

telles que frère Garasse en aurait écrit à Théophile.

J'ai lu comme vous le commentaire des aumoniers. Je ne m'étonne pas qu'ils se soient dégoutés de leur travail, car en vérité le sujet est horriblement dégoutant, et vrai que leur interêt attaché au texte sont horriblement fripons.

J'avais toujours cru que c'était une étrangère qui avait imaginé le squelette en marbre, et je l'avais cru parce qu'on me l'avait fait croire.

Le grand homme qui fit l'Arioste a bien raison; il vaut mieux voyager avec Astolphe dans la Lune que de s'obstiner à faire du bien malgré certaines gens; ce qui était en effet vouloir prendre la lune avec les dents; je souffre beaucoup à cause de ce juste. Sa patrie ne le méritait pas.

Continuez à faire honneur à cette patrie qui ne le mérite guere, et conservez moi un peu d'amitié, je vous en prie; elle me console sur la fin d'une vie un peu orageuse.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

imp. p. 131

Ce 25 Oct. 1776.

(Condorcet à V.)

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Vous savez, mon illustre maître, ce qui vient de nous arriver. Nekre succède à Mr Turgot, c'est l'abbé Dubois qui remplace Fénélon. Vous retrouvez les folies et la corruption des tems de votre jeunesse. M. de Vaines a quitté. C'est une action noble digne d'un ami de M. Turgot. Il n'a pas voulu servir sous les assassins de son ancien général.

J'ai reçu de vous une lettre charmante. Je fais l'éloge de Linnæus. M. le Comte de Buffon n'en sera pas content, il n'a jamais pardonné à Linnæus de s'être moqué de ses phrases.

Nekre fait un peu oublier Shakespear. Des gens qu'on veut écorcher tous entiers, sont indulgens pour qui se contente d'écorcher leurs oreilles avec de mauvaises tragédies. Le nouveau Law est grand partisan de Shakespear, parce qu'il s'imagine être admiré en Angleterre et que Garrick a joué pour lui.

Adieu espérez que dans peu nous verrons de beaux jours, il y a des choses qui ne sauraient durer.

Quand je saurai des détails je tâcherai de trouver moyen de vous les envoyer sans que la canaille de la poste intercepte mes lettres —

BIBLIOTHÈQUE
INSTITUT

BIBLIOTHÈQUE
INSTITUT

Imp. p. 132

1er novembre 1776.

V. à Condorcet

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Raton m'avait que parcouru Pascal pendant qu'il
fesait relier reflexions sur le com... Raton a été
tout etonné de se sentir interesé par cet ouvrage
qui ne roule que sur des pauvretés humaines après
s'etre vu enlevé par la Sublime metaphysique et
par les grands objets qui se présentent dans Blaise.
Il y a je ne sais quoi de divin dans ce mélange de
Blaise Condor. mais les reflexions sur le com...
sont si humaines que Raton y est entré tout de suite
avec un extreme plaisir quoiqu'il eut la tete encore
pleine de l'éloge de Blaise, de l'argument de
Loke, de l'incertitude de nos connaissances,
naturelles, d'Epictete et de Montagne, de l'addition
et de l'amulette mystique.

Raton revenant donc de ce troisième ciel dans notre
monde a été charmé quand il a lu, L'homme aime
mieux dépendre de la nature que de ses semblables;
il souffre moins à etre ruiné par une grele que par une
injustice. il a ri à la grandeur des riches. a

l'enveloppe des principes dans la pensée. Il se souvient d'avoir fort connu celui qui disait, j'aime bien ma maison de campagne, mais j'aime mieux Dieu et la vertu. C'était le plus ladre vert qui fut à cent lieues à la ronde. C'était lui qui disait, on en veut toujours aux pauvres riches.

Raton est ecrasé dans sa chatière. Raton perd le fruit de tout ce qu'il avait entrepris depuis six ans. Il voit cent maisons bâties devenues inutiles, in vanum laboraverunt qui edificant eam. Il est ecrasé de toutes façons et cependant il est engagé à la reconnaissance envers sa compagne de L'enveloppe des pensées. parcequ'au bout du compte cette compagne et ce même Monsieur de L'enveloppe l'ont chargé de sa chatière il y a quelques années, et que les services ne doivent jamais s'oublier.

Raton ne sait plus comment se conduire avec ce monde qu'il va bientôt quitter, il miaule plus qu'il ne raisonne il se prosterne devant Monsieur Plus que fontenelle.

Monsieur plus que fontenelle

BIBLIOTHÈQUE
INSTITUT

l'enveloppe des principes dans la pensée. Il se souvient d'avoir fort connu celui qui disait, j'aime bien ma maison de campagne, mais j'aime mieux Dieu et la vertu. C'était le plus ladre vert qui fut à cent lieues à la ronde. C'était lui qui disait, on en veut toujours aux pauvres riches.

Raton est curate dans la chatière. Raton perd le fil de tout ce qu'il avait entrepris depuis dix ans. Il voit cent maisons bâties devenues inutiles, in vanum laboraverunt qui edificant eam. Il est curaté de toutes façons et cependant il est engagé à la reconnaissance envers la compagne de L'enveloppe des pensées parcequ'au bout du compte cette compagne et ce même Monsieur de L'enveloppe se sont chargés de sa chatière il y a quelques années, et que les services ne doivent jamais s'oublier.

Raton ne sait plus comment se conduire avec ce monde qu'il va bientôt quitter, il miaule plus qu'il ne raisonne il se prosterne devant Monsieur Plusque fontenelle.

Monsieur plus que fontenelle

Imp. p. 133

355

ce 14 novembre 1776.

(Condorcet à V.)

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Mon cher et illustre maître, on prétend que vous avez fait des vers en l'honneur de Mde L'enveloppe. C'est toujours bien fait de louer les dames quand elles ont été jolies et qu'elles savent l'hebreu. Mais vous ressemblez un peu aux gens qui, lorsqu'il y a relâche au théâtre de Foire vont applaudir à celui d'Arlequin. Ce M. de L'enveloppe a passé sa vie à gagner de l'argent et à souffler des boules de savon. Il fera par vanité une partie des grandes choses que Caton fesait par vertu. Mais comme de l'admiration à l'imitation il n'y a qu'un pas je me rappelle avec tremblement que Colbert commença son ministère par une banqueroute, et le finit par de la fausse monnoie. Savez vous que l'imitation est déjà entraine et que M. de L'enveloppe ne veut pas plus avoir été commis banquier que Colbert ne voulut être fils d'un marchand. D'ailleurs je me fais bien espérer d'un homme qui croit que les tragédies de Shakespear sont des chefs d'oeuvres et qui s'extasient quand on lui va conter qu'une comète a détaché les planètes du soleil, et que notre globe se gellera dans 74 mille ans. L'esprit qui fait arriver à ces belles choses est l'opposé de celui qui sert à bien administrer les etats. Que voulez vous que devienne un pauvre peuple

dont le controleur général calculerait en finance comme M. de Buffon calcule en Astronomie. Ainsi et M. de L'enveloppe a obtenu le rappel des Economistes exilés. C'est toujours une bonne chose et quoiqu'il eut été l'agresseur dans leur querelle il est toujours beau de faire du bien à ses ennemis.

Je ne connais pas vos vers sur les deux Enveloppes, on ne les montre point par modestie ou par vanité. Je suis faché de ce vers Vous ne savez pas assez quel est le poids de votre nom et que vous n'avez pas besoin de louer un Sous Ministre pour qu'il respecte tout ce qui tient à vous. Ces espèces d'hommages rendus successivement à des gens de partis différents nuisent à la cause commune. L'enveloppe avec toute sa vanité ne croira jamais que vous puissiez le mettre sur la même ligne que Caton. Il sent qu'il aura beau s'enfler et qu'il crevera plutot que d'y atteindre. Ainsi vous lui aurez fait moins de plaisir que vous ne faites de peine aux partisans de Caton. Or ce parti est celui de la Raison et de la Vertu. Adieu je vous embrasse et vous aime très tendrement.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

On dit que vous louez Caton dans vos vers à l'enveloppe. Je me rappelle un jeune étranger qui me disait J'ai vu trois grands hommes en France ; Mr de Voltaire, Mr D'Alembert et Mr l'abbé de Voisenon.

Imp. p. 135

357

22 Novembre 1776.

(Voltaire à M. Condorcet) à ~~Voltaire~~

Caton, mon respectable philosophe, est depuis vingt ans l'ami de Mr. Lenveloppe, et lui a eu en divers tems quelques obligations. il ne faut point être ingrat envers les amis parcequ'il leur arrive quelque bonne fortune.

On m'a point envoyé ce qui s'appelle des vers à la louange, des vers à mettre dans le Mercure, on a écrit une lettre familière, en vers familiers, selon son usage et on ne l'a montré à personne.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Je n'ai jamais été de l'avis de ceux qui dénigrent Jean Baptiste. je ne crois point du tout qu'il ait commencé par une banqueroute, puisque ses premières opérations furent de diminuer la taille de Deux millions, et de faire baisser le prix du pain en tems de famine. L'année de sa mort fut la seule où la dépense se trouva égale à la recette et cela n'est jamais arrivé depuis lui. Il créa en peu de tems une marine formidable qui ne serait inutile aujourd'hui. Je l'ai toujours regardé comme un très grand homme, quoiqu'il eut des défauts et même des ridicules. Je suis à Caton, mais je ne puis abandonner Jean Baptiste.

Toutes ces disputes sont des balivernes. L'essentiel pour moi est que la petite ville que je bâtissais tout doucement

est détruite avant d'être achevée et que ses ruines m'écrasent. Je ne pourrai pas dire en ce moment

Urbem ridiculam fatui mea mœnia vidi,
Et nunc parva meæ sub terras ibit imago

Mes pauvres horlogers qui avaient fondé la ville sont persécutés. Je ne suis pas assez fort pour les soutenir. J'abandonne tout, je meurs ruiné. Jean s'en alla comme il était venu.

Cependant Gilles Shakespeat et maître Guenée triomphent. Peut être tout cela changera dans soixante et quatorze mille ans, quand tout sera gelé.

Je vous embrasse très tendrement du fond de ma Daverne.

BIBLIOTHÈQUE
INSTITUT

Imp. p. 137

358

Ce 28 Nov. 1776.

(Condorcet à V.)

Mon cher et illustre Maître, je vous demande vos bontés pour le journal de feu Linguet. Vous avez dû y voir avec quel zèle M. de La Harpe y défend la cause du bon goût et de la raison. Je voudrais que dans une lettre ostensible vous voulussiez bien dire de ce journal ce que vous en pensez. Votre suffrage vaudra beaucoup de souscriptions. Vous ferez grand plaisir à M. de La Harpe qui vous est tendrement attaché et nous ne vous demandons, au nom de la littérature Française que quelques lignes de prose. Nous ne sommes pas si difficiles que M^rs de L'Enveloppe à qui il faut des vers. Je les ai vus enfin. C'est Caton qui me les a envoyés. M. de L'Enveloppe n'a pas trouvé l'emeus assez fort pour les montrer.

J'ai bien peur que nous ne nous battions bientôt pour les déserts que les Espagnols et les Portugais disputent aux Chacals du Bresil. Depuis le mois de Mai je fais des efforts pour prendre toutes ces choses là en patience. J'en suis encore loin, mais cela viendra. Adieu je vous

embrasse et je vous aimerai toujours pour qui que ce soit que vous fassiez des vers. Taillez votre plume. L'Enveloppe se prépare à nous donner dans Notre Dame le spectacle d'une belle abjuration Il ne vaut plus rien avoir de commun avec Rosny

BIBLIOTHÈQUE
INSTITUT

Impr. p. 140

20 Decembre 1776.

359

(V. à Condorcet.)

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

J'ai envoyé à Monsieur plus que sonterelle, plus que Pascal, la lettre qu'il demandait concernant mon nouveau confrère Mr de La Harpe. Il m'a semblé que cette lettre devait avoir l'air tout à fait impartial, en rendant à Mr de la Harpe toute la justice qui lui est due. Je lui ai adjoint Mr de Champfort que je ne connais que par la jeune Indienne. Je me souviens que quand Mr de la Harpe était à Ferney il était l'intime ami de ce jeune Champfort. J'ai donc cru servir à la fois deux amis, et remplir vos intentions. J'ai le malheur de ne les remplir guère sur Jean Baptiste. Si vous n'étiez pas si animé contre lui j'oserais vous représenter que ce Jean Baptiste avait à faire à un maître enivré de sa puissance et de sa gloire et que quand il s'agissait de trouver cinq cent millions sur le champ pour affermir cette gloire et cette puissance, il fallait les trouver et les fournir, sous peine d'être écrasé par l'impitoyable Louvois.

Je vous prierais de remarquer que Jean Baptiste à
sa mort laissa une fortune fort au dessous de celle de
son rival, et que Sceaux a coûté quatre fois moins que
Meudon. Maximus ille est qui minimis urgetur
Je vous dirais encor de songer que Jean Baptiste débrouilla
le Chaos, et que le Chaos existait depuis les très Chretiens
Clovis. Jean Baptiste etait meilleur courtisan que citoyen.
Je regrette toujours un homme qui etait citoyen et point
du tout courtisan. Je vous avouerai même que dans le
moment présent je suis la victime du bien qu'il a
voulu faire à la petite patrie que je me suis choisie.
mes derniers jours sont un peu persecutés en
Litterature et en affaires. Il faut savoir souffrir et
mourir, c'est l'état de l'homme. Je souffrirai et je
mourrai en vous aimant et en vous revérant.

BIBLIOTHÈQUE
INSTITUT

mip. p. 141

Ce 1er Janvier 1777.

360

(Condorcet à V.)

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Mon cher et illustre maître, j'ai reçu vos deux lettres. Je trouve que Confucius a mieux défini la gravité d'un sage & La Rochefoucault la gravité d'un sot. Cela vient peut être de ce qu'à la Chine la gravité est la contenance des sages, tandis qu'en france elle est le masque des sots. Je ne me souviens pas d'avoir vu en france un seul homme grave qui ne fut pas un homme médiocre. Il en est sans doute autrement à la Chine. Le Journal de Litterature ne fera point usage de votre lettre par pure modestie; ce journal a un succès fort audessous de son mérite. On trouve que M. de La Harpe parle de lui trop longuement et trop souvent, qu'il juge trop durement ses ennemis, qu'il loue trop certaines gens. Le public n'est indulgent que pour les Linguet. Il juge les gens de mérite avec rigueur; on achetait le Linguet en disant qu'il etait détestable, on n'achete point le nouveau journal parcequ'il n'est pas absolument parfait.

Je vois que vous revenez un peu sur Jean Baptiste; j'en suis fort aise. Eh bien il a fait tout le bien qu'il a pu en fesant tout le mal qui lui était necessaire pour conserver sa place.

Il est demeuré au dessous de la fortune du Marquis de Louvois
quoique celle qu'il a laissé ait été immense. Je conviens de
tout cela, je conviendrai même qu'à l'exception de quelques
savans anglais dont le nom était inconnu en France, personne
n'en savait
alors plus que Colbert et que ses opinions étaient celles de
son siècle. Mais il fut un tiran, et c'est assez pour
ne jamais lui pardonner.

Je désire que l'année qui commence soit moins
désastreuse que celle qui vient de s'écouler. J'ai vu
Papillon philosophe, il est fort aimable et vous aime
à la folie. Adieu je vous embrasse. Vous
connaissez mon respect et mon tendre attachement
Je voudrais bien que l'année ne se passat point sans
que je fisse un pélerinage à Ferney.

BIBLIOTHÈQUE
INSTITUT

Imp. p. 143.

8 janvier 1777.

361

V. à Condorcet.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Je vous renvoye, mon vrai philosophe, votre convive Mr de Villevieille, qui est philosophe aussi, et bien digne d'être votre ami. C'est lui qui a apporté Blaise Lesueur de votre Blaise est une grande époque. Je me souviens du cri public qui s'éleva et de la persécution Dioclétienne que certain pauvre Diable essuya quand il osa toucher du bout du doigt à cette idole. Les ministres d'Ignace qui avaient alors un très grand crédit, n'oserent pas même refuser de jetter des pierres au blasphémateur. Enfin vous avez montré au peuple le dedans de la tête de Serapis, et on y a vu des rats et des toiles d'araignées. On dit qu'en dissequant celle du père Jaquier vous avez trouvé le secret de dire des choses utiles et neuves, dont le défunt ne se serait pas douté. J'ai le malheur de n'avoir rien vu de tout ce que vous avez fait depuis longtems. Il serait beau à vous de me soulager dans ma misère. Vous devriez m'envoyer le pain sacré dans mon hermitage. C'est ainsi qu'on en usait

autrefois avec les fideles. Ne me laissez pas mourir d'inanition, je suis assez mourant d'ailleurs; ayez pitié de ma longue agonie.

Est-il bien vrai que dans l'Encyclopédie Etymologie, Existence, Expensibilité, sont de Caton?

Notre voyageur part; je finis en vous embrassant et en vous révérant plus que je ne puis vous dire

V.

Lu est l'échappé de Bicêtre page 70.

Qu'il est beau de faire lire aujourd'hui les dernières lignes de la page 278!

BIBLIOTHÈQUE
INSTITUT

autrefois avec les fidèles. Ne me laissez pas mourir d'inanition, je suis assez mourant d'ailleurs, ayez pitié de ma longue agonie.

Est-il ~~[illegible]~~ bon vrai que dans l'Encyclopédie Généalogie, Existence, Esprensibilité, tout de Caton? Notre voyageur part; je fuis en vous embrassant et en vous révérant plus que je ne puis vous dire.

V.

Qu'est l'échappé de l'Entre page 70.
Qu'il est beau de faire lire aujourd'hui les dernières lignes de la page 278!

Impr. p. 144

16 fevrier 1777

362

(Condorcet à V.)

Mon cher et illustre maître, je vous envoye ce petit éloge de Le Seur que vous avez paru désirer, mais c'est par pure obéissance que je vous présente une pareille misère.

Vous recevrez aussi un exemplaire des remontrances du Parlement contre M. Turgot. Vous n'avez pas besoin de cette pièce pour connaître toute la turpitude de ces Messieurs. Mais elle est assez curieuse par son absurdité pour que vous soyez bien aise de la lire.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Nous n'avons ici rien de nouveau. Nos sottises & notre honte vont toujours croissant; le Genevois empsinte de tous côtés. Le Garde des Sceaux empêche le plus qu'il peut d'imprimer des choses raisonnables. M. de Maurepas se joint à eux deux pour corrompre le Roi le plus qu'il est en eux et ils tâchent de ne lui épargner aucuns des vices dont sa constitution le rend susceptible.

Le Cardinal de La Roche Aymon va mourir, c'est un fripon & un hypocrite de moins. Il sera remplacé par l'Evêque d'Autun qui est un homme honnête et si peu fait

pour le reste du ministère que je regarderai comme un miracle s'il peut y rester.

M. de Saint Germain et l'archevêque ont voulu établir une communauté d'ex jésuites, mais la 2eme chambre des enquêtes ne l'a point voulu et l'a emporté.

Toute la canaille qui nous domine se fait une guerre sourde elle ne tardera pas à éclater mais qu'importe le peuple paiera toujours les frais de la guerre.

Adieu je vous embrasse et vous aime bien tendrement

Me Suard vous remercie de la lettre charmante que vous lui avez écrite et je dois vous en remercier encore plus. Je serais glorieux de tout ce que vous daignez dire de moi si je ne voyais que notre amitié et mon zèle pour la bonne cause exagerent à vos yeux le peu que je vaux.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

pour le reste du ministère que je regarderai comme un miracle s'il peut y rester.

M. de Saint Germain et l'Archevêque ont voulu établir une communauté d'ex-jésuites, ~~mais~~ la 3ème chambre des enquêtes ne l'a point voulu et l'a emporté.

Toute la canaille qui nous domine se fait une guerre sourde ~~elle ne~~ tardera pas à éclater mais qu'importe le peuple paiera toujours les frais de la guerre.

Adieu je vous embrasse et vous aime bien tendrement

M. Suard vous remercie de la lettre charmante que vous lui avez écrite et je dois vous en remercier encore plus.

Je serais glorieux de tout ce que vous daignez dire de moi si je ne voyais que votre amitié et mon zèle pour la bonne cause exagèrent à vos yeux le peu que je vaux.

Jup. p. 146

28 fevrier 1777.

(V. à Condorcet)

Raton a souvent recours aux bontés et aux instructions de l'intrépide philosophe.

Connaît-il un livre intitulé, aux manes de Louis 15 et des grands hommes qui ont vécu sous son ~~Liche~~ Règne?

Sait-il quel est cet auteur qui parle de tout, et qui semble même se connaître à tout.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

On nous avait flatté que l'illustre Secretaire, nous avertirait incessamment du jour et de l'heure, où notre globe de verre ~~doit~~ s'en irait en fumée et quand la comète qui produisit autrefois la terre reviendrait la détruire. Si on a besoin de quelques montagnes élevées par le flux de la mer à deux mille toises de hauteur, j'en ai vis a vis mes fenetres une douzaine à votre service. Je vous prierais de vouloir bien m'envoyer quelques molécules organiques pour me payer de mes montagnes.

Il y a un libraire qui n'est point Janséniste, et qui veut imprimer Pascal. Voulez vous me permettre de lui envoyer celui que je possède. Je ne peux

m'en défaire qu'à condition qu'on multiplierait cet excellent volume qui n'est pas fait pour tout le monde, mais que tout le monde devrait étudier.

Le vieux Raton a bien besoin de consolations, il en cherche dans les écrits et dans l'amitié dont le plus que Pascal et le plus que Fontenelle veut bien l'honorer.

BIBLIOTHÈQUE
INSTITUT

(imp. p. 14)

ce 5 Mars 1777.

(Endorsé à V.)

Mon cher et illustre maître, l'auteur des manes est Mr Gudin qui a fait autrefois une tragédie intitulée Le royaume en interdit ou Lothaire dans l'intention disait-il de mériter l'honneur de la Bastille, malheureusement sa mère l'obligea à retrancher les notes dont il avait fortifié sa pièce, et il eut l'humiliation de conserver sa liberté. Les manes de Louis XV ne la lui feront point perdre, il n'y a dit de mal que de ce que vous savez et les gens qui ont la puissance ne se soucient de ce que vous savez que lorsqu'elle leur fournit un prétexte pour nuire aux gens de bien dont ils craignent les lumières et le courage.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

J'ignore absolument si la terre sera gelée ou si elle sera réduite en poussière par le choc d'une comète. Si elle sera brulée par une explosion du feu central ou si elle retournera dans le sein du Soleil. Il n'y a que Mr le Comte de Buffon et frère illuminé Bailli qui sachent toutes ces belles choses.

Quant aux montagnes je suis fort ignorant encore sur cet objet. Il paraît clair que celles qui contiennent des coquilles dont les analogues se trouvent dans la mer ont été formées par elles, mais quand et comment. Nous le saurons

peut être un jour ; mais ce qui est prouvé c'est que la manière dont on l'a expliqué dans la grande histoire naturelle répugne un peu aux loix de l'hidrostatique.

Quant au livre dont vous me parlez l'auteur a donné le manuscrit aux imprimeurs de Deux ponts, qui ont eu la bonté de faire un petit présent à son copiste, ainsi, il n'est plus le maître de cet ouvrage.

Nous attendons avec impatience qu'il sorte quelque chose ~~de remarquable~~ de dessous l'enveloppe. Jusqu'ici nous n'avons rien vu que quelques imitations de Montmartel. Je ne sais si les frères l'Enveloppe imiteront en tout les frères Paris, qui eurent tant de part au voyage de Bourge en 1749. Au reste la musique de Piccini et celle de Gluck ont excité une guerre si vive, que l'on pourra bouleverser le ministère et la finance, sans que les Welches s'en daignent apperçevoir.

Adieu mon cher et illustre maître je vous embrasse. On a parlé d'un Alexis Comnène d'un Nicéphore si on ne s'est pas trompé. Je me recommande à vos bonté. M. de Vaines est administrateur des postes et vous pouvez m'envoyer des paquets sous son couvert.

BIBLIOTHÈQUE
INSTITUT

peut être un jour ; mais ce qui est prouvé c'est que la manière dont on l'a expliqué dans la grande histoire naturelle répugne un peu aux loix de l'hédrostatique.

Quant au livre dont vous me parlez l'auteur a donné le manuscrit aux imprimeurs de Deux ponts, qui ont eu la bonté de faire un petit présent à son copiste, ainsi, il n'est plus le maître de cet ouvrage.

Nous attendons avec impatience qu'il sorte quelque chose ~~[illegible]~~ de dessous l'enveloppe. Jusqu'ici nous n'avons rien vu que quelques imitations de Montmartel. Je ne sais si les frères l'Enveloppe imiteront en tout les frères Paris, qui eurent tant de part au sauvage. Bourg en 1749. Au reste la musique de Piccini et celle de Gluck ont excité une guerre si vive que l'on pourra bouleverser le Ministère et la finance, sans que les Welches s'en daignent apperçevoir.

Adieu mon cher et illustre maître je vous embrasse. On a parlé d'un Alexis Comnène d'un Mérophon si on ne s'est pas trompé. Je me recommande à vos bontés. M. de Vannes est administrateur des postes et vous pouvez m'envoyer des paquets sous son couvert

Imp. p. 149

9 avril 1777

365

(V. à Condorcet)

La nature m'a joué un mauvais tour, mon très respectable philosophe. Je combats un peu contre elle, mais je serai bientôt vaincu. Je veux que vous me promettiez pour ma consolation de daigner prendre ma place à l'académie des paroles, quoique vous soyez le soutien de l'académie des choses, et d'être reçu par Mr D'alembert. J'irai me présenter là haut, ou là bas, ou nulle part avec plus de confiance.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

J'ai lu votre Cassini et votre Lesueur. C'est dans votre académie qu'il faudra poser votre buste, sans attendre la triste coutume de ne payer à un grand homme ce qu'on lui doit que quand il n'est plus.

On m'a envoyé six volumes de la philosophie de la Nature qu'on met sous le nom d'Helvétius et dont le véritable auteur est en prison au chatelet, en attendant qu'il subisse le bannissement perpetuel auquel ce polissons l'ont condamné. Je ne sais si le livre méritait un tel honneur, mais il ne méritait

pas une telle barbarie. Le fanatisme est donc plus violent que jamais dans Paris et l'on verra toujours dans cette ville des marionettes d'un côté et des auto da fé de l'autre. J'ai bien fait d'aller mourir sur les frontières de la Suisse. Il y a plus de philosophie chez les ours de Berne que chez les papillons de Paris et sans vous et sans vos amis, je ne vois pas qu'il fut possible à un honnête homme de demeurer dans votre Capitale.

Adieu belle ame et grand génie, faites donc vite connaître tout Blaise et daignez dire un mot de moi à l'autre respectable philosophe Monsieur Tronchin.

BIBLIOTHÈQUE
INSTITUT

pas une telle barbarie. Le fanatisme est donc plus violent que jamais dans Paris et l'on verra toujours dans cette ville des marionettes d'un côté et des autos de fé de l'autre. J'ai bien fait d'aller mourir sur les frontières de la Suisse. Il y a plus de philosophes chez les ours de Berne que chez les papillons de Paris et sans vous et sans vos amis je ne vois pas qu'il fut possible à un honnête homme de demeurer dans votre Capitale.

Adieu belle âme et grand génie, faites donc vite connaître tout Blaise et daignez dire un mot de moi à l'autre respectable philosophe Monsieur T**.

Imp. p. 150

6 17 Avril 1777.

366

(Condorcet à V.)

Mon cher et illustre maître, Les Tigres qui ont voulu manger M. De Lille ont peur de la griffe de Raton qui sait se faire sentir de plus loin que la leur. Ils ont promis de faire patte de velours si Raton voulait leur garantir les coups de griffe. Vous sentez combien peu de telles espèces méritent de confiance, mais ce que nous écririons ne ferait que mire dans ce moment où la canaille de toutes les livrées est réunie contre la Raison. Ainsi je vois que le plus sûr est de profiter de la peur que Raton sait inspirer. C'est l'avis de personnes très graves et très bien intentionnées. Ainsi mon cher et illustre maître, taisons nous et espérons.

L'Empereur est arrivé. Il a banni toute etiquette et refusé tout compliment. Les Welches en sont surpris et craignent qu'ils n'aient pas assez de dignité et qu'il ne leur fasse pas sentir assez qu'il est au dessus d'eux et même un peu d'une autre espèce.

Adieu, je vous embrasse je repondrai à votre lettre une autre fois.

Mon cher et illustre maître, les livres qui ont voulu
manger M. Delille ont peur de la griffe de Raton qui
sait se faire sentir de plus loin que la leur. Ils ont
promis de faire patte de velours si Raton voulait leur
garantir les coups de griffe. Vous sentez combien peu
de telles espèces méritent de confiance, mais ce que nous
écrivions ne ferait que nuire dans ce moment où la
canaille de toutes les livrées est réunie contre la Raison. Ainsi
je vois que le plus sûr est de profiter de la peur que
Raton sait inspirer. C'est l'avis de personnes très graves
et très bien intentionnées. Ainsi mon cher et illustre maître
faisons nous et espérons.

L'Empereur est arrivé. Il a banni toute étiquette et
refusé tout complément. Les Hélène en sont surpris et
craignent qu'ils n'aient pas assez de dignité et qu'il ne leur
fasse pas sentir assez qu'il est au-dessus d'eux et même
un peu d'une autre espèce.

Adieu, je vous embrasse je répondrai à votre lettre une
autre fois

BIBLIOTHÈQUE
INSTITUT

Imp. p. 151.

(Condorcet à Voltaire)

ce 20 Juin 1777.

367

Montesquieu

Mon cher et illustre maître, Mr de Vaines m'a communiqué une lettre que vous ecriviez à Mr de La Harpe sur Montesquieu et le chevalier de Chatellux. Plusieurs de vos amis l'ont lue comme moi et tous pensent avec moi que vous ne devez pas la rendre publique

1° Le nom de Montesquieu est l'objet de la vénération publique non seulement en france mais dans toute l'Europe. Si son ouvrage contient des fautes elles sont bien rachetées par la foule de verités grandes et utiles dont il est rempli. Le Livre de la félicité publique n'a eu aucun succès, on ne lui a pas même rendu justice à Paris. L'idée que le monde doit aller en se perfectionnant n'est pas de l'auteur, cette opinion est celle des economistes qui l'ont beaucoup mieux prouvée. On sera donc toujours blessé de voir comparer ces deux ouvrages. Montesquieu n'y perdra rien et on couvrira de ridicule l'auteur mis en parallelle avec lui. D'ailleurs on rapprochera ce que vous dites aujourd'hui de Montesquieu des eloges que vous lui avez donnés autrefois. Ses admirateurs blessés de la manière dont vous lui reprochez ses inéxactitudes dans ses citations, iront rechercher dans vos ouvrages des inéxactitudes semblables et il est impossible qu'ils n'en trouvent pas. On a bien trouvé des fautes d'exactitude dans les commentaires de César racontant ses propres compagnes.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

2. On ne songe plus à ce que vous avez dit de la folitté publique ni à ce qu'on a répondu. L'auteur de la réponse est un jeune homme très honnête qui annonce des talens, qui vous admire plus que personne.

3° La feuille du jour est une bagatelle fort peu importante mais qui peut devenir utile et qu'il ne faut pas décourager.

4° Le chevalier de Chatellux a été très content de la lettre insérée dans la feuille du jour; et vous lui feriez de la peine en détruisant son illusion.

5° Les Maréchaux de Chatellux ne font rien au mérite de son livre et comme les gens qui ne l'aiment pas l'accusent d'attacher trop de prix à sa naissance son intérêt demande même que vous n'insistiez pas sur cet article.

6° Ce que vous dites du Chancelier D'Aguesseau est exagéré. Comment pouvez-vous louer ainsi un Chancelier mort après 1750 et qui a laissé un manuscrit sur la divinité du Verbe, qui n'a pas voulu détruire le droit d'aubaine parceque c'était la Loi la plus ancienne de la Monarchie, qui en trente ans de ministère n'a fait que trois ou quatre ordonnances sur des objets peu importans et qui occasionnent plus de procès qu'elles n'en préviennent, qui après sa 1ere disgrace s'est comporté avec la plus grande faiblesse. Un homme fort inférieur à son siècle et dont tout le mérite est d'avoir eu une érudition prodigieuse.

7° Vous dites que Montesquieu ressemble à Montagne et le Chevalier de Chatellux à Charron. Je doute que le Chevalier fut content de ce paralelle; car Charron est oublié et Montagne le sera jamais.

Ainsi la publication de votre lettre serait désagréable pour vous
Elle soulèverait les admirateurs de Montesquieu qui sont aussi vos
admirateurs et comme un journal se répand beaucoup plus vite que
tout autre ouvrage le déchainement serait très grand; Elle serait
désagréable pour l'auteur de la Jesuïté publique, parceque si
quelqu'un s'avisait d'attaquer son ouvrage il en serait fort tourmenté.
Elle nuirait à la bonne cause parceque la canaille qui se
déchaine contre Montesquieu et contre vous triompherait de la
division qui s'éleverait dans le camp des défenseurs de l'humanité.

Voila mon cher et illustre maître, ce que j'ai cru devoir
vous écrire par amitié pour vous, plus que par tout autre
motif. J'espère que vous me pardonnerez de ne pas être d'un avis
auquel vous paraissez attaché. Mon amitié doit vous dire ce qui
vous est avantageux et non ce qui peut vous plaire et si je vous
aimais moins, je n'aurais pas le courage de vous contredire.
Je sais les torts de Montesquieu avec vous et j'ai soin de les
apprendre à ceux qui sont blessés du mal que vous en avez dit
quelquefois; mais il est digne de vous de paraître les avoir oubliés.
Adieu je vous embrasse et je vous aime comme je vous admire

Copie d'une Lettre de Condorcet
à Voltaire Sur l'Esprit des Loix
de Montesquieu

(Copie) [Imp. p. 154]

2 Juillet 1777.

369

Voltaire à Condorcet

Réponse à la lettre sur Montesquieu

Il n'y a pas un mot à repondre à ce qu'un vrai philosophe m'a ecrit le 20 juin. Je l'en remercie très sincerement. On voit toujours mal les choses quand on les voit de trop loin. Je ne savais pas l'avanture de la divinité du Verbe et celle du droit d'aubaine, cela est curieux. Il ne faut jamais rougir d'aller à l'école, eut on l'âge de Matussalem.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Je suis bien faché que vous ne vouliez pas être des nôtres cette fois cy. Vous nous êtes bien nécessaire. On dit que le philosophe de l'academie française se console, qu'il se porte bien; qu'il ne va pas en Prusse. Je lui en fais mon compliment et je vous renouvelle ma sincère reconnaissance de ce que vous m'avez ecrit le 20 juin.

BIBLIOTHÈQUE
INSTITUT

BIBLIOTHÈQUE
INSTITUT

Copie de la reponse de
Voltaire à ~~Condorcet~~ La lettre
de Condorcet du 20 juin 1777.
Sur l'Esprit des Lois de Montesquieu

Imprimé p. 155. à Ferney Ce 22 octobre 1777. 371

(cette Lettre est de Mr de Villevieille. Le Postscriptum est de Voltaire)

[à Condorcet]

Je suis ici depuis huit jours, mon cher philosophe, j'y passerai quelques mois, peut être l'hiver, que sais-je; j'aurai donc le tems d'y recevoir de vos nouvelles et j'espère que vous nous en donnerez.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

On me permet de vous parler d'une, de deux tragédies; Agatocle tiran de Syracuse Sujet singulier; Le Héros est un disciple de Platon, Athènes a cultivé ses mœurs et son génie &c. Il y a un rôle de prestresse que j'aime fort; un fort beau cinquième acte et un denouement auquel on ne s'attend point. C'est fait pour être joué sur le théatre de Venise plutot que sur celui de Paris et il faudrait peut être à cette pièce Caton, Brutus, des philosophes comme vous, pour auditeurs; Anneste elle est ecrite d'un bout à l'autre avec la pureté l'élegance et la correction de Raine: mais venons à Alexis Commencée dont je vous parlai l'année dernière et qui n'était alors qu'une esquisse informe; Oh! ni l'auteur de Zaire, d'Alzire, d'Adelaide Duguesclin, a fortifié les crayons de Raine; c'est vraiment une tragédie, on tire le mouchoir; L'interet commence au premier vers, marche

et croit toujours ; il y a un rôle de moine de St Basile qui sera neuf ; en un mot Monsieur de Voltaire paroît avoir brisé ses anciens moules et en avoir fondu un tout neuf et tout exprès pour cette pièce ; comme je n'en ai encore entendu que trois actes j'y reviendrai dans ma première lettre ; Le courrier me presse aujourd'hui, je me hâte donc de vous dire combien je vous aime, Croyez que mon attachement pour vous sera toujours un des plus vifs et des plus tendres sentimens de mon coeur Villevieille.

Protégez je vous prie mon hommage respectueux auprès de Madame la Duchesse D'Anville et rappellez moi au Souvenir de Monsieur D'Alembert.

(ceci est de l'écriture de Voltaire).

Ce sont Somnia Senectutis dont vous parle Mr de Villevieille mais je ne sais ce que c'est que les vers pour Mr Nekre dont vous me parlez. Si c'est d'une ancienne lettre à madame sa femme, je n'ai point tort. Je suis désespéré de ce qui se passe au trijot des quarante. Vous êtes si au dessus de tous les trijots ! et même au dessus du trijot de port royal ! Je vous adore V.

BIBLIOTHEK
INSTITUT

et croit toujours ; il y a un role de moine de St Basile
qui sera neuf ; en un mot Monsieur de Voltaire paroit
avoir brisé ses anciens moules et en avoir fondu au tout
neuf et tout exprès pour cette pièce ; comme je n'en ai encore
entendu que trois actes j'y reviendrai dans ma premiere lettre
le courrier me presse aujourd'hui, je me hâte donc de vous
dire combien je vous aime ; croyez que mon attachement
pour vous sera toujours un des plus vifs et des plus
[illegible] de mon cœur.

Villevielle.

Protégez je vous prie mon hommage respectueux
auprès de Madame la Duchesse d'Amville et rappellez
moi au souvenir de Monsieur d'Alembert.

(ceci est de l'écriture de Voltaire)

Ce sont sommes senectutis dont vous parle Mr de Villevieille
mais je ne sais ce que c'est que les vers pour Mr Nekre
dont vous me parlez si c'est d'une ancienne lettre
à madame sa femme je n'ai point tort. Je suis
desespéré de ce qui se passe au tripot des quarante
Vous êtes si audessus de tous les tripots ! et même
audessus du tripot de port royal ! Je vous adore

Impr. p. 156

24 novembre 1777.

372

J'ai lu plusieurs fois l'éloge de Kepler et j'ai toujours reconnu l'auteur; mais ayant cru ~~reconnaître~~ trouver Fénélon dans la lettre qui lui est attribuée, j'en ai douté à une seconde lecture et je crois même actuellement qu'elle n'est pas de lui. Je ne peux pas m'imaginer qu'un précepteur des enfans de France ait fait une démarche aussi imprudente et aussi fanatique, ni qu'un homme vertueux, ait eu la bassesse d'écrire une lettre anonyme contre l'archevêque de Paris et contre le confesseur du Roi.

Il ne me paraît pas vraisemblable qu'un homme qui aspirait aux premières places eut pu faire un crime au roi de s'être emparé de Strasbourg ayant gagné les membres de l'hotel de ville, et ayant surtout un extrême besoin de cette ville qui donnait une entrée continuelle aux armées de l'empire.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Je trouve d'ailleurs dans cette lettre des répétitions, du vague. Je crois bien que l'auteur des maximes des Saints avait une tête exaltée; mais il y a, ce me semble, une si enorme folie à ecrire une pareille lettre, que je n'ose en croire Fénélon capable. Du moins si l'avoir ecrit est d'un fou, l'avoir supprimée est

d'un Sage. J'ai vu des manuscrits de la main de Fenelon, et je crois que je reconnaitrais l'écriture, je quelque jour je pouvais voir l'original de cette lettre.

Je suis très affligé de tout ce qui se passe dans notre academie. Je serai tendrement attaché tant que je respirerai à celui qui fait la gloire de l'académie des Sciences, et je souhaite qu'il daigne un jour faire la nôtre.

Je le remercie de la bonté qu'il a eu de m'accorder une lecture de cette singulière lettre que je lui renvoye.

Monsieur de Villevieille, mon rival dans le culte d'hyperdulie pour vous, dit qu'il vous embrasse aussi tendrement que moi

Imp. p. 158 ce 21 Decembre 1777.

373

Copie Condorcet à Voltaire

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Mon cher et illustre maître, je ne saurais être de votre avis sur la lettre de fénélon 1° Les maximes de droit public sur les usurpations que des traités, suites d'une guerre injuste ne peuvent légitimer, me paraissent dignes de fénélon. Si en politique la prescription peut établir un droit légitime, ce ne peut être en faveur de la personne même de l'usurpateur. 2° La conquête de Strasbourg, ville libre, fut un vol dont aucuns casuistes ne peut absoudre sans exiger la restitution. En vain dirait-on que le conseil de la ville etait d'accord avec Louïs XIV. Prétendra-t-on que des brigands ont droit de garder les effets volés dans un coche parceque le cocher etait complice. Je ne trouve point de bassesse à écrire sous un nom en l'air, ce qu'il est impossible d'écrire sous le sien. Une lettre comme celle de fénélon n'est pas plus un libelle anonyme que les Provinciales, c'est egalement une espèce d'apologue. ~~[illegible]~~ Une lettre anonyme qui ne sera pas criminelle etant signée ne l'est point lorsqu'elle est sans signature. Cacher son nom peut être un défaut de courage mais il n'y a point de courage à braver inutilement un despote entouré de deux cent milles satellites. Il y aurait de l'imprudence à dire son nom lorsque loin de servir à l'objet qu'on se propose il ne ferait qu'y nuire. Or c'est ici le cas où etait fénélon. Precepteur des enfans de france Louïs XIV eut trouvé mauvais qu'il se mêlât des affaires d'etat, Louïs XIV eut regardé comme la lettre d'un fou cette lettre signée de fénélon, et il pouvait la regarder comme la lettre d'un saint en la

croyant d'un solitaire inconnu. L'archevêque de Paris et le Père La Chaise sont traités comme ils méritaient de l'être. Savez vous que cet archevêque avait défendu d'enseigner dans son Diocèse la Philosophie de Descartes dont il prenait en secret des leçons; il était encore plus hypocrite et persecuteur que débauché...

Voici donc ce que je crois de cette lettre: Fénelon l'aura écrite de concert avec le Duc de Beauvilliers et Mme de Maintenon pour faire parvenir à Louis 14 la vérité qu'ils n'osaient lui dire toute entière. On y aura été un peu de mal d'esprit pour que Louis 14 ne regardat point cette lettre, dont le fond était d'accord avec leurs sentimens comme concerté avec eux; La lettre existe, écrite et raturée par Fénelon: puis il paraît vraisemblable que jamais elle n'a été envoyée.

J'ai lu et relu le prix de la justice et de l'humanité, il doit exciter le zèle de tous les vrais philosophes. Il n'y a rien a espérer pour la Russie mais l'exemple de l'Europe entière qui tend à se rapprocher de la raison sur les objets, influera peut être un jour sur nous.

Paris ne nous offre rien de bien interessant. Nous passons notre vie entre des chansons et des Loteries. On joue Mustapha et Zéangir. Cette pièce m'a paru vuide de passion et d'idée, mais bien écrite et remplie de choses communes très bien tournées.

Adieu mon cher et illustre maître, pensez à moi quelquefois et soyez sûre que vous n'avez ici personne qui vous aime & vous respecte plus que moi.

Imp. p. 160.

17 janvier 1778.

3714

(V. à Condorcet)

Mon philosophe universel dont les lumières m'étonnent, et dont l'amitié m'est de jour en jour plus chère, je suis affligé et honteux d'avoir été d'un autre avis que vous sur l'adorable Fenelon, et sur la dernière tentative d'un vieillard de quatre vingt quatre ans. J'avais cru sur la foi de quelques pleurs que j'ai vu répandre à des personnes qui savent lire, et qui savent se passioner sans chercher la passion, que si cette esquisse était avec le tems bien pointe et bien coloriée elle pourrait produire à Paris un effet heureux. Je m'étais imaginé qu'il n'était pas absolument impossible d'adoucir la rage de certaines gens, et qu'enfin je pourrais venir vous embrasser et avoir la consolation de mourir entre vos bras. Je me suis malheureusement trompé.

Je conviens d'une grande partie des vérités que vous avez la bonté de me dire, et je m'en dis bien d'autres à moi-même. Je travaillais à faire un tableau de ce croquis, lorsque vos critiques dictées par l'amitié et par la raison sont venues augmenter mes doutes. On ne

fait rien de bon dans les arts d'imagination et de goût sans le secours d'un ami eclairé.

Je n'entrerai ici dans aucun detail, j'enverrai à Mr D'Argental le resultat de vos reflexions et de mes efforts. Si je suis réduit à me dire Solve Senes cantem je mourrai entre mes montagnes dans mon inutilité. Mais je mourrai avec un coeur aussi penétré de votre bonté et de votre mérite que mon esprit sera incapable de profiter de vos lumières.

Si vous voyez Monsieur D'Argental je vous supplie de lui dire qu'il ne montre le tableau à personne et qu'il attende les derniers coups de pinceaux du trop vieux barbouilleur, qui vous est tendrement attaché, à vous et à vos amis.

Imp. p. 162.

(janvier)

375

ce 19 1778.

(Condorcet à V.)

Mon cher et illustre maître, vous êtes trop bon d'attacher quelque prix à mes reflexions, c'est l'amitié qui me les a inspirées. M. Suard qui a lu la pièce comme censeur des Spectacles. M. Turgot à qui on a cru pouvoir la laisser lire sans vous déplaire pensent à peu près comme moi. Nous trouvons egalement que si vous daignez faire quelques corrections et vous rendre sévère à vous-même, il ne vous faudra qu'un peu de tems et de patience pour produire deux ouvrages qui feront époque dans la litterature. Je ne suis point surpris de l'effet que la lecture des deux pièces a faite à Ferney. J'y ai trouvé de quoi justifier l'enthousiasme et les larmes. Mais songez que vous nous avez accoutumés à la perfection dans les convenances, dans les caractères comme Racine nous avait accoutumés à la perfection dans le style, que vous ~~seul~~ seul avez réuni ces deux perfections et que si on est sevère c'est votre faute. M. D'Argental fera ce que vous souhaitez.

J'ai reçu votre nouveau factum en faveur du genre humain. J'en avais déja un exemplaire que M. Bitaubé m'a apporté. Vous pouvez l'envoyer par la poste à M. Turgot. C'est le plus beau sujet de prix qu'aucun académie ait proposé. Les petits enfans de Mme la Duchesse d'Anville partiront vers la fin de fevrier pour Geneve, quoique très fachés de quitter la maison paternelle, L'espérance de vous voir les a

presque consolés. Je vous écrirai par eux sur quelques objets que je ne me jouie de communiquer ni à la canaille qui ouvre les lettres à la poste ni à celle qui s'est opposé à l'abolissement de cette violation de toutes les loix de l'équité et de la Décence. Si les méchans voulaient bien s'abstenir seulement des infamies qui ne leur sont bonnes à rien, le genre humain serait délivré de la moitié de ses maux.

Adieu mon cher et illustre maître vous connaissez mon respect et ma tendre amitié

Je viens d'apprendre par Mr. D'Argental que vous voulez que Nicéphore ne soit pas trop odieux, il me paraît que vous ne pouvez guère disculper Alexis qu'en faisant de Nicéphore un tyran et un tyran qui a formé le projet de faire périr sa femme, projet dont l'arrivée d'Alexis puisse seul empêcher l'exécution. Le respect d'Irène pour son mari coupable en serait plus intéressant, Les espérances d'Alexis un peu mieux fondées et le sacrifice d'Irène d'autant plus intéressant qu'il ne serait plus absolument indispensable. Il ne s'agit pas de frapper juste mais de frapper fort. Vous souvenez vous de ce mot qui vaut mieux que toute la poëtique d'Aristote.

376

Lettre de Voltaire

(Je crois) à Mme Suard

Certainement - (Voir Beuchot

25 fevrier 1777.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT
Corr. 6917
T. 69 p 290

~~faire une~~ Copié

pr Mr Arago

N. B. Je ne veux pas imprimer cette lettre, desirant eviter que le nom des Suards soit imprimé dans les oeuvres de mon père Condorcet & Connor

Non vraiment, Madame, je ne dis pas à tout le monde que je Suis amoureux de Vous. Je ne le dis qu'à Monsieur Votre mari, et à Monsieur votre frere. Je Sais qu'il faut être discret. Il est vrai que pour un Amant je ne parais pas aSSez empreSSé. Vous me pardonnerez S'il Vous plait de Vous écrire un peu tard. J'ai été ces jours cy Sur le point de mourir de vieilleSSe, moi qui ne voulais mourir que d'amour. Je Vous conSeille de donner la préférence à M^r. le Marquis de Condorcet. Pour moi, je Vous avouerai en confidence que je la lui donne Sur préSque tous les hommes de Son Siécle. — J'admire la hauteur de Son ame et la Simplicité de Ses mœurs; la fineSSe et la force de Son eSprit; Son éloquence Singuliere, et la profondeur de Ses connaiSSances. Je lis actuellement un Ouvrage de lui qui m'inSpire de la Vénération. Si j'avais — Seulement quatre vingt ans je Vous prierais de me reServer l'appartement qu'il occupoit dans Votre — Maiſon. Je Viendrais certainement paSSer quelques jours entre Monsieur Suard et lui. Franchement

il est dur de mourir Sans s'être consolé avec Mr. d'Alembert et Vos autres amis, du malheur d'avoir vecu dans ce malheureux Siecle. Mr d'Alembert m'avait fait esperer que je le Verrais en été, et Vous me remettez à l'automne. Savez Vous bien que l'automne ne commence que le 22e Septembre à Six heures du Soir? et que le calcul des probabilités ne me permet guéres de donner des rendez-Vous si loin

Je Suis aussi flatté que peu digne de la confiance que Monsieur Votre frere veut bien avoir en moi. Il avait écrit à Mad. Denis, qu'il pourait bien m'envoyer quelque chose qui pourait rallumer la goute d'huile qui reste dans ma lampe. Je Suis prêt à faire tout ce qu'il Voudra. Je lui Suis attaché bien véritablement. Tout ce qui Vous entoure m'est bien cher, Madame. Conservez moi des bontés qui me consolent de plus d'un chagrin.

Mad. Denis Vous fait les plus tendres compliments.

A Ferney 25. Janvier 1777.

(Copie)

Voltaire à Madame Suard.

Non vraiment Madame je ne dis pas à tout le monde que je suis amoureux de vous. Je ne le dis qu'à Monsieur votre mari & à Monsieur votre frere. Il est vrai que pour un amant je ne parais pas assez empressé. Vous me pardonnerez s'il vous plait de vous ecrire un peu tard. J'ai été ces jours ci sur le point de mourir de vieillesse, moi qui ne voulais mourir que d'amour. Je vous conseille de donner la préférence à M^r le Marquis de Condorcet. Pour moi, je vous avouerai en confidence que je la lui donne sur presque tous les hommes de son siècle. J'admire la hauteur de son ame et la simplicité de ses mœurs; la finesse & la force de son esprit; son éloquence singuliere, et la profondeur de ses connaissances. Je lis actuellement un ouvrage de lui qui m'inspire de la vénération. Si j'avais seulement quatre vingt ans je vous

prierais de me reserver l'appartement
qu'il occupait dans votre maison. Je
viendrais certainement passer quelques
jours entre Monsieur Suard & lui.
Franchement il est dur de mourir sans
s'être consolé avec Mr D'Alembert & vos
autres amis du malheur d'avoir vécu dans
ce malheureux Siécle. Mr D'Alembert
m'avait fait espérer que je le verrais en
été et vous me remettez à l'automne.
Savez vous bien que l'automne ne commence
que le 22 Septembre à Six heures du soir?
Et que le calcul des probabelités ne me
permet guéres de donner des rendez vous
si loin.

Je suis aussi flatté que peu digne de la
confiance que Monsieur votre frére veut
bien avoir en moi. Il avait écrit à Rad
Denis, qu'il pourrait bien m'envoyer
quelque chose qui pourrait fallumer la
goutte d'huile qui reste dans ma
lampe. Je suis prêt à faire tout ce

qu'il voudra. Je lui suis attaché bien véritablement. Tout ce qui vous entoure m'est bien cher, Madame. Conservez moi des bontés qui me consolent de plus d'un chagrin.

Mad^e Denis vous fait les plus tendres compliments./.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

à ferney 25 Janvier 1777.

(Copie)

Voltaire à Madame Suard. 380

380

Non vraiment Madame je ne dis pas à tout le monde que je suis amoureux de vous. Je me dis qu'à Monsieur votre mari et à Monsieur votre frère. Il est vrai que pour un amant je ne parais pas assez empressé. Vous me pardonnerez s'il vous plait de vous écrire un peu tard. J'ai été ces jours ci sur le point de mourir de vieillesse, moi qui ne voulais mourir que d'amour. Je vous conseille de donner la préférence à M^r le Marquis de Condorcet. Pour moi, je vous avouerai en confidence que je la lui donne sur presque tous les hommes de son siècle. J'admire la hauteur de son âme et la simplicité de ses mœurs, la finesse et la force de son esprit, son éloquence singulière, et la profondeur de ses connaissances. Je lis actuellement un ouvrage de lui qui m'inspire de la vénération. Si j'avais seulement quatre vingt ans je vous prierais de me reserver l'appartement qu'il occupait dans votre maison. Je viendrais certainement passer quelques jours entre Monsieur Suard et lui.

Franchement il est dur de mourir sans s'être consolé avec M^r D'alembert et vos autres amis du malheur d'avoir vecu dans ce malheureux siècle. Mr Dalembert m'avait fait espérer que je le verrais en été et vous me remettez à l'automne. Savez vous bien que l'automne ne commence

que le 22 septembre à six heures du soir ? Et que le calcul
des probabilités ne me permet gueres de donner des rendez-vous
si loin.

381

Je suis aussi flatté que peu digne de la confiance que Monsieur
votre frère veut bien avoir en moi. Il avait ecrit a Madame
Denis, qu'il pourrait bien m'envoyer quelque chose qui pourrait
rallumer la goutte d'huile qui reste dans ma lampe. Je suis prêt
a faire tout ce qu'il voudra. Je lui suis attaché bien veritable-
ment. Tout ce qui vous entoure m'est bien cher, Madame
Conservez-moi des bontés qui me consolent de plus d'un chagrin.

Mad.e Denis vous fait les plus tendres
compliments.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

a Ferney ce 25 janvier 1777.

382

Lettre de Voltaire

à Damilaville

3 novembre 1766.

(Imprimée).

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

382

Copie de la lettre ecritte par M. De Voltaire à
M. Damilaville le 3 9bre 1766

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Je reçois votre lettre du 2. mon cher & Vertueux ami. vous ne me mandez point ce que pense le public de la folie & de l'ingratitude de Jean Jacques. il semble qu'on ait trouvé de l'Eloquence dans Son extravagante lettre à M. hume. Les gens de lettres ont donc aujourdhuy le goût bien faux & bien egaré! ne Savent-ils pas que la premiere loi est de conformer Son Stile a Son Sujet! c'est le comble de l'impertinence d'affecter de grands mots quand il Sagit de petites choses. la lettre de Rousseau à M. hume est aussi ridicule que le Serait Mr. Chicaneau S'il voulait S'exprimer comme Cinna et comme Auguste. on voit évidemment que ce charlatan, en écrivant Sa lettre, Songe à la rendre publique: l'art y paraît à chaque ligne; il est clair que c'est un ouvrage médité & destiné au public. la rage d'écrire & d'imprimer l'a Saisi au point qu'il a cru que le public enchanté de Son Stile lui pardonnerait Sa noirceur, & qu'il n'a pas hésité à calomnier Son bienfaiteur,

dans l'esperance que sa fausse éloquence ferait excuser
son infame procédé.

L'enragé qu'il est, m'a traitté beaucoup plus mal encor
que M. hume, il m'a accusé auprés de M.r Le Prince
de Conti en de Mad.e La Duchesse de Luxembourg, de
l'avoir fait condamner à Genéve, en de l'avoir fait
chasser de Suisse. il le dit en angleterre à quiconque
veut l'entendre; & pourquoi le dit-il? Parcequ'il
veut me rendre odieux. En pourquoi veut-il me rendre
odieux? parcequ'il m'a outragé, parcequ'il
m'ecrivit il y a plusieurs années des lettres insolentes
en absurdes pour toute reponse à la bonté que j'avais
eue de lui offrir ma maison de campagne auprés
de Genéve.

C'est le plus méchant fou qui ait jamais existé,
un Singe qui mord ceux qui lui donnent a manger
est plus raisonnable et plus humain que lui.

Comme je me trouve impliqué dans ses accusations
contre M.r hume, j'ai été obligé d'écrire à ce
estimable philosophe un detail Succint de mes
bontés pour Jean Jacques, en de la Singuliere

ingratitude dont il m'a paié. je vous en envoyerai une copie.

En attendant je vous demande en grace de faire voir à vos amis ce que je vous écris. M.r Dalembert c'est crû obligé de se justifier de l'accusation intentée contre lui par Jean Jacques d'avoir voulu se moquer de lui. l'accusation que j'essuie depuis près de deux ans est un peu plus Serieuse. Je Serais un barbare Si j'avais en effet persécuté — Rousseau, mais je Serais un Sot Si je ne prenais pas cette occasion de le confondre, en faisant voir Sans replique qu'il est le plus méchant [illegible] qui ait jamais déshonoré la littérature.

BIBLIOTHÈQUE

385

~~Condorcet~~ Voltaire à Condorcet avec réponse

Au sujet ~~Par~~ cette lettre

Copie de la Lettre +
de Fénélon à Louis 14.

Notée de la main ~~même~~
De D'Alembert

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

La copie est de l'écriture d'un sécrétaire de D'Alembert

cette lettre est imprimé dans l'éd. des éloges des Académiciens par D'Alembert éd. de 1781, à ~~la f~~ avec les notes qu'on fout ici

+ Le M. S. C. de cette lettre a été acheté par M. Renouard père & imprimé par lui.

386

Lettre de
Fenelon
au Roi

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

(4)

387

Minutte d'une Lettre de Mr. l'abbé de fenelon au Roi a qui elle fut remise dans le temps par Mr le D. de B. et qui loin de s'en indisposer choisit au contraire quelque temps après cet abbé pour précepteur des princes ses petits Enfants. Cette minutte est toute de l'Ecriture de Mr. l'abbé de fenelon depuis Archevêque de Cambrai.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

La personne, sire, qui prend la liberté de vous écrire cette lettre n'a aucun intérêt en ce monde. Elle ne l'écrit ni par chagrin, ni par ambition, ni par envie de se mêler des grandes affaires. Elle vous aime, sans être connüe de vous, elle regarde dieu en votre personne. Avec toute votre puissance vous ne pouvez lui donner aucun bien qu'elle desire, et il n'y a aucun mal qu'elle ne souffrit de bon cœur pour vous faire connoître les verités nécessaires a votre salut. Si elle vous parle fortement, n'en soyez pas étonné, c'est que la verité est libre et forte. Vous n'êtes gueres

Cette anecdote ne sauroit être vraie. on voit par la lettre suivante, qu'elle a été écrite après la mort de Mr. de Louvois, c.à.d. en 1691 au plutôt; or fenelon étoit precepteur dès 1689. v. le Pr. Henault. on voit aussi par la même lettre qu'elle a été ecrite en 1695 au plus tard, année de la mort de Mr. de Harlai, archevêq. de Paris. l'original de cette lettre que nous avons vu est ecrit tout entier de la main de fenelon, avec des ratures qui prouvent qu'il en est l'auteur. nous doutons qu'elle ait été présentée au Roi, surtout par le duc de B. qui n'y est pas trop bien traité.

accoutumé à l'entendre. Les grands accoutumés à être flattés prennent aisément pour chagrin, pour aprêté et pour excès, ce qui n'est que la vérité toute pure. C'est la trahir, que de ne vous la montrer pas dans toute son étendue. Dieu est témoin que la personne qui vous parle le fait avec un coeur plein de zèle, de respect, de fidélité, et d'attendrissement sur tout ce qui regarde votre véritable intérêt.

Vous êtes né, Sire, avec un coeur droit et équitable, mais ceux qui vous ont élevé, ne vous ont donné pour science de gouverner que la défiance, la jalousie, l'éloignement de la vertu, la crainte de tout mérite éclatant, le goût des hommes foibles et rampants, la hauteur, et l'attention à votre seul intérêt.

Depuis environ trente ans vos principaux ministres ont ébranlé et renversé toutes les anciennes maximes de l'Etat pour faire monter jusqu'au comble votre autorité qui étoit devenue [redacted] la leur, par ce qu'elle étoit dans leurs mains. On n'a plus parlé

de l'Etat ni des reglen. On n'a parlé que
de Roi et de son bon plaisir. On a poussé
vos revenus et vos depenses à l'infini. On vous
a élevé jusqu'au ciel pour avoir effacé, disoit-on,
la grandeur de tous vos prédécesseurs ensemble,—
c'est à dire pour avoir appauvri la france—
entière afin d'introduire à la Cour un luxe—
monstrueux et inouïe. Ils ont voulu vous
elever sur les ruines de toutes les conditions
de l'Etat, comme si vous pouviez être grand
en ruinant tous vos sujets sur qui votre
grandeur est fondée. Il est vrai que vous avez
été jaloux de l'autorité, peut être même trop dans
les choses exterieures. Mais pour le fonds —
chaque Ministre a été le maître dans l'étendue
de son administration. Vous avez crû gouver-
ner, par ce que vous avez réglé les limites
entre ceux qui gouvernoient. Ils ont bien
montré au public leur puissance, et on ne
l'a que trop sentie. Ils ont été durs, —

hautaine, injurieuse, violente, de mauvaise-
foi. Elle n'ont connu d'autre regle, ni pour
l'administration de dedans de l'Etat, ni
pour les négociations étrangeres, que de
menacer, que d'écraser, que d'anéantir tout
ce qui leur resistoit. Elle ne vous ont parlé
que pour écarter de vous tout merite qui pouvoit
leur faire ombrage. Elle vous ont accoutumé
a recevoir sans cesse des louanges outrées qui
vous jusque a l'idolatrie, et que vous auriez
du pour votre honneur rejetter avec indignation.
On a rendu votre nom odieux, et toute la
Nation françoise insupportable a tous vos
Voisins. On n'a conservé aucun allié,
parce qu'on n'a voulu que des esclaves.
On a causé depuis plus de vingt-ans
des guerres sanglantes. Par exemple, Sire,
on fit entreprendre à votre Mté en 1672
la Guerre de Hollande pour votre gloire, et
pour punir les Hollandois qui avoient fait
quelques railleries dans le chagrin ou l'on

les avoir mis en troublant les regles de
commerce établies par le C.l de Richelieu: Je
cite en particulier cette guerre, parce qu'elle
a été la source de toutes les autres. Elle n'a
eu pour fondement qu'un motif de gloire et
de vengeance, ce qui ne peut jamais rendre
une guerre juste; d'où il s'ensuit que toutes
les frontieres que vous aurez étendues par
cette guerre sont injustement acquises dans
l'origine. Il est vrai, Sire, que les traittés
de paix subsequents semblent couvrir et
reparer cette injustice, puisqu'ils vous ont
donné les places conquises: Mais une
guerre injuste n'en est pas moins injuste
pour être heureuse. Les traités de paix
signés par les vaincus ne sont point signés
librement; on signe le couteau sous la gorge,
on signe malgré soi pour éviter de plus
grandes pertes. On signe, comme on donne
la bourse, quand il la faut donner ou mourir.
Il faut donc, Sire, remonter jusqu'a cette

origine de la guerre de Hollande pour examiner devant Dieu toutes vos conquêtes.

Il est inutile de dire qu'elles étoient nécessaires à votre état : le bien d'autrui ne nous est jamais nécessaire : ce qui nous l'est véritablement, c'est d'observer une exacte justice. Je ne fais pas même prétendre que vous soyez en droit de retenir toujours certaines places, par ce qu'elles servent à la sureté de vos frontières. C'est à vous à chercher cette sureté, par de bonnes alliances, par votre moderation, ou par les places que vous pouvez fortifier derrière ; mais enfin le besoin de veiller à votre sureté ne vous donne jamais un titre de prendre la terre de votre voisin. — consultez là dessus des gens instruits en droit, ils vous diront que ce que j'avance est clair comme le jour.

En voilà assez, Sire, pour reconnoître que vous avez passé votre vie entière hors du chemin de la verité et de la justice et par conséquent hors de celui de l'Evangile.

taus de troubles affreux qui ons désolé toute
l'Europe depuis plus de vingt ans, tant
de sang répandu, tant de scandales commis,
tant de Provinces ravagées, tant de Villes
et de Villages mis en cendres sont les fruits
funestes de cette guerre de 1672 entreprise
pour votre gloire et pour la confusion des
faiseurs de Gazettes et de Medailles de
Hollande. Examinez sans vous flatter avec
des gens de bien si vous pouvez garder
tout ce que vous possedez en conséquence
des traités auxquels vous avez réduits
vos ennemis par une guerre si mal fondée.

Elle est encore la vraye source de
tous les maux que la France souffre.
Depuis cette guerre vous avez toujours
voulu donner la paix en maître, et imposer
les conditions, au lieu de les regler avec
équité et modération. Voilà ce qui fait que
la paix n'a pû durer. Vos ennemis hautains
jamais accablés, n'ont songé qu'à se

relever et qu'a se réunir contre vous. — Faut-il s'en étonner? Vous n'avez pas même demeuré fidele dans les termes de cette paix que vous aviez donnée avec tant de hauteur. En pleine paix vous avez fait la guerre et des conquêtes prodigieuses. Vous avez établi une Chambre de reünions pour être tout ensemble juge et partie. C'étoit ajouter l'insulte et la dérision à l'usurpation et à la violence. Vous avez cherché dans le traité de Westphalie des termes équivoques pour surprendre Strasbourg. Jamais aucun de vos Ministres n'avoit osé depuis trente ans alleguer ces termes dans aucune négotiation pour montrer que vous eussiez la moindre prétention sur cette Ville; Une telle conduite a réuni et animé toute l'Europe contre vous. Ceux même qui n'ont pas osé se déclarer ouvertement, souhaitent de moins avec impatience votre affoiblissement

et votre humiliation, comme la seule ressource pour la liberté et pour le repos de toutes les Nations chrétiennes. Vous qui pouviez, Sire, acquerir tant de gloire solide et paisible a être le pere de vos sujets, et l'arbitre de vos voisins, On vous a rendu l'ennemi commun de vos voisins, et on vous expose a passer pour un maître dur dans votre royaume.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Le plus étrange effet de ces mauvais conseils, est la durée de la ligue formée contre vous; les alliés aiment mieux faire la guerre avec perte, que de conclure la paix avec vous; parce qu'ils sont persuadés par leur propre expérience, que cette paix ne seroit point une paix véritable, que vous ne la tiendriez non plus que les autres, et que vous vous en serviriez pour accabler séparément par peine chacun de vos voisins, dès qu'ils se seroient désunis: Ainsi plus vous êtes victorieux, plus ils vous craignent, et se

réunissent pour éviter l'Esclavage dont ils se croyaient menacés. Ils pouvaient vous vaincre, ils prétendaient du moins vous épuiser à la longue. Enfin ils n'espéraient plus de sureté avec vous qu'en vous mettant dans l'impuissance de leur nuire. Mettez vous, Sire, au moment de la leur place, et voyez à quel excès d'avoir préféré son avantage à la justice et à la bonne foi.

Cependant vos peuples que vous devriez aimer comme vos enfans, et qui ont été jusqu'ici si passionnés pour vous, meurent de faim. La culture des terres est presque abandonnée : les Villes et la Campagne se dépeuplent. Tous les Métiers languissent et ne nourrissent plus les ouvriers. Tout commerce est anéanti, par conséquent vous avez détruit la moitié des forces réelles de dedans de votre état, pour

faire et pour défendre de vaines conquêtes au dehors. Au lieu de tirer de l'argent de ce pauvre peuple, il faudroit lui faire l'aumône, et le nourrir. La France entière n'est plus qu'un grand hôpital désolé et sans provisions. Les Magistrats sont avilis et épuisés. La noblesse dont tout le bien est en devoirs ne vit que de Lettres d'état. Vous êtes importuné de la foule des gens qui demandent et qui murmurent. C'est vous même, Sire, qui vous êtes attiré tous ces embarras, car tout le Royaume ayant été ruiné, vous avez tout entre vos mains, et personne ne peut plus vivre que de vos dons. Voilà ce grand royaume si florissant jadis un Roi que l'on nous dépeint tous les jours comme les délices de son peuple, et qui le seroit en effet si les conseils flatteurs ne l'avoient pas empoisonné.

Le peuple même (il faut tout dire) qui vous a tant aimé, qui a eu tant de confiance en vous commence à perdre —

l'amitié, la confiance, et même le respect. Vos victoires et vos conquêtes ne le réjouissent plus. Il est plein d'aigreur et de desespoir. La sédition s'allume peu à peu de toutes parts. ils croyent que vous n'avez aucune pitié de leurs maux; que vous n'aimez que votre autorité et votre gloire. si le Roi, dit-on, avoit un cœur de ~~[illegible]~~ Pere pour son peuple, ne mettroit-il pas plutôt sa gloire à leur donner du pain, et à les faire respirer après tant de maux, qu'à garder quelques places de la frontière qui causent la guerre? Quelle reponse à cela sire! Les émotions populaires qui étoient inconnües depuis si longtemps deviennent frequentes. Paris même si ~~[illegible]~~ près de vous n'en est pas exempt. Les Magistrats sont contraints de tolerer l'insolence des mutins et de faire couler sous main quelque monnoye pour les appaiser. Ainsi on ~~[illegible]~~ paye ceux

N. B. Il y eut en 1694 des emeutes causées par la cherté du pain. c'est vraisemblablement l'Epoque de cette lettre.

que il faudrait punir. Vous êtes reduit à la honteuse et déplorable extremité, ou de laisser la sedition impunie, et de l'accroitre par cette impunité, ou de faire massacrer avec inhumanité des peuples que vous mettez au desespoir, en leur arrachant par vos impôts pour cette guerre, le pain qu'ils tachent de gagner à la sueur de leurs visages.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Mais pendant qu'ils manquent de pain, vous manquez vous même d'argent, et vous ne voulez pas voir l'extremité ou vous êtes reduit; par ce que vous avez toujours été heureux vous ne pouvez vous imaginer que vous puissiez jamais de l'être. Vous craignez d'ouvrir les yeux. Vous craignez qu'on ne vous les ouvre. Vous craignez d'être reduit a rabattre quelque chose de votre gloire. Cette gloire qui endurcit votre coeur vous est plus chere que la justice, que votre propre repos,

que la conservation de vos peuples qui périssent tous les jours des maladies causées par la famine, enfin que votre salut éternel incompatible avec cette idole de gloire.

Voilà, Sire, l'état où vous êtes. Vous vivez comme ayant un bandeau fatal sur les yeux. Vous vous flattez sur les succès journaliers qui ne décident rien, et vous n'envisagez point d'une vue générale le gros des affaires qui tombe insensiblement sans ressource: pendant que vous prenez dans un rude combat le champ de bataille et le canon de l'ennemi; pendant que vous forcez les places, vous ne songez pas que vous combattez sur un terrain qui s'enfonce sous vos pieds, et que vous allez tomber malgré vos victoires; tout le monde le voit et personne n'ose vous le faire voir. Vous le verrez peut être trop tard,

N. B
Ceci semble indiquer les batailles de Steinkerque et de Nerwinde en 1692 et 1693, où la victoire se réduisit à rester maître du champ de bataille et à une partie du canon.

le vrai courage consiste à ne se point flatter
et à prendre un parti ferme sur la nécessité.
Vous ne prêtez volontiers l'oreille, Sire,
qu'à ceux qui vous flattent de vaines
espérances. Les gens que vous estimez
les plus solides sont ceux que vous
craignez et que vous évitez le plus. Il
faudroit aller au devant de la vérité —
puisque vous êtes roi, presser les gens de
vous le dire sans adoucissemens, et encou-
rager ceux qui sont trop timides : tout
au contraire vous ne cherchez qu'à ne
point approfondir. Mais Dieu saura
bien enfin lever le voile qui vous couvre
les yeux, et vous montrer ce que vous
évitez de voir. Il y a longtemps qu'il
tient son bras levé sur vous, mais il en
tarde à vous frapper, parce qu'il a pitié
d'un Prince qui a été toute sa vie obsédé
de flatteurs, et par ce que d'ailleurs vos

comme vous aussi les siens. Mais il
saura bien séparer la cause juste d'avec
la votre qui ne l'est pas, et vous humilier
pour vous convertir ; car vous ne serez
chrétien que dans l'humiliation. Vous
n'aimez pas dieu, Vous ne le craignez
même que d'une crainte d'esclave. C'est
l'enfer et non pas dieu que vous craignez.
Votre religion ne consiste qu'en superstitions, en petites pratiques superficielles.
Vous êtes comme les Juifs dont dieu dit,
pendant que ils m'honorent des lèvres,
leur cœur est bien loin de moi. Vous êtes
scrupuleux sur des bagatelles et endurci
sur des maux terribles. Vous n'aimez que
votre gloire et votre comodité. Vous
rapporter tout a vous comme si vous
étiez le dieu de la terre, et que tout le
reste n'eut été créé que pour vous être
sacrifié. C'est au contraire vous que

Dieu n'a mis au monde que pour votre peuple, mais, hélas! vous ne comprenez point ces vérités. Comment le goûteriez vous! Vous ne connoissez point Dieu, vous ne l'aimez point, vous ne le prier point de cœur, et vous ne faites rien pour le connoître.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Vous avez un Archevêque[1] corrompu, scandaleux, incorrigible, faux, malin, artificieux, ennemi de toute vertu, et qui fait gémir tous les gens de bien. Vous vous en accomodez parce qu'il ne songe qu'à vous plaire par ses flatteries. Il y a plus de vingt ans qu'en prostituant son honneur, il jouit de votre confiance. —

De Harlay mort en 1695

Vous lui sacrifiez les gens de bien, vous le laissez tyranniser l'Eglise, et nul prélat vertueux n'est traité aussi bien que lui.

Pour votre confesseur[1] il n'est pas vicieux. Mais il craint la solide vertu, —

La chaise.

et il n'aime que les gens profanes et relâchés. Il est jaloux de son autorité que vous avez poussée au delà de toutes les bornes. Jamais Confesseurs des Rois n'avoient fait seuls les Evêques, et décidé de toutes les affaires de conscience. Vous êtes seul en France, Père, à ignorer que il ne fait rien, que son esprit est court et grossier, et qu'il ne laisse pas d'avoir son artifice avec cette grossièreté d'esprit. Les Jésuites même le méprisent, et sont indignés de le voir si facile à l'ambition ridicule de sa famille. Vous avez fait d'un Religieux un Ministre d'Etat. Il ne se connoit point en hommes non plus qu'en autre chose: il est la dupe de tous ceux qui le flattent, et leur fait de petits présents. Il ne doute ni n'hésite sur aucune question difficile. Un autre

très droit et très éclairé n'oseroit décider
seul. Pour lui il ne craint que d'avoir
a déliberer avec les gens qui sachent les
reglen. Il va toujours hardiment sans
craindre de vous égarer, il penchera toujours
au relachement et a vous entretenir dans
l'ignorance, de meme il ne penchera aux
partis conformes aux reglen, que quand il
craindra de vous scandaliser; ainsi c'est un
aveugle qui en conduit un autre, et
comme dit J. C. ils tomberont tous deux
dans la fosse.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Votre archevêque et votre confesseur
vous ont jetté dans les difficultés de
l'affaire de la regale, dans les mauvaises
affaires de Rome; ils vous ont laissé
engager par Mr. de Louvois dans celle de
S. Lazare, et vous auroient laissé
mourir dans cette injustice, si Mr. de

Mort en 1691

Louvois eut veu plus que vous.

On avoit espéré, Sire, que votre conseil vous tireroit de ce chemin ti égaré, mais votre conseil n'a ni force ni vigueur pour le bien, de moins Mad.e de M. et M. le d. de B. devroient-ils se servir de votre confiance en eux pour vous détromper; mais leur foiblesse et leur timidité les deshonorent et scandalisent tout le monde. La France est aux abois: qu'attendent-ils pour vous parler franchement? que tout soit perdu? craignent-ils de vous déplaire? ils ne vous aiment donc pas, car il faut être prêt à fâcher ceux qu'on aime plutôt que de les flatter ou de les trahir par son silence. à quoi sont-ils bons, s'ils ne vous montrent pas que vous devez restituer les pays qui ne sont pas à vous, —

preferer la vie de vos peuples a une
fausse gloire, reparer les maux que vous
avez faits à l'Eglise, et songer a devenir
un vrai chretien, avant que la mort vous
surprenne. Je sais bien qu'en quand
on parle avec cette liberté chretienne,
on court risque de perdre la faveur des
Rois, mais votre faveur leur est elle
plus chere que votre salut? Je sais bien
aussi qu'on doit vous plaindre, vous
consoler, vous soulager, vous parler avec
Zele, douceur et respect, mais enfin
il faut dire la verité!!! Malheur, malheur
a eux, s'ils ne la disent pas, et malheur
a vous si vous n'etes pas dignes de
l'entendre. Il est honteux qu'ils ayent
votre confiance sans fruit depuis tant
de temps. C'est a eux a se retirer si

vous être trop ombrageux, et si vous
ne voulez que des flatteurs autour de
vous. Vous demanderez peut être, sire,
qu'est-ce qu'ils doivent vous dire: le
voici. Ils doivent vous représenter qu'il
faut vous humilier sous la puissante
main de Dieu, si vous ne voulez qu'il
vous humilie, qu'il faut demander la
paix et expier par cette honte toute la
gloire dont vous avez fait votre idole
qu'il faut rejetter les conseils injustes
des politiques flatteurs, qu'enfin il faut
rendre au plutôt a vos ennemis pour
sauver l'Etat, des conquêtes que vous
ne pouvez d'ailleurs retenir sans
injustice. N'être vous pas trop
heureux dans vos malheurs, que
Dieu fasse finir les prospérités qui —

N.B. ceci semble prouver que cette lettre a été écrite après l'affaire de la Hogue en 1692, premier malheur de Louis XIV; peut être même après

La prise de Pondichery par les Hollandois en 1693, qui pouvoit obliger le Roi à ces restitutions dont parle Fenelon.

vous ont aveuglé, et qu'il vous contraigne de faire des restitutions effectives à votre faveur, que vous n'auriez jamais pu vous résoudre à faire dans un état paisible et triomphant? La personne qui vous dit ces vérités, Sire, bien loin d'être contraire à vos intérêts, donneroit sa vie pour vous voir tel que Dieu vous veut, et elle ne cesse de prier pour vous.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

N.B. Des notes marginales que nous avons mises à cette lettre, on peut conclure avec assez de certitude, qu'elle a été écrite en 1694. Toutes les époques s'accordent à cette date.

En tete du manuscrit est ecrit d'une main inconnue —

Minute d'une lettre de Mr l'abbé de fenelon au Roy, à qui elle fut remise dans le tems par le Dm de B.*, et qui loin de s'en indisposer, choisit aucontraire quelques tems apres cet abbé pour precepteur des princes ses petits enfans. *
Cette minutte est toutte de l'escriture de Mr l'abbé de Fénélon depuis archevesque de Cambray

---

La personne, Sire, qui prend la liberté de vous ecrire cette lettre n'a aucun interet en ce monde. Elle

* Cette anecdote ne Saurait être vraie. on voit par la lettre Suivante qu'elle a été ecrite après la mort de Mr de Louvois, c'est a dire en 1691 au plustôt; or fénélon etait precepteur des 1689 Voyez le Président Henault. on voit aussi par la même lettre qu'elle a été ecrite en 1695 au plustard, année de la mort de Mr de Harlai archevesque de Paris. L'original de cette lettre que nous avons vu est ecrit tout entier de la main de fénélon avec des ratures qui prouvent qu'il en est l'auteur. Nous doutons qu'elle ait été présentée au Roi partout par le Dm de B. qui n'y est pas trop bien traité

ne l'a écrit ni par chagrin, ni par ambition, ni par envie de se mêler des grandes affaires. Elle vous aime, sans être connue de vous, elle regarde Dieu en votre personne. Avec toute votre puissance vous ne pouvez lui donner aucun bien qu'elle désire, et il n'y a aucun mal qu'elle ne souffrit de bon cœur pour vous faire connaître les vérités nécessaires à votre salut. Si elle vous parle fortement, n'en soyez pas étonné, c'est que la vérité est libre & forte. Vous n'êtes guères accoutumé à l'entendre. Les gens accoutumés à être flattés grement aisement pour chagrin, pour aprêté et pour excès, ce qui n'est que la vérité toute pure. C'est la trahir, que de ne vous la montrer dans toute son étendue. Dieu est témoin que la personne qui vous parle le fait avec un cœur plein de zèle, de respect, de fidélité et d'attendrissement sur tout ce qui regarde votre véritable interêt.

Vous êtes né, Sire, avec un cœur droit et

equitable, mais ceux qui vous ont elevé, ne vous ont donné pour science de gouverner que la défiance, la jalousie, l'éloignement de la Vertu, la crainte de tout merite eclatant, le gout des hommes Souples et rampans, la hauteur et l'attention à votre ~~propre~~ seul interêt

BIBLIOTHEQUE INSTITUT

Depuis environ trente ans vos premiers ministres ont ebranlé et renversé toutes les anciennes maximes de l'état pour faire monter jusqu'au comble votre autorité qui etait devenue la leur, par ce qu'elle etait dans leurs mains. On n'a plus parlé de l'Etat ni des règles. On n'a parlé que du Roi et de son bon plaisir. On a poussé vos revenus et vos depenses à l'infini. On vous a elevé jusqu'au ciel pour avoir effacé, disait on, la grandeur de tous vos prédecesseurs ensemble, c'est à dire pour avoir appauvri la France entière afin d'introduire à la cour un luxe monstrueux et inouï. Ils ont voulu vous elever sur les ruines de toutes les conditions de l'Etat, comme si

vous pouviez être grand en ruinant tous vos sujets
sur qui votre grandeur est fondée. Il est vrai que
vous avez été jaloux de l'autorité peut être même
trop dans les choses extérieures. Mais pour le fonds
chaque ministre a été le maître dans l'étendue de
son administration. Vous avez cru gouverner
parceque vous avez reglé les limites entre ceux
qui gouvernaient. Ils ont bien montré au public
leur puissance, et on ne l'a que trop sentie. Ils ont
été durs, hautains, injustes, violens, de mauvaise foi.
Ils n'ont connu d'autres règles, ni pour l'administra-
tion du dedans de l'état, ni pour les négociations
étrangères, que de menacer, que d'écraser, que d'anéantir
tout ce qui leur resistait. Ils ne vous ont parlé
que pour ecarter de vous tout mérite qui pouvait
leur faire ombrage. Ils vous ont accoutumé à
recevoir sans cesse des louanges outrées qui vont
jusqu'à l'idolatrie, et que vous auriez dû pour
votre honneur rejetter avec indignation. On a
rendu votre nom odieux, et toute la nation

francaise insupportable à tous vos voisins. On n'a conservé aucun allié, parcequ'on n'a voulu que des esclaves. On a causé depuis plus de vingt ans des guerres sanglantes. Par exemple, Sire, On fit entreprendre à votre Majesté en 1672, la guerre de Hollande pour votre gloire, et pour punir les hollandais qui avaient fait quelques railleries sur le chagrin où l'on les avait mis en troublant les règles du commerce etablies par le cardinal de Richelieu: Je cite en particulier cette guerre, parcequ'elle a été la source de toutes les autres. Elle n'a eu pour fondement qu'un motif de gloire & de vengeance, ce qui ne peut jamais rendre une guerre juste; d'où il s'ensuit que toutes les frontières que vous aurez etendues par cette guerre sont injustement acquises dans l'origine. Il est vrai, Sire, que les traités de paix subséquens semblent couvrir et reparer cette injustice, puisqu'ils vous ont donné les places conquises: mais une

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

guerre injuste n'en est pas moins injuste pour être heureuse. Les traités de paix signés par les vaincus ne sont point signés librement; on signe le couteau sous la gorge; on signe malgré soi pour éviter de plus grandes pertes. On signe comme on donne sa bourse, quand il la faut donner ou mourir. Il faut donc, Sire, remonter jusqu'à cette origine de la guerre de Hollande pour examiner devant Dieu toutes vos conquêtes.

Il est inutile de dire qu'elles étaient nécessaires à votre état; le bien d'autrui ne nous est jamais nécessaire; ce qui nous l'est véritablement, c'est d'observer une exacte justice. Il ne faut pas même prétendre que vous soyez en droit de retenir toujours certaines places, parce qu'elles servent à la sureté de vos frontières. C'est à vous à chercher cette sureté par de bonnes alliances, par votre modération, ou par les places que vous pouvez fortifier derrière; mais enfin le besoin de veiller à notre sureté ne nous donne jamais un titre de prendre la terre de notre

Voisin consulter là dessus des gens instruits et droits, ils vous diront que ce que j'avance est clair comme le jour.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

En voila assez, Sire, pour reconnaître que vous avez passé votre vie entière hors du chemin de la Vérité et de la justice et par conséquent hors de celui de l'Evangile. Tant de troubles affreux qui ont désolé toute l'Europe depuis plus de vingt ans, tant de Sang répandu, tant de Scandales commis, tant de provinces ravagées, tant de villes et de villages mis en cendres sont les funestes suites de cette guerre de 1672 entreprise pour votre gloire & pour la confusion des faiseurs de Gazettes et de Medailles de Hollande. Examinez sans vous flatter avec des gens de bien, si vous pouvez garder tout ce que vous possedez en vertu des traités auxquels vous avez réduits vos ennemis par une guerre si mal fondée.

Elle est encore la vraie source de tous les maux

que la France souffre. Depuis cette guerre vous avez toujours voulu donner la paix en maître, et imposer les conditions, au lieu de les regler avec equité et modération. Voila ce qui fait que la paix n'a pu durer; Vos ennemis honteusement anablés, n'ont songé qu'à se relever et qu'à se reunir contre vous. Faut il s'en etonner? Vous n'avez pas même demeuré fidele dans les termes de cette paix que vous aviez donné avec tant de hauteur. En pleine paix vous avez fait la guerre & des conquêtes prodigieuses. Vous avez etablé une chambre de reunions pour être tout ensemble juge & partie. C'était ajouter l'insulte et la dérision à l'usurpation & à la violence. Vous avez cherché dans le traité de Westphalie des termes equivoques pour surprendre Strasbourg. Jamais aucuns de vos ministres n'avait osé depuis tant d'années alleguer ces termes dans aucune négociation pour montrer que vous eussiez la moindre pretention sur cette ville: Une telle conduite a

403

réuni et animé toute l'Europe contre vous.
Ceux même qui n'ont pas osé se déclarer
ouvertement, souhaitent dumoins avec impa-
tience votre affaiblissement et votre humiliation,
comme la seule ressource pour la liberté &
pour le repos de toutes les nations chretiennes.
Vous qui pouviez, Sire, acquerir tant de gloire
solide & paisible à être le pere de vos sujets, et
l'arbitre de vos voisins, on vous a rendu
l'ennemi commun de vos voisins, et on vous
expose à passer pour un maître dur dans
votre royaume.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Le plus étrange effet de ces mauvais conseils, est
la durée de la ligue formée contre vous; les alliés
aiment mieux faire la guerre avec perte, que de
conclure la paix avec vous; parce qu'ils sont
persuadés sur leur propre experience, que cette
paix ne serait point une paix veritable, que vous
ne la tiendriez non plus que les autres et que vous
vous en serviriez pour accabler séparement sans

peine chacun de vos voisins, dès qu'ils se seraient désunis: Ainsi plus vous êtes victorieux, plus ils vous craignent, et se réunissent pour éviter l'esclavage dont ils se croyent menacés. Ne pouvant vous vaincre, ils prétendent du moins vous épuiser à la longue. Enfin ils n'espérent plus de sureté avec vous qu'en vous mettant dans l'impuissance de leur nuire. Mettez vous, Sire, un moment en leur place, et voyez ce que c'est que d'avoir préféré son avantage à la justice et à la bonne foi.

Cependant vos peuples que vous deviez aimer comme vos enfans, et qui ont été jusqu'ici si passionnés pour vous, meurent de faim. La culture des terres est presque abandonnée: les villes et la campagne se dépeuplent. Tous les metiers languissent et ne nourrissent plus les ouvriers. Tout commerce est anéanti, par conséquent vous avez détruit la moitié des forces réelles du dedans de votre etat, pour faire & pour défendre de vaines conquêtes au dehors. Au lieu de tirer de l'argent de ce

ce pauvre peuple, il faudrait lui faire l'aumône et le nourrir: la France entière n'est plus qu'un grand hopital desolé et sans provisions. Les magistrats sont avilis et epuisés. La noblesse dont tout le Bien est en decret ne vit que de lettre d'état. Vous êtes importuné de la foule des gens qui demandent et qui murmurent. C'est vous même, Sire, qui vous êtes attiré tous ces embarras, car tout le royaume ayant été ruiné vous avez tout entre vos mains, et personne ne peut plus vivre que de vos dons. Voila ce grand royaume si florissant sous un Roi qu'on nous dépeint tous les jours comme les délices du peuple et qui le serait en effet si les conseils flatteurs ne l'avaient point empoisonné.

Le peuple même (il faut tout dire) qui vous a tant aimé, qui a eu tant de confiance en vous commence à perdre l'amitié, la confiance et même le respect. Vos victoires et vos conquêtes ne le réjouissent plus. Il est plein d'aigreur & de

de desespoir. La Sédition s'allume peu à peu de toutes parts. Ils croyent que vous n'avez aucune pitié de leurs maux ; que vous n'aimez que votre autorité & votre gloire. Si le Roi, dit on avait un cœur de père pour son peuple, ne mettrait-il pas plutot sa gloire à leur donner du ~~pain~~ pain, et à les faire respirer après tant de maux, qu'à garder quelques places de la frontière qui causent la guerre. Quelle reponse à cela, Sire ? Les emotions populaires qui etaient inconnues depuis si longtems deviennent frequentes (1) Paris même si près de vous n'en est pas exempt. Les magistrats sont contraints de tolerer l'insolence des mutins & de faire rouler sous main quelque monnaye pour les appaiser. Ainsi on paie ceux qu'il faudrait nourrir. Vous êtes réduit à la honteuse et deplorable extremité ou de laiser la Sédition impunie

(1) Il y eut en 1694 des emeutes causées par la cherté du pain. C'est vraisemblablement l'époque de cette lettre.

405

et de l'accroître par cette impunité, ou de faire massacrer avec inhumanité des peuples que vous mettez au desespoir, en leur arrachant par vos impots pour cette guerre, le pain qu'ils tâchent de gagner à la Sueur de leurs visages.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Mais pendant qu'ils manquent de pain, vous manquez vous-même d'argent, et vous ne voulez pas voir l'extremité où vous êtes reduit, parce-que vous avez toujours été heureux vous ne pouvez vous imaginer que vous cessiez jamais de l'être. Vous craignez d'ouvrir les yeux. Vous craignez qu'on ne vous les ouvre. Vous craignez d'être reduit à rabattre quelque chose de votre gloire. Cette gloire qui endurcit votre Coeur vous est plus chere que la justice, que votre propre repos, que la conservation de vos peuples qui périssent tous les jours des maladies causées ~~tous les jours~~ par la famine, enfin que votre Salut eternel incompatible avec cette idole de gloire.

Voila Sire, l'état où vous êtes. Vous vivez comme ayant un bandeau fatal sur les yeux. Vous vous flatter sur les Succès journaliers qui ne decident rien et vous n'envisagez point d'une Vue générale le gros des affaires qui tombe insensiblement sans ressource: Pendant que vous prenez dans un rude combat le champ de bataille & le canon de l'ennemi; (1) pendant que vous forcez les places, vous ne songez pas que vous combattez Sur un terrein qui s'enfonce sous vos pieds, et que vous allez tomber malgré vos victoires; tout le Monde le voit et personne n'ose vous le faire Voir. Vous le verrez peut être trop tard, le Vrai courage consiste à ne se point flatter et à prendre un parti ferme Sur la nécessité. Vous ne prêter volontiers l'oreille, Sire, qu'à ceux

(1) Ceci semble indiquer les batailles de Steinkerque et de Nerwinde en 1692 et 1693 où la victoire se réduisit en effet à prendre le champ de bataille & une partie du canon

qui vous flattent de vaines esperances. Les gens que vous estimez les plus solides sont ceux que vous craignez et que vous evitez le plus. Il faudrait aller au devant de la Verité, puisque vous êtes Roi, prefer les gens de vous la dire sans adoucissement et encourager ceux qui sont trop timides; tout au contraire vous ne cherchez qu'à ne point approfondir. Mais Dieu saura bien enfin lever le voile qui vous couvre les yeux et vous montrer ce que vous evitez de voir. Il y a longtems qu'il tient son bras levé sur vous, mais il est tout à vous frapper, parceque il a pitié d'un prince qui a été toute sa vie obsédé de flatteurs, et parceque d'ailleurs vos ennemis sont aussi les siens. Mais il saura bien séparer la cause juste d'avec la Votre qui ne l'est pas, et vous humilier pour vous convertir; car vous ne serez chretien que dans l'humiliation. Vous n'aimez pas Dieu, vous ne le craignez même que d'une

BIBLIOTHÈQUE DE L'INSTITUT

crainte d'esclave. C'est l'enfer et non pas Dieu que vous craignez. Votre religion ne consiste qu'en superstition, en petites pratiques superficielles. Vous êtes comme les Juifs dont Dieu dit "pendant qu'ils m'honorent des lèvres, leur cœur est bien loin de Moi". Vous êtes scrupuleux sur des bagatelles et endurci sur des maux terribles. Vous n'aimez que votre gloire et votre comodité. Vous rapportez tout à vous comme si vous étiez le Dieu de la terre, et que tout le reste n'eut été crée que pour vous être sacrifié. C'est au contraire vous que Dieu n'a mis au monde que pour votre peuple, mais helas! vous ne comprenez pas ces vérités. Comment les goûteriez vous! Vous ne connaissez point Dieu, vous ne l'aimez point, vous ne le priez point du cœur & vous ne faites rien pour le connaître.

Vous avez un Archevêque (1) corrompu, scandaleux, incorrigible, faux, malin, artificieux, ennemi

(1) De Harlay mort en 1695.

de toute vertu et qui fait gemir tous les gens
de bien

BIBLIOTHÈQUE
INSTITUT

L'existence de la minute de la lettre de Fénélon à Louis 14 etant publiquement averée, on aurait du s'imaginer qu'il ne pouvait plus exister de doute sur son authenticité. Mais, ainsi que la liberté, le despotisme a son culte et ses apôtres sont si prêts à nier tout ce qui ose attaquer leur divinité ~~que~~ l'on peut dire avec Hobbes "que si l'homme avait un interet à révoquer en doute les mathematiques, il n'y aurait pas une proposition d'Euclide dont la vérité ne serait contestée".

Il est donc maintenant indubitable que Fénélon eut ~~tout le rare courage~~ la vertue de peindre aux yeux du Grand Roi la misère et la désolation dont son despotisme couvrait la France et il est du devoir de tous ceux qui

out quelques documens sur ce sujet de
les publier.
~~Comme~~ propriétaire des manuscrits de mon
beau père Condorcet et de D'Alembert je publie
cette lettre de Fénélon d'après une copie que
D'Alembert avait fait faire sur la minute même
Copie dont les notes marginales de D'Alembert établissent
l'authenticité J'y ai joint les deux lettres inédites de
Voltaire et de Condorcet sur ce sujet.
Il est surprenant que Voltaire, dont le génie a
rendu de si grands services à l'humanité, ait
accusé Fénelon de bassesse et de fanatisme pour
s'être efforcé de reveiller la conscience du
Grand Roi. Tout ami de l'humanité observera avec
plaisir que cette injustice de Voltaire nous offre la
preuve irrécusable des progrès rapides qu'ont fait
les connaissances politiques en France. En effet il
est peu d'hommes aujourd'hui qui ne rendent
plus de justice à la vertu ~~d'un courage~~ de

Fenelon dans cette circonstance ; et qui, loin de le censurer comme Voltaire, ne sente redoubler, à la ~~lect~~ lecture de cette lettre, leur estime et leur vénération pour l'auteur de Telemaque, et qui n'apprecient doublement les bienfaits de la liberté en ~~voyant~~ lisant ce tableau affreux des fruits amers du despotisme.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Si après la minute de l'ecriture même de fénélon on pouvait desirer ~~aucun~~ qu'autre preuve de l'authenticité de cette lettre, on la trouverait dans ce que dit D'alembert dans son Eloge de fénélon " ~~On assure pourtant~~ Il existe &c. et dans une note il ajoute "Cette lettre n'a jamais été imprimée &c. Dans une note marginale de l'ecriture de D'alembert il dit "J'ai vu l'original ecrit et raturé par fenllon. Il est à remarquer qu'il n'existe aucune ~~difference~~ variante entre la minute de la main de fénélon et la copie notée par D'alembert

Il faut observer que Voltaire dit qu'à la première lecture il crut reconnaître fénélon. Les raisons qu'il donne ensuite pr en douter sont indignes de lui Enfin il

ajouta que la vue de la minute de l'écriture de Fenelon doit décider la question. Il ne peut donc être douteux que si Voltaire l'avait su comme D'Alembert & Condorcet il aurait été convaincu aussi bien qu'eux de son authenticité

Imp. p. 158

(Copie)

Condorcet à Voltaire

Ce 21 9bre 1777.

Mon cher & illustre maître je ne saurais être de votre avis sur la lettre de Fénélon 1° les maximes de droit public sur les usurpations que des traités suites d'une guerre injuste ne peuvent légitimer, me paraissent dignes de Fénélon. Si en politique la prescription peut établir un droit légitime, ce ne peut être en faveur de la personne même de l'usurpateur. 2° La conquête de Strasbourg ville libre fut un vol dont aucun Casuiste ne pouvait absoudre sans exiger la restitution. En vain dirait-on que le conseil de la ville était d'accord avec Louis 14. Prétendrait-on que des brigands ont droit de garder les effets volés dans un coche parceque le cocher était complice. Je ne trouve point de bassesse à écrire sous un nom en l'air ce qu'il est impossible d'écrire sous le sien. Une lettre comme celle de Fénélon n'est pas plus un libelle anonyme que les provinciales, c'est également une espèce d'apologue. Une lettre anonyme qui ne sera pas criminelle étant signée

ne l'est point lorsqu'elle est sans signature. Cacher son nom peut être un défaut de courage mais il n'y a point de courage à braver inutilement un despote entouré de deux cent mille satellites. Il y aurait de l'imprudence à dire son nom lorsque loin de servir à l'objet qu'on se propose il ne ferait qu'y nuire. Or c'est ici le cas où était Fénélon précepteur des enfans de France, Louis XIV eut trouvé mauvais qu'il se mêlat des affaires d'état, Louis XIV eut regardé comme la lettre d'un fou cette lettre signée de Fénélon, il pouvait la regarder comme la lettre d'un saint en la croyant d'un solitaire inconnu. L'archevêque de Paris & le père La Chaise tout traités comme ils méritent de l'être. Savez vous que cet archevêque avait défendu d'enseigner dans son diocèse la philosophie de Descartes dont il prenait en secret des leçons, il était encore plus hypocrite & persécuteur que débauché. Voici ce que je crois de cette lettre: Fénélon l'aura écrite de concert avec le Duc de Beauvilliers et Mme de Maintenon pour faire parvenir à Louis XIV la vérité qu'ils n'osaient lui dire toute entière. On y aura dit un peu de mal d'eux pour que

Louis XIV ne regardait point cette lettre dont le fond était d'accord avec leurs sentimens comme concertée avec eux; la lettre existe écrite & raturée par Fénelon mais il paraît vraisemblable que jamais elle n'a été envoyée. 411

J'ai lu & relu le prix de la justice & de l'humanité. Il ~~n'y a rien à espérer~~ doit exciter le zèle de tous les vrais philosophes Il n'y a rien à espérer pour la France, mais l'exemple de l'Europe entière qui tend à se rapprocher de la raison sur ces objets influera peut être un peu sur nous.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Paris ne nous offre rien de bien intéressant nous passons notre vie ~~entre~~ entre des chansons & des loteries. On joue Mustapha & Zéangir. Cette pièce m'a paru vuide de passions & d'idées. Adieu mon cher & illustre maître, pensez à moi quelquefois & soyez sûr que vous n'avez ici personne qui vous aime & vous respecte plus que moi.

Imp. f. 156

24 novembre 1777.

412

Copie

Voltaire à Condorcet

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

J'ai lu plusieurs fois l'éloge de Kepler, et j'ai toujours reconnu l'auteur ; mais ayant cru trouver fenelon dans la lettre qui lui est attribuée, j'en ai douté à une grande lecture et je crois même actuellement qu'elle n'est pas de lui. je ne peux pas m'imaginer qu'un précepteur des enfans de france ait fait une démarche aussi imprudente et aussi fanatique, si qu'un homme qu'on nous peint vertueux, ait eu la bassesse d'écrire une lettre anonyme contre l'archevêque de Paris et contre le confesseur du Roi.

Il ne me paraît pas vraisemblable qu'un homme qui aspirait aux premières places ait pu faire un crime au roi de s'être emparé de Strasbourg ayant gagné les membres du conseil de l'hotel de ville, et ayant surtout un extrême besoin de cette ville qui donnait une entrée continuelle aux armées de l'Empire.

Je trouve d'ailleurs dans cette lettre des repetitions, du vague. Je crois bien que l'auteur des maximes des Saints avait une tete exaltée ; mais il y a, ce me semble, une si enorme folie à ecrire une pareille lettre, que je n'ose

en croire fénélon capable. Du moins si l'avoir écrit est d'un fou, l'avoir supprimé est d'un sage. J'ai vu des manuscrits de la main de fénélon, et je crois que je reconnaîtrais l'écriture, si quelque jour je pouvais voir l'original de cette lettre.

Je suis très affligé de tout ce qui se passe dans notre académie. Je serai tendrement attaché tant que je respirerai à celui qui fait la gloire de l'académie des sciences, et je souhaite qu'il daigne un jour faire la nôtre

Je le remercie de la bonté qu'il a eu de m'accorder une lecture de cette singulière lettre que je lui renvoye.

Je le prie de permettre que je présente mes très humbles et très sincères obéissances à Madame Suart.

Monsieur de Villevieille, mon rival dans le culte d'hyperdulie pour vous, dit qu'il vous embrasse aussi tendrement que moi.

Copie

~~Voltaire à Condorcet~~

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

L'existence de la minute de la lettre de Fenelon à Louis XIV étant publiquement avérée, on aurait dû s'imaginer qu'il ne pouvait plus exister de doute sur son authenticité : Mais ainsi que la Liberté le Despotisme a son culte et ses apôtres sont si prêts à nier tout ce qui ose attaquer leur divinité que l'on peut dire avec Hobbes "que si l'homme avait un intérêt à révoquer en doute les Mathematiques, il n'y aurait pas une proposition d'Euclide dont la vérité serait contestée.

Il est donc maintenant indubitable que Fenelon eut la vertu de peindre aux yeux du Grand Roi la misère et la désolation dont son despotisme couvrait la France et il est du devoir

de tous ceux qui ont quelques documens sur ce sujet de les publier.

Propriétaire des manuscrits de mon beau père Condorcet et de D'Alembert je publie cette lettre de Fénelon, d'après une copie que D'Alembert avait fait faire sur la minute même. Copie dont les notes marginales de D'Alembert établissent l'authenticité. J'y ai joint les deux lettres inédites de Voltaire et de Condorcet sur ce sujet.

Il est surprenant que Voltaire, dont le genie a rendu de si grands services à l'humanité, ait accusé Fénélon de bassesse et de fanatisme, pour s'être efforcé de reveiller la conscience du grand Roi. Tout ami de l'humanité observera avec plaisir que cette injustice de Voltaire nous offre la preuve irréconsable des progrès rapides qu'ont fait les connaissances politiques en France. En effet il est peu d'hommes aujourd'hui qui ne rendent plus de justice à la vertu de Fénélon dans cette

circonstance, et qui loin de la censurer comme Voltaire ne sente redoubler, à la lecture de cette lettre, leur estime & leur vénération pour l'auteur de Télémaque et qui n'apprecient doublement les bienfaits de la Liberté en ~~voyant~~ lisant ce tableau affreux des fruits amers du despotisme.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Si après la minute de l'écriture même de Fénélon on pouvait désirer d'autres preuves de l'authentité de cette lettre, on la trouverait dans ce que dit D'Alembert dans son éloge de Fénélon "Il existe de "Fénélon une lettre manuscrite, adressée ou destinée à "Louis XIV, et dans laquelle il prédit à ce prince les "revers affreux qui bientôt après désolerent et humilierent "sa vieillesse. Cette lettre est ecrite avec l'eloquence et "la liberté d'un ministre de l'Etre suprême, qui plaide "auprès de son Roi la cause des Peuples; l'âme douce "de Fenelon semble y avoir pris la vigueur de "Bossuet, pour dire au monarque les plus "courageuses verités. Nous ignorons si cette lettre a "été lue à Louis XIV; mais qu'elle était digne

"digne de l'être!" qu'elle le serait d'être lue & méditée
"par tous les Rois! Ce fut quelques années après l'avo
"écrite, que Fénélon eut l'archevêché de Cambrai. Si le
"Prince a vu la lettre, et qu'il ait ainsi recompensé l'Auteu
"l'Auteur c'est le moment de sa vie ou il a été le
"plus grand. Mais son mecontentement du Télémaqu
"nous fait douter avec regret de ce trait d'héroïsme;
"qu'il nous serait si doux de croire & de célébrer."
Dans une note D'Alembert ajoute, "Comme cette
"lettre n'a jamais été imprimée, et qu'elle est très
"interessante, non seulement par son objet, mais par
"la vérité et la vigueur avec laquelle elle est
"écrite, nous la donnons ici fidelement transcrite
"sur l'original, qui est de la propre main de
"Fénélon; on y remarque plusieurs ratures
"& corrections qui prouvent qu'il en était
"l'auteur." Dans une note marginale de
l'écriture de D'Alembert J'ai vu l'original
écrit et raturé par Fénélon. Il est à
remarquer qu'il n'existe aucune Variante

entre la ~~copie~~ de minute de la main de Fénélon et la copie noté par d'Alembert.

BIBLIOTHÈQUE INSTITUT

Il faut observer que Voltaire dit qu'à la première lecture il crut reconnaître Fénélon Les raisons qu'il donne ensuite pour en douter sont indignes de lui Enfin il ajoute que la vue de la minute de l'écriture de Fenelon doit décider la question. Il ne peut donc être douteux que si Voltaire l'avait vu comme D'alembert et Condorcet il aurait été convaincu aussi bien qu'eux de son authenticité.

BIBLIOTHÈQUE
INSTITUT